

PC 2113

P536

Charles Picot's Series of School Books.

INTERESTING NARRATIONS IN FRENCH;

CONSISTING OF

INTERESTING TALES, FABLES, AND ANECDOTES,

INTENDED FOR

READING, TRANSLATION,

AND

PARTICULARLY FOR NARRATION:

The object of which the French student, who makes early in his life the acquaintance of this useful language for every purpose, is to relate accurately in his own words in English and French,

early and in writing, after proper exercises in the Pronunciation, Translation, Definition, Declension, Conjugation, Rejoinder, Constitution of the Words and Phrases, and a minute Analysis of the Ideas;

ADAPTED TO ALL PLANS:

CAREFULLY SELECTED AND ARRANGED FOR AMERICAN SCHOOLS
AND PRIVATE STUDENTS.

BY CHARLES PICOT.

Reading maketh a full man, conference a ready man, and
writing an exact man.—BACON.

PHILADELPHIA:

THOMAS, COWPERTHWAIT & CO.

1845.

N^o 261

Deposited Sept 13 '44

By Chas Pick.

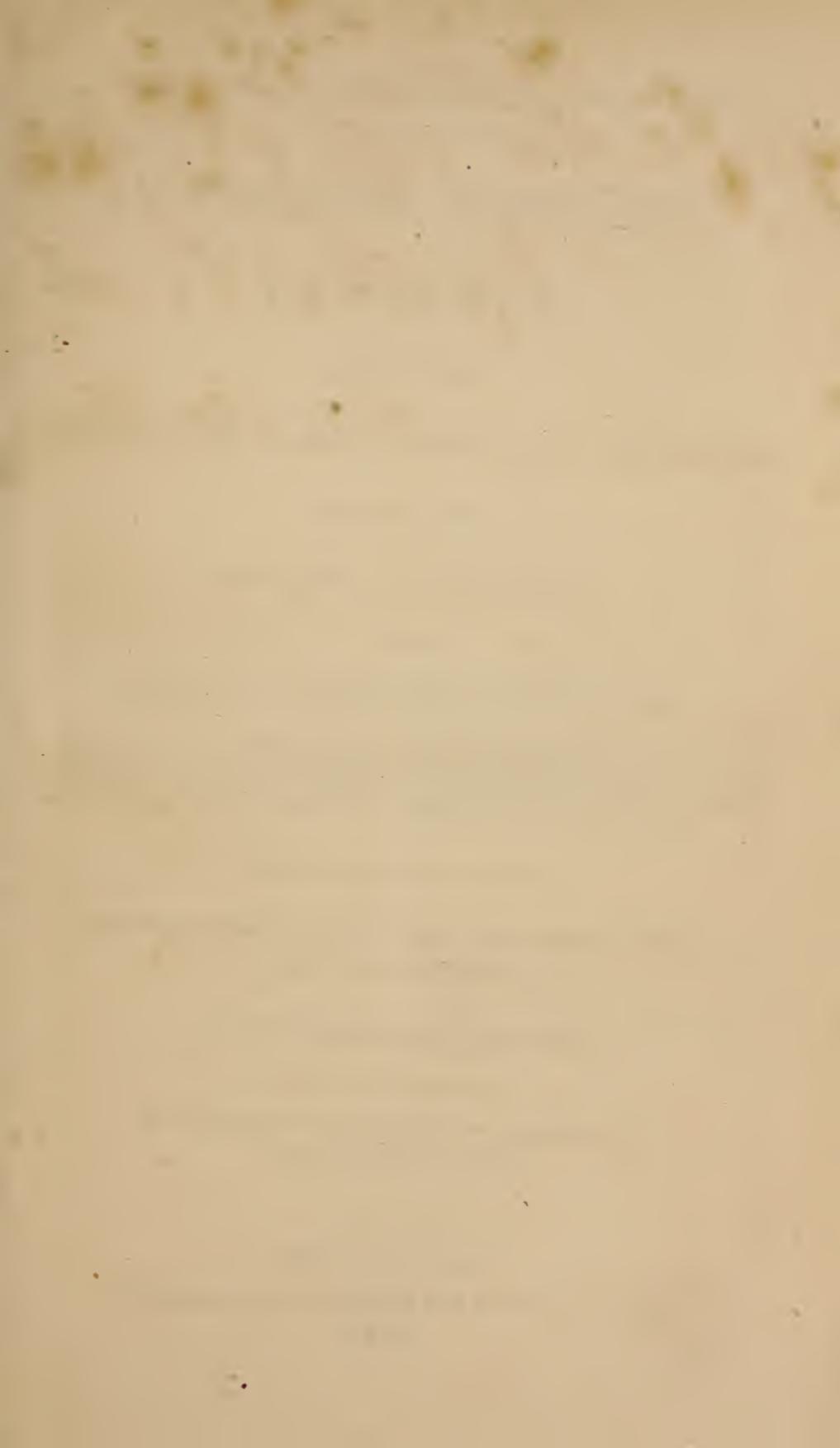
as Author.

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. Copyright No.

Shelf P 55 ✓

UNITED STATES OF AMERICA.



ОЧИЩЕНИЕ ДУШИ (ЧАСТЬ I)

ЧАСТЬ ПЕРВАЯ

СЛОВО ПЕРВОЕ

ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ, СОЛНЦЕ, ОГНЬ, СВЕЧА

СЛОВО ВТОРОЕ

СВЕЧА, ОГНЬ, СОЛНЦЕ, МИЛОСЕРДИЕ, ДОБРОДУШИЕ

СЛОВО ТРЕТЬЕ

СОЛНЦЕ, ОГНЬ, ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ, СВЕЧА

СЛОВО ЧЕТВЕРТОЕ
СВЕЧА, ОГНЬ, СОЛНЦЕ, ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ

СЛОВО ПЯТОЕ

ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ, СВЕЧА, ОГНЬ, СОЛНЦЕ

ЧАСТЬ ВТОРАЯ (ЧАСТЬ II)

СЛОВО ПЕРВОЕ

ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ, СВЕЧА, ОГНЬ, СОЛНЦЕ

СЛОВО ВТОРОЕ

ДОБРОДУШИЕ, МИЛОСЕРДИЕ, СВЕЧА, ОГНЬ, СОЛНЦЕ

No. 3 of Charles Picot's Series of School Books.

INTERESTING NARRATIONS

IN FRENCH;

CONSISTING OF

INTERESTING TALES, FABLES, AND ANECDOTES,

INTENDED FOR

READING, TRANSLATION,

AND

PARTICULARLY FOR NARRATION:

The substance of which the French student, who wishes greatly to facilitate the acquisition of this useful language for every purpose, is to relate accurately in his own words, in English and French,

orally and in writing, after proper exercises in the Pronunciation, Translation, Definition, Declension, Conjugation, Repetition, Substitution of the Words and Phrases, and a minute Analysis of the Ideas:

ADAPTED TO ALL PLANS:

CAREFULLY SELECTED AND ARRANGED FOR AMERICAN SCHOOLS
AND PRIVATE STUDENTS.

BY CHARLES PICOT.

Reading maketh a full man, conference a ready man, and
writing an exact man.—BACON.

—

PHILADELPHIA:

THOMAS, COWPERTHWAIT & CO.

1845.

PC 2113
P536

Entered, according to the Act of Congress, in the year 1844, by
CHARLES PICOT,

in the clerk's office of the District Court of the United States in and for
the Eastern District of Pennsylvania.

5790

J. Fagan, Stereotyper.
Kay & Brother, Printers.

(4)

P R E F A C E.

EVERY person desirous of facilitating the acquisition of the French language for every purpose, must make himself master, by translation and other means, of the words and phrases in most common use, and at the same time diligently attend to the study of the verbs, articles, pronouns, as well as to the object of the principal rules of grammar; taking care, in order to secure a just pronunciation, never to commit a lesson to memory, or read French rapidly, until he is able to pronounce it accurately. But he is not to limit himself to translating a great number of pages from French into English, and from English into French; he must frequently devote a good portion of his time to a most useful exercise, which, if properly practised, will, more than any other, contribute to enable him to speak French fluently, at the same time that it will strengthen his mind, make it active, and store it with valuable knowledge: I mean, *relating in his own words, minutely, then succinctly, with varied and authorized equivalent expressions, after a proper analysis of the ideas, and a careful comparison of the two languages, often orally, and sometimes in writing, the substance of the most interesting and instructive authors.* (See C. Picot's First Lessons, p. ix, and French Student's Assistant.)

The present volume, like two others of the same series, is well adapted to the so much recommended and efficacious exercise of NARRATION: it contains a great variety of interesting and instructive subjects, generally expressed in a familiar, conversational style, and though more particularly designed for children, will prove eminently useful to persons of maturer years and more extensive knowledge, who, when they begin the study of a foreign language, must, in some measure, consider themselves as children.

A few pieces in verse are introduced, which will be found as easy as the prose.

CHAS. PICOT.

Philadelphia, Aug. 29th, 1844.

ADVERTISEMENT.

THE following numbers of CHARLES PICOT'S SERIES OF SCHOOL BOOKS are published, viz.:

1. FIRST LESSONS IN FRENCH.
2. THE FRENCH STUDENT'S ASSISTANT.
3. INTERESTING NARRATIONS IN FRENCH.
4. HISTORICAL NARRATIONS IN FRENCH.
6. FLEURS DU PARNAFFE FRANCAIS.

Keys to the Nos. 3, 4, 6, for the use of assistant teachers and self-instructing students, will be published as soon as possible.

The other Nos. of C. Picot's series have been, for several years, in course of preparation: they will be committed to the press as soon as the improvements suggested by his own experience and that of judicious friends shall have been made.

The author has been very solicitous to adapt his publications to the wants of American Schools for both sexes, and has therefore carefully avoided the introduction of sentiments or expressions which might appear, even to the most fastidious, objectionable either in a moral or religious point of view.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
La jeune Fille et l'Abeille	9
L'Enfant gâté	9
L'Empereur François II	10
Collin-maillard	11
L'Aigle et le Hibou	11
Le Fermier et le Chasseur	12
Le Loup et le jeune Mouton	13
Le Chat et les Lapins	13
Les Abeilles	14
Générosité délicate	15
Le Dragon et les Renards	16
Les deux Renards	17
Le Richard érudit	18
Générosité de Louis-Philippe, Roi des Français	19
Démosthène	19
Le bon Ministre	20
L'Espérance	21
Le Singe	21
La Personne à la Mode et la Personne de Mérite	23
Le Pigeon puni de son Inquiétude	23
La Mouche et le Taureau	24
L'Ane et le Chien	25
L'Enfant et le Papillon	25
La Laitière et le Pot au Lait	26
Le Singe et le Chat	26

	Page
Les Maçons sur l'Echelle	27
Le Paysan et la Couleuvre	29
Un Lion au Bazar	30
L'Hirondelle et les Oiseaux	31
Les deux Souris	32
L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi	33
Histoire d'Alibée, Persan	34
Les Grenouilles qui demandent un Roi	39
Le Lapin de la Fontaine	40
Religion	41
L'Ane et ses Maîtres	43
Le Lièvre et les Grenouilles	44
Mœurs des Israélites de Paris.—La Pâque	44
Le Chat et les deux Moineaux	49
Le Chat, les Souris et le vieux Rat	50
Le Papillon et l'Abeille	51
Le Bouc et le Renard	51
Le Cheval, le Loup et le Renard	52
Les deux Chats et le Singe	53
Voyage dans l'Ile des Plaisirs	54
Le Singe qui montre la Lanterne magique	58
Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat	60
L'Enfant et le Miroir	61
Les Parvenus	62
L'Académie Silencieuse, ou les Emblèmes	63
Elizabeth, Reine d'Angleterre	64
L'Avarice d'un Hôte fait le bonheur d'une pauvre Femme	65
Bonaparte à Arcole	66
Le Désir de se venger apaisé	66
Apollon, Pasteur	67
Le Portrait parlant	68
L'Orme et le Noyer	69
Le Religieux et le Voleur	70
L'Aveugle et le Boiteux	72
Le généreux Voiturin	76
Les Voyageurs et le Caméléon	80
Le Seigneur et le Paysan	81
Le Négociant et son Voisin	82
Les Animaux malades de la Peste	83
Fénelon	84

TABLE DES MATIÈRES.

vii

	Page
Curius Dentatus	85
Alexandre et l'Oracle de Delphes	86
Devise de Louis XIV	87
La Vertu	87
Physionomie.—Turenne.—Philopœmen	89
La généreuse Libéatrice	90
Fortune volage. César—Pompée	92
Les Singes et le Léopard	94
La Fable et la Vérité	96
Pline-le-Jeune	96
La Besace	97
La Rose et le Papillon	98
Le Lis et la Rose	99
Le Docteur Young	99
Hamet et Raschid	101
Fabricius	103
L'Ane et la Flûte	104
Mort de César	105
Pensée d'Alphonse d'Aragon sur la Noblesse	107
Les deux Almanachs	108
Charles II, Roi d'Angleterre	109
Le Ramoneur	109
Magnanimité de Louis XII	111
Le Poltron	112
Amabilité de Louis XIV	114
La Pièce de deux Sous	115
Robert et Montesquieu	118
Phocion et Aristide	123
Louis XIV et Poli	124
Jolie Naïveté d'un Enfant	124
Changements de temps indiqués par la toile d'Araignée	125
Histoire d'un Chiffonnier	125
Ingratitude	128
Le Chat, la Belette et le petit Lapin	128
L'Espérance	130
Le Chameau et le Bossu	130
Les Voyages à pied	131
La Conversation	132
J. J. Rousseau à un jeune Homme qui demandait à s'établir à Montmorency pour y profiter de ses Leçons	132

	Page
Ma maison, mes amis, mes Plaisirs à la Campagne si j'étais riche .	134
L'Occasion manquée	136
L'Ane et le petit Chien	137
Magnanimité d'un Paysan français	138
De la Bienveillance	140
Le Château de Cartes	151
Bon emploi du Temps	153
Les trois Chevaux à l'Hôpital	154
Méthode de Washington pour l'Etude	156
Oraison funèbre d'un Paysan	158
L'Avare et son Fils	161
Les Crimes punis l'un par l'autre	162
Une Réponse de Jefferson	162
Le Lepreux de la Cité d'Aoste	163
Le Laboureur et ses Enfants	180

NARRATIONS INTÉRESSANTES.

La jeune Fille et l'Abeille.

CHLOÉ, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette ;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
“ Au secours ! au secours !” crie aussitôt la dame :
“ Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé.” Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. “ Hélas !” lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, “ pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru . . .” Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
“ Faisons grâce,” dit-elle, “ à son aveu sincère ;
D'ailleurs sa piqûre est légère ;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.”
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

L'Enfant gâté.

UNE dame craignait si fort de rendre son fils malade en le contredisant, qu'il était devenu un petit tyran. Un jour elle entendit cet enfant chéri qui pleurait ; il s'égratignait le visage

de rage, parce qu'un domestique lui refusait une chose qu'il voulait. "Vous êtes bien impertinent," dit-elle à ce valet, "de ne pas donner à cet enfant ce qu'il vous demande ; obéissez-lui tout à l'heure." "Par ma foi, madame," répondit le valet, "il pourrait crier jusqu'à demain qu'il ne l'aurait pas." A ces mots, la dame devint furieuse, et prête à tomber en convulsions ; elle court, et passant dans une salle où était son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre et de mettre dehors l'imprudent qui lui résiste. Le mari, qui était aussi faible pour sa femme qu'elle l'était pour son fils, la suit en levant les épaules, et la compagnie se met à la fenêtre, pour voir de quoi il était question. "Insolent," dit-il au valet, "comment avez-vous la hardiesse de désobéir à madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ?"—"En vérité, monsieur," dit le valet, "madame n'a qu'à le lui donner elle-même : il y a un quart d'heure qu'il a vue la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne." A ces paroles, la compagnie et le mari ne purent retenir de grands éclats de rire ; la dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi, et fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire.

L'Empereur François II.

UN bras du Danube sépare la ville de Vienne d'un large faubourg appelé Léopold-stadt. Ce faubourg fut inondé à la suite d'un dégel, et les glaces emportèrent le pont de communication avec la capitale. La population de Léopold-stadt se trouva bientôt dans la plus grande détresse à cause du manque de provisions. On réunit un certain nombre de bateaux, qui furent chargés de pain : mais personne n'osait risquer le passage que de larges glaçons flottants rendaient extrêmement dangereux. François II, alors Empereur, était sur la rive, priant, exhortant, menaçant, et promettant les plus grandes récompenses, mais en vain ; tandis que sur l'autre rive ses sujets, consumés par la faim,

étendaient leurs mains suppliantes et imploraient du secours. A la fin la sensibilité du monarque l'emporta sur sa prudence ; il s'élança tout seul dans un bateau chargé de pain, et prit lui-même les rames en main, en s'écriant : "Il ne sera pas dit que je n'ai point fait d'effort pour sauver ceux qui seraient prêts à tout risquer pour moi." L'exemple du souverain électrisa tout d'un coup les spectateurs, qui se jettèrent à l'envi dans les bateaux. Ils réussirent à surmonter le courant, et atteignirent le faubourg, juste à l'instant où leur intrépide monarque, les yeux pleins des larmes de la pitié, tendait aux habitants le pain qu'il leur avait apporté au risque de sa propre vie.

Colin-maillard.

QUATRE chevaliers d'industrie ayant fait grande chère dans un hôtel, appellèrent un des garçons qui les avaient servis, et arrêtèrent avec lui le prix de leur dîner. Le premier fit mine de mettre la main à la poche ; le second le retint et lui dit qu'il voulait payer ; le troisième insista encore davantage pour être chargé de la comptabilité ; enfin le quatrième dit au garçon du ton le plus impérieux : "Je vous défends de prendre l'argent de ces messieurs." Comme personne ne voulait céder, l'un d'eux dit : "Pour nous accorder, il faut bander les yeux au garçon ; celui de nous qu'il prendra paiera l'écot." Tous se rendent à cette proposition ; mais tandis que le garçon tâtonne dans la chambre, ils défilent l'un après l'autre. Le restaurateur monte, notre colin-maillard s'élançe sur lui, le serre étroitement, et lui dit : "C'est vous qui paierez l'écot."

L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le hibou, après avoir fait longtemps la guerre, convinrent d'une paix ; les articles préliminaires avaient été préalablement signés par des ambassadeurs : l'article le plus essentiel était que le premier ne mangerait pas les petits de l'autre. "Les

connaissez-vous," demanda le hibou?—"Non," répondit l'aigle. "Tant pis."—"Peignez-les moi, où me les montrez: foi d'honnête aigle, je n'y toucherai jamais."—"Mes petits," répondit l'oiseau nocturne, "sont mignons, beaux, bien faits; et ils ont la voix douce et mélodieuse; vous les reconnaîtrez aisément à ces marques."—"Très-bien, je n'oublierai pas." Il arriva un jour que l'aigle aperçut dans le coin d'un rocher de petits monstres très-laids, rechignés, ayant un air triste et lugubre. "Ces enfants," dit-il, "n'appartiennent pas à notre ami; croquons les :" aussitôt il se mit à en faire un bon repas. L'aigle n'avait pas tort. Le hibou avait fait un fausse peinture de ses petits: ils n'en avait pas le moindre trait.

Les parents devraient éviter avec soin ce faible envers leurs enfants, qui les rend souvent aveugles sur leurs défauts.

Le Fermier, le Chasseur et le Cerf.

UN cerf vivement poursuivi par un chasseur, arriva presque hors d'haleine auprès d'une ferme: le fermier était devant la porte. L'animal saisi de peur, le pria les larmes aux yeux, d'avoir pitié de lui, et de lui permettre de se cacher dans un coin de sa cour. Le fermier le lui permit, et s'engagea sur sa parole d'honneur à ne le point découvrir. Le chasseur parut quelque moments après, et demanda au fermier, s'il n'avait pas vu un cerf? "Non," répondit-il, "il n'a pas passé par ici, je vous assure;" en même temps il indiqua du doigt la place où le timide animal était caché. Le chasseur appliqué à sa chasse, ne prit pas garde au signe, et s'en alla. Aussitôt qu'il fut parti, le cerf s'enfuit sans rien dire. "Holà ho," cria le fermier, "où courez-vous si vite? Est-ce là votre remerciement du refuge que je vous ai accordé?" "Oui," dit le cerf; "si votre main avait été aussi honnête que votre langue, je n'aurais certainement pas manqué de vous remercier; mais tout le remerciement que mérite un homme à deux visages, c'est l'indignation et le mépris.

La duplicité est commune; c'est le vice de beaucoup de gens.

Le Loup et le jeune Mouton.

DES moutons étaient en sûreté dans leur parc : les chiens dormaient ; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui. "Que venez-vous chercher ici," dit-il au glouton ? "L'herbe tendre et fleurie," lui répondit le loup. "Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu." "Il est donc vrai," repartit le jeune mouton, "que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble." Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avalà. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions, et non pas par leurs discours.

Le Chat et les Lapins.

UN chat, qui faisait le modeste, était entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta d'une voix douce qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation ; qu'en qualité de philosophe, il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philo-

sophe, sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays ; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux, où il avait vu de grandes merveilles ; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les lapins, puisqu'il croyait en bon bramin la métempsycose, et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui était le docteur de la troupe, repréSENTA combien ce grave philosophe lui était suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revient à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein de cordialité qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, par son pressant besoin ; que désormais il vivrait d'autres animaux, et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir le berger voisin, qui aimait à prendre dans un lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches : il aperçoit le chat, qui n'était attentif qu'à sa proie : il le perce d'une de ses flèches, et le chat expirant dit ces dernières paroles : "Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne : on est haï, craint ; et on est enfin attrapé par ses propres finesseS."

Les Abeilles.

UN jeune prince, au retour des zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui : il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençaient à se former, et à prendre

une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar ; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit état : tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalouse contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait cet objet, qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : la vue de notre ouvrage et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le désordre ni la licence : on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

Générosité délicate.

UN abbé Français, non moins célèbre pour son esprit que pour ses connaissances politiques, se trouvait dans un grand embarras faute d'une somme de cinq cents louis. L'abbé avait l'âme élevée, et comme il résidait constamment à Versailles, il évitait avec soin tout ce qui pourrait conduire à la découverte de sa pénurie. Néanmoins quelque personne révéla le secret à la reine, la belle, mais infortunée Marie Antoinette. Le même soir, sa majesté ayant trouvé l'abbé chez la Duchesse de Polignac, l'engagea à jouer avec elle une partie de tric-trac, son jeu favori, et fit si bien qu'en peu de temps elle perdit la somme dont son antagoniste avait besoin ; puis elle se leva de table, en souriant, et quitta le jeu, laissant l'abbé ravi de surprise et d'admiration.

Présence d'Esprit et Sang-froid.

LE fils d'un fermier de la province de Wiltshire, en Angleterre, nommé James Brown, âgé de douze à quinze ans, avait coutume d'aller à la ville voisine faire les provisions de son père. Comme le canton était alors infesté d'un grand nombre de voleurs, cet enfant, en cas d'événement, mettait d'un côté les pièces d'or, et de l'autre la monnaie courante. Un jour il se met en campagne. A peine a-t-il fait une lieue, qu'un voleur se présente, et lui demande la bourse ou la vie. Le jeune homme paraît interdit ; il crie, il refuse : le voleur le presse et le menace. Enfin, James Brown, feignant d'être au désespoir, met la main dans la poche où il serrait sa monnaie, et la jette loin de lui, au delà d'un fossé et d'un petit buisson, en disant au voleur, que s'il voulait son argent, il était bien juste au moins qu'il l'allât chercher. Le voleur, ébloui par la quantité de pièces qu'avait jetées le jeune Brown, crut devoir se hâter de les ramasser, pendant que celui-ci prenait la fuite. Il descendit donc de cheval, et se mit à chercher les pièces dans le ruisseau et derrière le buisson. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit Brown, qu'il croyait déjà bien loin, monter tout à coup sur son cheval, piquer des deux, et disparaître ! Il ne se fût jamais attendu à ce tour de la part d'un adversaire aussi jeune. Sa valise valait beaucoup plus que les pièces de monnaie qui lui avaient été abandonnées par Brown.

Le Dragon et les Renards.

UN dragon gardait un trésor dans une profonde caverne : il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre

eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour entre eux. Ils l'étranglèrent, et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une affaire bien difficile ; car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : "A quoi," disait-il, "nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal : les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant de fausses richesses. Ne soyons pas aussi insensés qu'eux." L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe, comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches, et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : "Que voulais-tu faire de cet argent ?" "La même chose que tu voulais en faire," répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. "Vous ne l'êtes pas moins que nous," lui dit un des renards. "Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires."

Les deux Renards.

DEUX renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler. Ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets. Après ce carnage ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer ; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disait : "Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune : c'est un trésor que nous avons trouvé ; il faut le ménager." Le jeune répondit : "Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour

huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ; il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait.” Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits, et de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Le Richard érudit.

Il y avait, dans une grande ville, un homme fort riche (et l'histoire ajoute qu'il était plus ignorant encore) ; son hôtel magnifique était orné des plus beaux meubles. “Quel dommage,” lui dit un de ses amis, “que dans des appartements si précieux il n'y ait point de bibliothèque ! c'est un ornement utile et même indispensable.”—“Certainement,” lui répond l'autre ; “et comment cette idée ne m'est-elle pas venue !.... Mais j'ai le temps encore.... Je destine à cela le salon du nord. Que l'ébéniste vienne sur-le-champ, et qu'il fasse, n'importe à quel prix, des tablettes spacieuses et belles ; je songerai ensuite à faire emplette de livres. Fort bien, j'ai déjà les tablettes ; mais à présent, dit le bonhomme, m'occuper à chercher douze mille volumes ! c'est un exercice pénible ; j'y perdrai la tête, il m'en coûtera fort cher, et ce sera l'affaire d'un siècle. Ne vaudrait-il pas mieux y placer des livres postiches ?.... Oui, sans doute. Eh ! pourquoi pas ? j'ai à cet effet un mauvais peintre... qu'il s'occupe à en peindre, et qu'il n'oublie pas les titres.” On mit la main à l'œuvre : il fit peindre livres anciens, livres modernes, et de plus différents manuscrits. Notre imbécile repassa si souvent ses volumes postiches, qu'en apprenant par cœur les titres de chacun d'eux, il se crut un homme savant.

Générosité de Louis-Philippe, Roi des Français.

LE roi a vivement regretté la mort de Casimir Delavigne, célèbre poète français, pour lequel il a toujours eu une vive sympathie. On raconte à cet égard deux anecdotes qui font honneur à la délicatesse du duc d'Orléans et à la générosité du souverain. Sous le règne de Charles X, au moment où Casimir Delavigne se trouvait persécuté et ruiné, le duc d'Orléans lui écrivit : "Le tonnerre est tombé sur votre maison, je vous offre un appartement dans la mienne." Devenu roi, Louis-Philippe donna au brillant poète une place qui le mit dans l'aisance. Il y joignit le don d'une maison de campagne, qui a été fait avec un tact et une délicatesse remarquables. Le voyant souffrant, le roi dit au poète : "Mon pauvre Delavigne, Paris ne vous va pas, allez à la campagne : j'ai une petite maison, en province, allez y, elle est à votre service." Le poète malade accepta, et quand il arriva il trouva la maison garnie de meubles et de domestiques, et dans un secrétaire une lettre du roi qui lui disait que désormais cette maison lui appartenait.

Démosthène.

JAMAIS peut-être on n'étudia avec plus d'application que Démosthène. Pour échapper aux distractions, ce grand orateur se fit creuser un cabinet souterrain, dans lequel il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser près la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. Ce fut là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues admirables qui lui firent une si grande réputation. Il se levait de grand matin, et on l'entendit plus d'une fois dire qu'il était au désespoir quand un ouvrier l'avait devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main, jusqu'à huit fois, l'histoire de Thucydide, afin de se rendre plus familier le style vif et concis de cet écrivain célèbre.

Démosthène s'arrêta un jour au milieu de son discours, voyant que le peuple ne l'écoutait pas, et se mit à débiter ce conte : " Pendant les chaleurs de l'été, un jeune homme avait loué un âne, pour aller d'Athènes à Mégare. A l'heure de midi, le jeune homme, afin de se dérober aux ardeurs du soleil, voulut se mettre sous l'âne ; mais celui qui l'avait loué lui disputa ce droit, soutenant qu'il avait loué l'animal, et non pas son ombre. Le jeune homme, au contraire, disait qu'en louant l'âne, il avait aussi loué son ombre." Démosthène finit là son conte et descendit de la tribune ; mais le peuple le retint, et lui demanda avec empressement comment la dispute s'était terminée. Alors le sublime orateur, élevant cette voix foudroyante qui faisait trembler le roi de Macédoine : " Dieux protecteurs d'Athènes," s'écria-t-il, " voyez-vous avec quelle avidité votre peuple écoute des contes frivoles et puérils, et la coupable indifférence avec laquelle il reçoit nos conseils sur les plus chers intérêts de la patrie ? "

Le bon Ministre.

LE puissant Aaron-Raschid commençait à soupçonner que son visir Giafar ne méritait pas la confiance qu'il lui avait donnée : les femmes d'Aaron, les habitants de Bagdad, les courtisans, les derviches censuraient le visir avec amertume. Le calife aimait Giafar ; il ne voulut point le condamner sur les clamours de la ville et de la cour. Il visita son empire ; il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulents, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer ; il vit de nombreux vaisseaux qui menaçaient les côtes de l'Afrique et de l'Asie ; il vit des guerriers disciplinés et contents. Ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écriaient : " O Dieu ! bénissez les fidèles en prolongeant les jours d'Aaron-Raschid et de son visir Giafar ; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance : tu manifestes, grand Dieu, ton amour

pour les fidèles en leur donnant un calife comme Aaron et un visir comme Giasfar !” Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux, et s'écrie : “ Grand Dieu ! je te rends grâces : tu m'as donné un ministre dont mes courtisans me disent du mal, et dont mes peuples me disent du bien.”

L'Espérance.

IL est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir ; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés ; la Foi et la Charité lui disent : “ Ma sœur !” et elle se nomme l'Espérance.

Le Singe.

UN vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice ; mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. “ Au moins,” disait-elle, “ je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si longtemps imités. Etant singe, je faisais des gestes comme eux, et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations.”

A peine l'âme du singe fut-elle introduite dans ce nouveau corps, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer ; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres, et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme : mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut en ce nouvel état, lui dit en riant : "Ho ! ho ! je te reconnais ; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme."

La Personne à la Mode, et la Personne de Mérite.

UNE personne à la mode ressemble à une fleur bleue qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger ; qui naît et qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent ; demain elle est négligée et rendue au peuple.

Une personne de mérite, au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive pour sa beauté ou pour son odeur ; l'une des grâces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps, et d'une vogue ancienne et populaire, que nos pères ont estimée, et que nous estimons après nos pères, à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne saurait nuire ; un lis, une rose.

Le Pigeon puni de son Inquiétude.

DEUX pigeons vivaient ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes, qui paraissaient immobiles par leur rapidité ; ils se jouaient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour, puis ils allaient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines ; et aussitôt ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là ils revenaient voir leurs pénates dans le colombier blanchi et plein de petits trous ; ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes : leurs cœurs étaient tendres ; le plumage de leurs coups était changeant et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris ; où entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse. L'un deux se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa

séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami ; il part, il va du côté du Levant ; il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Thétis ; il arrive à Alexandrette ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusques à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers ; il porte toutes les semaines les lettres d'un bâcha, attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'état, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portait les lettres du bâcha, soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur, on voulut découvrir par les lettres de ce bâcha s'il n'avait point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui, d'une aile traînante, se soutient encore un peu pendant que son sang coule ; enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte ses lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait vivre en sûreté avec son ami.

La Mouche et le Taureau.

UNE mouche s'était placée sur la corne d'un taureau : elle avait peur de l'incommoder par son poids. "Je vous demande pardon," dit-elle, "de la liberté que j'ai prise ; mais si je presse trop fort sur votre tête, je m'envolerai ; vous n'avez qu'à commander." "Qui me parle là ?" demanda messire taureau, d'une voix brutale. — "C'est moi." — "Qui ?" "Me voici." — "Oh ! madame la mouche, est-ce vous ? Ne vous mettez pas en peine,

je vous prie ; vous n'êtes pas si pesante que vous vous l'imaginez. Je ne me suis pas aperçu, quand vous vous êtes posée sur ma tête, et je ne m'apercevrai certainement pas, quand vous jugerez à propos de quitter votre place."

L'Ane et le Chien.

UN âne, accompagné d'un chien, portait du pain au marché, dans un panier : le maître les suivait : passant dans un pré, le dernier s'endormit, et le baudet commença à brouter. "Ami," dit le chien, "je n'ai pas dîné aujourd'hui, et l'herbe n'est pas ma nourriture : baisse-toi un peu ; je prendrai un petit pain dans ton panier." L'âne ne fit point de réponse ; j'en suis surpris, il est pourtant bonne créature. Miraut recommence ; Grison, sans perdre un coup de dent, fait encore la sourde oreille. Enfin pressé par les importunités du chien, il lui dit : Je te conseille d'attendre : notre maître ne tardera pas à s'éveiller, et il ne manquera pas de te donner ton dîner. Sur ces entrefaites un loup affamé sort d'un bois voisin. "Cher ami, défends-moi," dit Grison ! "Camarade," réplique Miraut, "je te conseille d'attendre que notre maître soit réveillé, il ne tardera pas." Là-dessus le chien s'enfuit, et le loup étrangla le baudet.

Il faut s'aider les uns les autres. Celui qui refuse de rendre service quand il le peut, s'expose à être refusé, quand il se trouve lui-même dans le besoin.

L'Enfant et le Papillon.

UN enfant, se promenant dans un jardin, aperçut un papillon. Frappé de la beauté et de la variété de ses couleurs, il le poursuivit de fleur en fleur voulant s'en rendre maître il tâchait quelquefois de le surprendre parmi les feuilles d'une rose, ou sur un œillet, et de le couvrir avec son chapeau : un moment après il espérait l'attraper sur une branche de myrte, ou le saisir sur un

lit de violettes : mais tous ses efforts furent inutiles ; l'inconstant papillon, en voltigeant continuellement de fleur en fleur, éludait toutes ses poursuites. Enfin l'observant à moitié enseveli dans une tulipe, il s'élança sur la fleur, et l'arrachant avec violence il écrasa le papillon. Adieu le plaisir dont il s'était flatté : il eut beaucoup de regret d'avoir tué l'insecte.

“Jeunes gens sans expérience, qui voulez satisfaire un désir que vous ne connaissez pas bien, apprenez qu'un poison se trouve souvent caché au sein des plaisirs les plus séduisants.”

La Laitière et le Pot au Lait.

UNE laitière, ayant un pot au lait sur la tête, allait gaiement au marché : elle comptait en elle-même le prix de son lait. “Huit pintes à trois sous la pinte, font vingt-quatre sous, le compte est juste. Vingt-quatre sous sont plus qu'il ne me faut pour acheter une poule. La poule fera des œufs : ces œufs deviendront poulets ; il me sera facile de les élever dans la petite cour de notre maison, et je défie le renard, tout rusé qu'il est, d'en approcher. En vendant mes poulets, j'aurai assez pour acheter une robe neuve—rouge—que je considère—oui, le rouge me convient le mieux. Je ne manquerai pas d'amants ; mais je les refuserai peut-être tous, même avec dédain. Là-dessus la laitière fait de la tête ce qui se passe dans son imagination : voilà le pot au lait à terre ! Adieu robe, amants, poule, œufs, et poulets.

Quel est l'homme qui ne fasse des châteaux en Espagne ? Le sage aussi bien que le fou : tous ces bâtiments aériens ne sont que l'emblème du pot au lait.

Le Singe et le Chat.

MITIS et Fagotin, celui-ci singe, et l'autre chat, vivaient ensemble en bons amis, dans une maison de seigneur. Ils

avaient été élevés ensemble dès leur plus tendre jeunesse ; mais le singe est toujours singe. Etant au coin du feu, ils virent rôtir des marrons. Fagotin en aurait volontiers fait un repas : mais il ne savait comment s'y prendre. Pendant que la servante était absente, il dit à Mitis : " Frère, je n'ignore pas tes talents ; tu sais une infinité de petits tours : il faut que tu fasses aujourd'hui un coup de maître." — " De tout mon cœur," dit le chat ; " que faut-il faire ? " " Seulement tirer les marrons du feu," répondit le singe. Là-dessus Mitis écarte un peu les cendres avec sa patte, et puis la retire ; ensuite il recommence ; tire un marron du feu, puis deux, puis trois, et Fagotin les croque. Sur ces entrefaites, la servante entre dans la cuisine attrape Mitis sur le fait. " Maudit matou," s'écrie-t-elle : " c'est donc toi qui manges les marrons." En disant cela elle l'assomme avec son balai.

Les petits fripons sont ordinairement les dupes des grands, qui s'en servent comme le singe se servit de la patte du chat.

Les Maçons sur l'Échelle.

M. DURAND se promenait un jour avec le petit Albert, son fils, sur une place publique. Ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissait, et qui était déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre, sur les bâtons d'une échelle : ils haussaient et baissaient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. " Mon papa," s'écria-t-il, " quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avaient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui allait prendre un moellon dans un gros tas, et le portait à un autre homme, placé sur le premier échelon. Celui-ci élévant ses bras au-dessus de sa tête présentait le moellon à un troisième élevé au-dessus de lui, lequel, par la même opération le faisait passer à un quatri-

ème, et ainsi de main en main, le moellon parvenait, en un moment, à la hauteur de l'échafaud, sur lequel étaient les maçons prêts à l'employer.

“ Que penses-tu de ce que tu vois ? ” dit M. Durand à son fils. “ Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtit cette maison ? Ne serait-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent faire chacun leur édifice ? ”

“ Vraiment oui, mon papa, ” répondit Albert : “ il y aurait alors bien plus de maisons qu'il n'y en a. ”

“ As-tu bien pensé, ” répondit M. Durand, “ à ce que tu me dis là, mon fils ? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci ? Il faudrait donc qu'un homme seul qui en entreprendrait l'édifice, se formât dans toutes ces professions, en sorte qu'il passerait sa vie entière à acquérir ces diverses connaissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

“ Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondements, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds ; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit ? ”

Albert. Ah ! mon papa, je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. Durand. Tu as raison, mon fils : et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart, et travailler pour lui seul ; lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part ; il ruine ses forces dans son entreprise et se voit bientôt contraint de l'abandonner : au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus com-

pliquées et les plus pénibles, et pour lesquelles il aurait fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est de même encore des plaisirs de la vie. Celui qui voudrait en jouir tout seul, n'aurait à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrégent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent, à leur tour, de travailler pour toi.

Le Paysan et la Couleuvre.

UN paysan, allant au bois avec un sac pour y mettre des noisettes (c'était la saison), trouva une couleuvre ! "Ah ! ah !" dit le manant, "je te tiens à présent ; tu ne m'échapperas pas : tu viendras dans ce sac et tu mourras." L'animal pervers (je veux dire la couleuvre, et non pas l'homme) lui dit : "Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement ?" — "Ce que tu as fait ? Tu es le symbole de l'ingratitude, le plus odieux de tous les vices." "S'il faut que tous les ingrats meurent," répliqua hardiment le reptile, "vous vous condamnez vous-même : de tous les animaux, l'homme est le plus ingrat." "L'homme !" dit le paysan, surpris de la hardiesse de la couleuvre ; "je pourrais t'écraser dans l'instant ; mais je veux m'en rapporter à quelque juge." — "J'y consens." Une vache était à quelque distance : on l'appelle, elle vient ; on lui propose le cas. — "C'était bien la peine de m'appeler," dit-elle ; "la chose est claire ; la couleuvre a raison. Je nourris l'homme de mon lait ; il en fait du beurre et du fromage : et pour ce bienfait, il mange mes enfants : à peine sont-

ils nés, qu'ils sont égorgés et coupés en mille morceaux. Ce n'est pas tout, quand je suis vieille, et que je ne lui donne plus de lait, l'ingrat m'assomme sans pitié : ma peau même n'est pas à l'abri de son ingratitudo : il la tanne et en fait des bottes et des souliers ; de là je conclus que l'homme est le vrai symbole de l'ingratitudo. Adieu ; j'ai dit ce que je pense."

L'homme, tout étonné, dit au serpent : "Je ne crois pas ce que cette radoteuse a dit ; elle a perdu l'esprit : rapportons-nous en à la décision de cet arbre." — "De tout mon cœur." — L'arbre étant pris pour juge, ce fut bien pis encore. — "Je mets l'homme à l'abri des orages, de la chaleur et de la pluie. En été il trouve sous mes branches une ombre agréable : je produis des fleurs et du fruit ; cependant, après mille services, un manant me fait tomber à terre à coups de hache : il coupe toutes mes branches, en fait du feu, et réserve mon corps pour être scié en planches." L'homme, se voyant ainsi convaincu : "Je suis bien sot," dit-il, "d'écouter une radoteuse et un jaseur." Aussitôt il foulà la couleuvre aux pieds, et l'écrasa.

Le plus fort a toujours raison, et opprime le plus faible, parce que la force et la passion sont sourdes à la voix de la justice et de la vérité.

Un Lion au Bazar.

Il y a en ce moment à Bruxelles un bazar de charité, dans le genre de celui qui fut ouvert au Palais-Royal, au profit des victimes de la Guadeloupe. Là, les plus élégantes et les plus jolies dames de Bruxelles se sont faites marchandes par charité. La vogue de ce bazar avait attiré, le 26 février, un jeune lion de province qui fit emplette de plusieurs objets et entre autres d'une cravate. Il lui vint l'idée singulière, dit la chronique, de voir jusqu'où la jolie marchande qui lui avait vendu ce dernier objet pousserait la charité. "Je n'achète jamais une cravate," lui dit-il, "que je ne prie la marchande de me l'essayer elle-

même ; c'est une condition."—"Qu'à cela ne tienne, monsieur," lui fut-il répondu, "j'y souscris pour l'amour des pauvres." Les doigts les plus fins et les plus parfumés du monde placèrent la cravate avec une grâce ravissante ; le nœud était d'un goût exquis. Notre lion, enchanté, tira sa bourse et demanda combien il était dû. "Cinquante francs pour la cravate et cinquante francs pour l'avoir mise," dit la jolie marchande en laissant échapper un petit sourire impayable et plein de malice.—"Cent francs !" reprit le chaland présomptueux, "la leçon est un peu chère ; mais je m'y suis exposé."

L'Hirondelle et les Oiseaux.

UNE hirondelle vit un laboureur qui ensemençait une chenière, et courut en avertir les oiseaux. "Un jour," leur disait-elle, "cette graine vous sera funeste ; le chanvre viendra, et l'oiseleur en fera des filets qui serviront à vous prendre ; croyez-moi, volez tous sur ce champ, et mangez cette semaille." Elle eut beau dire, on ne l'écucha pas ; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crût. "Arrachez," leur dit-elle encore, "cette maudite herbe ; car si vous la laissez ; vous vous en repentirez." "Arrachez-la vous-même," lui repartit-on ; "pour nous, nous n'en avons pas le loisir." Enfin, le chanvre étant mûr, l'hirondelle courut aux oiseaux, et leur dit : "Ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver ; si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons." "Babilarde," lui dit-on, "quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre." Alors elle quitta la compagnie des oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu croire ; car quelque temps après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, et les y prit presque tous.

Prévoyez les malheurs, comme fit l'hirondelle ;
Mais surtout écoutez un conseiller fidèle :

Un bon avis n'est pas à rebouter ;
Heureux qui sait en profiter.

Les deux Souris.

UNE souris, ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause de Mitis et Rodilard, qui faisaient grand carnage de la nation souriquoise, appela sa commère, qui était dans un trou de son voisinage. "Il m'est venu," dit-elle, "une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres, que je rongeais ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là, les sages croient que l'âme d'une souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame ou de quelque grand potentat. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle métémpsychose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, et qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite." La commère lui répondit : "Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas des chats qui entrent dans ces hôpitaux ! Si cela était, ils feraient en peu de temps bien des métémpsychoses : un coup de dents ou de griffes ferait un roi ou un fakir, merveille dont nous nous passerions très-bien." "Ne craignez point cela," dit la première ; "l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part." Sur cette conversation, nos deux souris partent ensemble, elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part ; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites où les chats exerçaient leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; elles arrivèrent à Surate, non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter

par les Indous. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y voulurent avoir les premières places. L'une prétendait se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin sur la côte de Malabar ; l'autre protestait qu'elle avait été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis, qui voulaient faire la loi aux autres : au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs.

On a beau aller loin pour éviter le péril, si on n'est modeste et sensé, on va chercher son malheur bien loin ; autant vaudrait le trouver chez soi.

L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi.

LE lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre pour consoler la lionne sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments, ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt était au milieu de l'assemblée. Le lionceau était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. "Laissez-moi croître," disait-il, "je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire." "Pour moi," dit le léopard, "je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants." "Et moi," dit l'ours, "je soutiens qu'on m'avait fait une injustice quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux et carnassier, tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres."—"Je vous laisse juger, messieurs," dit l'éléphant, "si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus brave de tous les animaux." "Je suis plus noble et le plus beau," dit le cheval. "Et moi le

plus fin," dit le renard. "Et moi le plus léger à la course," dit le cerf. "Où trouverez-vous," dit le singe, "un roi plus agréable et plus ingénieux que moi, je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de la nature." Le perroquet alors harangua ainsi : "Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules ; pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme." "Tais-toi, maudit causeur," lui répondit le singe : "tu parles, mais non pas comme l'homme ; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis." L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

Histoire d'Alibée, Persan.

SCHAH-ABAS, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans être connu, et pour voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. "Je ne connais point," lui dit le roi, "les véritables mœurs des hommes ; tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent, pour me surprendre en me flattant ; il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas." Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses, et il était ravi de trouver, loin des cours, des plaisirs tranquilles et sans dépenses. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avait grand' faim,

après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, que bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénue, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée ; mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée.

Continuation de l'Histoire d'Alibée.

A MESURE que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent et de farouche ; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher ; son visage n'avait rien de grossier, mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres ; il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village ; mais, sans l'éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement : il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était roi, car il craignait qu'Alibée ne perdit en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. "Je vois bien," disait le prince au courtisan, "que la nature n'est pas moins belle dans

les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi." Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur.

Continuation de l'Histoire d'Alibée.

Son âge et sa faveur, joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considerable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. "Oh beaux jours !" se disait-il à lui-même, "jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans périls, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté." Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois, dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelques biens à

tous ses parents et à tous ses amis ; mais il leur souhaita, pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas : son fils Schah Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice trouvèrent le moyen de le prévenir contre Alibée. "Il a abusé," disaient-ils, "de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire."

Continuation de l'Histoire d'Alibée.

SCHAH-SÉPHI était tout ensemble jeune et prince : il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avait fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamants ; et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose était faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses ; Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait ; tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux,

une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : "Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi." A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. "Il n'est pas juste," disait-il, "que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci."

Continuation de l'Histoire d'Alibée.

LE roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. "Voilà," dit-il, "ô grand roi ! les précieux restes de mon ancien bonheur ; ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes

ces richesses qui me viennent de votre libéralité ; je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et, étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'autrèes de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes. Il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

LES grenouilles se lassèrent de vivre en république : "Jupiter," s'écrierent-elles un jour, "donnez-nous un roi qui sache nous gouverner." Le dieu rit de leur imprudence, et leur refusa longtemps ce qu'elles lui demandaient ; mais enfin, étourdi de leurs cris, il résolut, quoiqu'à regret, de les contenter, et lança dans leur marais un soliveau. Le bruit que ce soliveau fit en tombant, intimida si fort les grenouilles, qu'elles se plongèrent au fond de leurs marécages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, n'osant d'abord considérer que de loin le nouveau roi, puis se rassurant jusqu'à s'en approcher. Enfin le voyant sans mouvement, elle se mit à sauter et ressauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde d'une troisième, et celle-ci de toutes les autres, qui, fort mécontentes de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demandèrent un autre qui fût plus agissant. Le dieu leur envoya la cigogne, qui, en fort peu de temps, en croqua la moitié. Elles crièrent plus fort que jamais, et prièrent Jupiter de les délivrer de leur tyran ;

mais il ne voulut plus les entendre. "Puisque vous n'avez pu," leur dit-il, "souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire."

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici sagement nous ordonne.
Tel peuple, las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

Le Lapin de La Fontaine.

JE m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de laperreaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : Propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : "Tire donc," me dit-il, "qu'attends-tu?"—Oh ! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement ! Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. "Je n'en ferai rien," lui dis-je, "tu es sorcier, ou je meure."—"Moi, point du tout," me répondit-il ; "je suis un vieux lapin de La Fontaine." Oh ! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds ; je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. "Eh ! d'où vient cet ennui de vivre ?"—"De tout ce que je vois."—"N'avez-vous pas le même thym, le même serpolet ?"—"Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie. Hélas ! ce ne sont plus les bêtes de mon temps : ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne

feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes ; que sais-je ? d'autres qui ne parlent qu'allemand : d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même ; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit ! Enfin, vous le dirai-je, à force d'en avoir, il en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce temps-ci." Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout-à-fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours : ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols : ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les hôtes de ce bon homme.

Religion.

AIMEZ et observez la religion, dit Fénélon ; le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

La simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion.

Les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exerciter ; mais les cérémonies ne sont pas la religion même : elle est toute au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité ; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme s'il n'y avait dans toute la nature que lui et nous ; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, de notre argent ; que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes.

On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière ; mais il est dur et insensible aux misères et aux faiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifices, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres, comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui était permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire.

Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque que le cœur d'un vrai chrétien : mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout.

Ce qui me paraît le caractère du vrai culte n'est pas de craindre Dieu comme on craint un homme puissant et terrible qui accable quiconque ose lui résister. Les païens offraient de l'encens et des victimes à certaines divinités malfaisantes et terribles pour les apaiser. Ce n'est point là l'idée que je dois avoir du Dieu créateur : il est infiniment juste et tout-puissant : il mérite sans doute d'être craint : mais il n'est à craindre que pour ceux qui refusent de l'aimer et de se familiariser avec lui. La meilleure crainte qu'on doive avoir à son égard est celle de lui déplaire et de ne pas faire sa volonté. Pour la crainte des châtiments, elle est utile aux hommes égarés de la bonne voie, parce qu'elle fait le contre-poids de leurs passions, et qu'elle sert à réprimer les vices ; mais enfin cette crainte n'est bonne qu'autant qu'elle lève les obstacles, et qu'en les levant elle prépare à l'amour. Il n'y a point d'homme sur la terre qui voulût être craint par ses enfants sans en être aimé. La crainte seule des punitions n'est point ce qui peut entraîner un cœur libre et généreux : quand on ne pratique les vertus que par cette seule crainte, sans avoir aucun amour du vrai bien, on ne les pratique que pour éviter la souffrance ; et par conséquent si on pouvait éviter la punition en se dispensant de pratiquer les vertus, on ne

les pratiquerait point. Non-seulement il n'y a point de père qui veuille être honoré ainsi, ni d'ami qui veuille donner le nom d'amis à ceux qui ne tiendraient à lui que par de tels liens, mais encore il n'y a point de maître qui voulût ni récompenser des domestiques, ni s'affectionner pour eux, ni les choisir pour son service, s'il les voyait attachés à lui par la seule crainte, sans aucun sentiment de bonne volonté ; à plus forte raison doit-on croire que le Dieu qui ne nous a faits capables d'intelligence et d'amour que pour être connu et aimé de nous, ne se contente pas d'une crainte servile, et veut que l'amour, qui vient de lui comme de sa source, retourne à lui comme à sa fin.

Je comprends même qu'il ne suffit pas d'aimer ce Dieu comme nous aimons toutes les choses qui nous sont commodes et utiles ; il ne s'agit pas de le mettre à notre usage et de le rapporter à nous ; il faut au contraire nous rapporter entièrement à lui seul, ne voulant notre propre bien que par le seul motif de la conformité à sa volonté et à son ordre.

L'Âne et ses Maîtres.

“Sous quelle étoile malheureuse suis-je né,” disait un âne, se plaignant à Jupiter ! “On me fait lever avant le jour. Je suis plus matineux que les coqs ; et pourquoi ? Pour porter des choux au marché ; belle nécessité d'interrompre mon sommeil !” Jupiter, touché de sa plainte, lui donna un autre maître, et l'animal aux longues oreilles passa des mains d'un jardinier dans celles d'un corroyeur. Maître Aliboron fut bientôt las de la pesanteur et de la mauvaise odeur des peaux. “Je me repens,” dit-il, “d'avoir quitté mon premier maître : j'attrapais quelquefois une petite feuille de chou qui ne me coûtait rien ; mais à présent je n'ai que des coups.” Il changea encore une fois de maître, et devint âne de charbonnier : autre plainte. “Quoi donc,” dit Jupiter en colère, “cet animal-ci me donne plus de mal que dix autres. Allez trouver votre premier maître, ou contentez-vous de celui que vous avez.”

On n'est jamais content de sa condition ; la présente, selon nous, est toujours la pire : à force de changer, on se trouve souvent dans le cas de l'âne de cette fable.

Le Lièvre et les Grenouilles.

UN lièvre extrêmement triste et timide (ils le sont tous) faisait mille réflexions sur le malheur de sa condition. — “La moindre chose m’effraie,” dit-il, “une ombre suffit pour me mettre en fuite. Je ne peux manger le moindre morceau sans crainte, et cette maudite crainte m’empêche souvent de dormir.” Il s’endormit cependant dans ces réflexions : mais il fut bientôt réveillé par un petit bruit occasionné par l’agitation des feuilles. “Malheur à moi,” s’écria-t-il, en sursaut, “je suis perdu : voici une meute de chiens à mes trousses !” Il se trompait : ce n’était que du vent. Il court au travers des champs, et arrive bientôt auprès d’un fossé. A son approche, des grenouilles qui étaient sur le bord pour prendre l’air, se jetèrent avec précipitation dans l’eau. “Oh ! oh !” dit-il, alors : “je ne suis pas le seul animal qui craigne ; ma présence effraie aussi les gens, elle répand l’alarme dans les marais. Mille grenouilles s’enfuient de peur, et se cachent à l’approche d’un seul lièvre !”

On est souvent mécontent de sa condition, parce qu’on ne connaît pas celle des autres.

Mœurs des Israélites de Paris.—La Pâque.

LA Pâque est, sans contredit, une des fêtes les plus rigoureusement observées par les Israélites. Cette fête, qui commémore la délivrance miraculeuse de leurs ancêtres, dure huit jours. Elle commence le 15 de *nissan*, qui correspond au mois d’avril. Les deux premiers et les deux derniers jours seulement restent fériés. Cependant, durant toute cette semaine, la loi défend

expressément de manger du pain levé et même d'en garder chez soi la plus petite parcelle. Le *mazzo*, ou pain azyme, remplace cette nourriture. On apporte un soin des plus grands à la confection de ce pain. D'abord, environ six semaines avant l'anniversaire de la sortie d'Egypte, le grand rabbin se met en devoir d'aller visiter, à quelques lieues de Paris, le moulin qui doit servir à moudre la farine réservée spécialement pour les Israélites. Lorsque le rabbin a fini son inspection, il charge deux hommes de confiance de veiller près du moulin, afin qu'aucun mélange d'une autre farine ne puisse avoir lieu. Ces gardiens ne quittent leur poste qu'après la livraison complète de la fourniture commandée. Les sacs sont transportés chez les boulangeries, qui ne les reçoivent qu'autant qu'ils reconnaissent les cachets des gardiens. Une propreté extraordinaire règne dans les boulangeries, et les azymes se fabriquent avec une vitesse remarquable.

On a d'abord un pressoir pour préparer la pâte ; puis, au moyen d'une mécanique très-simple, formée de plusieurs lamoins cylindriques, on amincit à volonté cette pâte. Un homme la fait glisser entre les cylindres, et un autre la tire et l'étend directement sur une table d'une assez grande dimension. Aussitôt, une troisième personne saisit un rouleau de la largeur de la bande ; de petites pointes garnissent dans tous les sens ce rouleau ; on le fait courir sur la pâte qui n'a pas le temps de lever. Un quatrième ouvrier applique une forme tranchante sur toute la bande, et, les pains ainsi détachés, on les porte au four, d'où on les retire au bout de quelques instants. Ces moyens mécaniques offrent, non-seulement une grande économie, mais encore une excessive propreté dans la fabrication des pains sans levain.

A Paris, le comité de bienfaisance se charge de fournir la farine aux boulangeries. Ceux-ci, en échange, s'obligent à donner à l'administration une quantité de pains azymes distribués ensuite entre plus de cinq cents familles pauvres, inscrites sur les registres du comité.

Chaque particulier envoie chercher ses pains pour huit jours entiers.

Les préparatifs exigés pour la célébration de la Pâque sont très-nombreux. Huit jours à l'avance, les femmes juives s'occupent du changement de la vaisselle. Ainsi, tous les objets domestiques dont on se sert durant l'année, tels que plats, marmites, pots, etc., etc., doivent être remplacés par d'autres vases.

Quant aux ustensiles en étain, en cuivre ou en argent, on peut les employer de nouveau. Seulement il faut avoir soin de laisser écouler trois jours avant de s'en servir. Ensuite on les passe à l'eau bouillante pour les purifier. Les pots et les vases de fer doivent être rougis au feu.

Lorsque l'avant-veille de la *Pâque* est arrivée, on fait plus d'attention encore à ne pas laisser tomber de pain ou de farine dans les appartements, car le soir de cette même journée, le maître de la maison procède à l'enlèvement du *chometz*.

La Pâque.—Continuation.

Il visite, à cet effet, tous les endroits du logis pour en extraire les matières susceptibles de fermenter. Le lendemain matin, après neuf heures, on ne doit plus goûter à aucun aliment qui aurait pu être préparé avec de la farine ordinaire, ou qu'on saurait composé de substances renfermant du levain.

En jetant au feu les débris qu'on a trouvés la veille, on récite quelques paroles dans lesquelles on déclare que tout pain ou tout levain qui pourrait se trouver dans la maison, qui n'aurait pas été remarqué, et par conséquent que l'on aurait oublié d'enlever, est considéré comme nul et non existant.

Ce jour-là, les aînés, s'ils sont du sexe masculin, jeûnent jusqu'au soir, pour remercier Dieu d'avoir épargné les Israélites lorsqu'il frappa les premiers-nés.

A l'heure fixée pour se rendre à la synagogue, on s'empresse d'y paraître, revêtu de ses plus beaux habits de fête. Les fem-

mes, ainsi qu'il arrive d'ordinaire la veille des cérémonies, restent au logis afin de préparer convenablement tout ce qu'il faut pour le *seider*; *seider* signifie la célébration de la Pâque qui se fait le soir.

On récite, dans l'intérieur du temple, les prières journalières; seulement on ajoute quelques passages analogues à la circonstance: comme à l'ordinaire, un chant exécuté par le *chazan* et ses enfants de chœur, termine le service.

Le maître de la maison, en rentrant chez lui, trouve une table dressée selon l'ancienne coutume; sur cette table, que recouvre une nappe d'une blancheur irréprochable, repose un énorme plat plus ou moins riche, renfermant trois *mizvoth* (pains faits exprès pour la première et la seconde nuit de la Pâque).

Entre chacun de ces pains, disposés sur le plat, se trouve une serviette. Sur la partie supérieure du plat, ou pour mieux dire, au-dessus des *mizvoth*, sont placés plusieurs petits vases contenant des herbes amères, du vinaigre et une espèce de compote d'un goût exquis, façonnée presque toujours avec des amandes, des pommes ou des poires, de la cannelle et du sucre. Un coquetier supportant un œuf dur, et une soucoupe contenant de la viande rôtie, occupent le peu de place qui reste encore sur le plat. En outre, des bouteilles de vin et un nombre de verres égal à celui des convives qui doivent célébrer la Pâque, garnissent la table.

Quand les assistants sont prêts, ils s'asseoient; le chef de la famille s'accoude sur des coussins adossés contre un fauteuil qu'on a placé à côté de lui; il commence la cérémonie en prenant un verre plein; il l'élève comme pour porter un toast, et bénit la fête en louant l'Eternel de "tout ce qu'il a fait pour le bien-être de son peuple de prédilection." Après cela, il porte le verre à ses lèvres et boit; tous les assistants l'imitent. Alors on apporte, au maître seulement, un grand vase afin qu'il puisse se laver les mains; pendant quelque temps le silence n'est point interrompu.

Après les ablutions, le *bal-a-baïss* (le maître de la maison) trempe une herbe (ordinairement c'est du cerfeuil) dans le vinaigre, la mange, et bénit Dieu, créateur des fruits de la terre.

La Pâque.—Continuation.

Il distribue toujours une partie de ce qu'il prend à ceux qui l'entourent, et ceux-ci, à son exemple, répètent la bénédiction récitée.

Les préludes de la Pâque achevés, on partage en deux le second azyme qui se trouve sur le grand plat, et l'on en prend un morceau appelé *aphicomen*, que l'on cache sous le coussin du maître, en l'enveloppant d'une serviette.

Bientôt après, on entonne en chœur la lecture de *l'Haggada*, commençant par ces paroles en chaldéen: "Voici le pain de misère que nos pères ont mangé en Egypte; que celui qui a faim vienne en manger, etc." Après plusieurs passages récités toujours à haute voix, on interrompt cette lecture pour s'entretenir de temps en temps, dans la langue ordinaire, des passages du texte que l'on n'aurait pas très-bien saisis ou compris, et on se les explique mutuellement.

A ces petits entretiens succèdent encore quelques chapitres et quelques psaumes, puis après avoir bu le second verre tout le monde se lève pour se laver les mains comme aux repas ordinaires.

Le chef de la maison rompt un morceau d'azyme et fait la bénédiction du pain.

Enfin, après avoir goûté d'une herbe amère (du raifort) que l'on pose entre deux petites parties d'azyme, comme faisait autrefois le célèbre grand-prêtre *Hillel*, on sert le repas. Le repas achevé, on récite la prière d'usage et on vide le troisième verre. (On ne compte pas, bien entendu, ce qui se boit pendant le dîner.) Ensuite le maître tire le *mazzo* caché sous son coussin, et en distribue une parcelle à chacun pour remplacer l'agneau pascal.

C'est ce qu'on appelle *manger l'aphicomèn*. Chacun sait que, depuis la destruction du Temple, la loi a supprimé *l'agneau pascal*.

Tout le monde alors reprend la suite de *l'Haggada*, qui renferme encore quelques cantiques à la louange du Seigneur; enfin, après avoir bu le quatrième verre et chanté en chœur des hymnes d'allégresse, on fait une dernière bénédiction, dans laquelle on remercie de nouveau l'Éternel de toutes ses bontés.

Le lendemain matin on retourne au Temple pour y réciter les prières en usage les jours de Pâques. On sort les Pentateuques comme dans tous les jours de fêtes; pendant le reste de la journée, il est défendu de se livrer à aucun travail, si ce n'est pour préparer les aliments, quand toutefois le *pessach* ne tombe pas un samedi.

La deuxième journée se passe comme la première, sauf quelques changements dans la prière.

Les jours intermédiaires il est permis de vivre à peu près comme dans la semaine, c'est-à-dire qu'on peut cuire, acheter, aller en voiture, etc. Cependant, s'il n'y a pas urgence, on doit se dispenser de vaquer à des travaux. Les deux soirées des derniers jours fériés, la cérémonie du *Seider* n'a pas lieu. Pour marquer la fin de la Pâque, on fait *Abdala* comme il est d'usage à toutes les clôtures des fêtes juives.

Le Chat et les deux Moineaux.

UN jeune moineau avait été élevé avec un chat très-jeune; ils étaient intimes amis, et ne pouvaient presque pas se quitter. Leur amitié crût avec l'âge: Raton badinait avec Pierrot, et Pierrot badinait avec Raton; l'un avec son bec, l'autre avec ses pattes; il avait soin de ne pas étendre ses griffes. Un jour un moineau du voisinage vint rendre visite à son camarade. "Bon jour, frère," dit-il. "Bon jour," répondit l'autre.—"Votre serviteur."—"Je suis le vôtre." Ils ne furent pas longtemps en-

semble, qu'il survint une querelle entr'eux, et Raton prit le parti de Pierrot. "Quoi," dit-il, "cet étranger est assez hardi pour insulter notre ami ! Il n'en sera pas ainsi, j'en jure par tous les chats :" là-dessus il croque l'étranger, sans cérémonies. "Vraiment," dit-il, "un moineau est un morceau friand : je ne savais pas que les oiseaux eussent un goût si exquis et si délicat. Venez, mon petit ami," dit-il à l'autre : "il faut que je vous croque aussi : vous tiendrez compagnie à votre camarade ; il a quelque chose à vous dire."

Ne vous fiez pas à un ennemi, quelques protestations d'amitié qu'il vous fasse. La compagnie des méchants est toujours à craindre.

Le Chat, les Souris et le vieux Rat.

UN chat, le fléau des rats, avait dans sa vie croqué beaucoup de souris : celles qui restaient, n'osaient sortir de leurs trous, de peur de devenir sa proie. Raton savait que si les choses restaient dans cet état, il manquerait de provisions : après une mûre délibération, il résolut d'avoir recours à un stratagème : pour cet effet il contrefit le mort, en se couchant tout de son long à terre, et étendant ses quatre pattes et sa queue. Les souris, surprises de voir leur ennemi dans cet état, mettent le nez hors de leurs trous, montrent un peu la tête, puis rentrent, puis ressortent et avancent quatre pas. Ronge-maille, vieux routier qui savait plus d'un tour, et qui avait même perdu une patte et sa queue en se sauvant d'une ratière, voyant le danger où étaient les souris par leur curiosité, s'écria : "Mes enfants, je tremble pour votre sûreté ; n'approchez pas plus près. Ce chat que vous croyez mort, est aussi vivant que vous et moi : c'est un piège qu'il vous tend, sur mon honneur : au moins ne peut-il y avoir de mal à ne pas vous exposer ; rentrez donc vite dans vos trous, et souvenez-vous de cette maxime, que la précaution est mère de la sûreté."

Le Papillon et l'Abeille.

UN papillon, perché sur les feuilles d'un bel œillet, vantait à une abeille la longueur et la variété de ses voyages. "J'ai passé les Alpes ; j'ai examiné avec soin tous les tableaux, et toutes les sculptures des grands maîtres : j'ai vu le Vatican, le Pape, et les Cardinaux : je me suis placé sur les colonnes d'Hercule..... Ma petite mignonne, peux-tu te vanter d'un honneur semblable ? Ce n'est pas tout ; j'ai visité, avec une entière liberté, tous les jardins qui se sont présentés à ma vue dans mes voyages ; j'ai caressé les violettes, les roses et les œillets. Conviens, petit insecte, que je connais le monde." L'abeille, occupée sur un lit de marjolaine, lui répondit froidement : "Vain fanfaron ! tu as vu le monde ; mais en quoi consiste la connaissance que tu en as ? Tu as vue une variété de fleurs ; en as-tu tiré quelque chose d'utile ? Je suis voyageuse aussi ; va et regarde dans ma ruche mes trésors t'apprendront, que le but des voyages est de recueillir des matériaux, ou pour l'usage et le profit de la vie privée, ou pour l'avantage et l'utilité de la société.

Un sot peut se vanter d'avoir voyagé ; mais il n'y a qu'un homme de goût et de discernement, qui puisse profiter de ses voyages.

Le Bouc et le Renard.

UN vieux bouc à longue barbe, et de grande expérience, avait passé la journée dans les champs, à faire des réflexions philosophiques sur la nature et sur la condition des autres animaux ; le résultat fut qu'il était content de son sort. Très-satisfait de lui-même et de ses réflexions, il s'en retourna vers le soir dans son étable. En passant près d'un puits, il y vit un renard (il faisait clair de lune) : "Camarade, que faites-vous ici à cette heure ?" lui demanda-t-il. "Prenez-vous le bain ?" "Non," répondit

le renard, "je mange d'un fromage qui est délicieux : voyez-vous la brèche que j'y ai faite ?"—"Où ?"—"Ici. Descendez vite, si vous en voulez ; c'est du vrai fromage d'Angleterre : vous n'en avez jamais goûté de meilleur ; il en reste encore assez pour vous." "Me prenez-vous pour une grue," répliqua l'animal à barbe. "N'avez-vous pas honte de mentir aussi impudemment, et de vouloir me faire accroire une telle absurdité. Allez, allez, monsieur le renard ; il y a longtemps que je vous connais : je n'ignore pas toutes vos finesse, et je suis trop vieux pour tomber dans vos pièges. Adieu, je vous souhaite une bonne nuit : une affaire pressante m'empêche de m'arrêter : demain à la même heure je viendrai vous revoir : en attendant, mangez votre fromage ; il est trop dur pour mon estomac."

En toute chose il faut considérer la fin.

Le Cheval, le Loup et le Renard.

UN renard très-rusé, quoique très-jeune, vit dans une prairie un cheval : il court à un loup avec empressement.—"Cousin, venez voir l'animal le plus drôle que vous ayez jamais vu."—"Est-il plus fort que nous ?"—"Je ne peux vous en faire le portrait ; mais venez, vous verrez. Que sait-on ? C'est peut-être une proie que la fortune nous procure." Ils vont.—"Monsieur," dit le renard, "nous sommes vos très-humbles et très-obéissants serviteurs : de grâce, quel est votre nom ?" Le cheval, qui n'était pas sot, leur répondit : "Lisez mon nom, messieurs, vous le pouvez ; mon cordonnier l'a mis sous mon talon." Le renard s'excusa : "je ne sais pas lire," dit-il, "mes parents ne m'ont rien enseigné ; ils sont pauvres ; ceux du loup sont riches, et lui ont fait apprendre à lire et à écrire. Ce n'est pas tout ; il est grammairien, poète, philosophe, politique, et rhétoricien."

Le loup, flatté par ce discours, s'approcha pour lire le nom ; mais le cheval prit ses mesures, lui lâcha une ruade, et lui cassa

les dents : ensuite, hennissant et triomphant, il se mit à galoper, charmé d'avoir repoussé la ruse par la ruse. Là-dessus le renard courut au loup : "Cousin," dit-il, "je suis très-fâché de l'accident, je vous assure ; mais cela nous montre que nous ne devons pas nous fier aux talons d'un cheval."

Les avis d'un homme rusé sont ordinairement dangereux à suivre : il s'applaudit souvent de ses ruses, et insulte même ceux qu'il a trompés.

Les deux Chats et le Singe.

RODILLARD et Mitis avaient trouvé un fromage : ils ne purent s'accorder. Pour terminer la dispute, ils consentirent à s'en rapporter à un singe. L'arbitre accepte l'office ; il produit une balance, tousse, crache, et met dans chaque bassin un morceau du fromage en dispute. "Voyons," dit-il gravement : "ce morceau pèse plus que l'autre : il faut que j'en mange, pour réduire l'un et l'autre à un poids égal." Par ce tour de singe, le bassin opposé devint le plus pesant, ce qui fournit à notre juge conscientieux une nouvelle raison pour une seconde bouchée. — "Attendez, attendez," dirent les deux chats, "donnez-nous à chacun notre part, et nous serons satisfaits." — "Si vous êtes satisfaits," dit le singe, "la justice ne l'est pas. Un cas aussi embrouillé que celui-ci, ne peut être déterminé si tôt :" sur quoi il ronge un morceau, et ensuite l'autre.

Rodillard et Mitis, voyant que leur fromage diminuait, prièrent l'arbitre de ne se plus donner de peine ; mais de leur remettre ce qui restait. "Pas si vite, je vous prie, mes amis," répliqua maître Fagotin : "nous nous devons justice à nous-mêmes aussi bien qu'à vous ; ce qui reste m'est dû en vertu de mon office." Sur quoi il avala le tout, et avec beaucoup de gravité, renvoya les plaideurs très-mécontents de leur arbitre et de leur sottise.

Il vaut mieux s'accorder et perdre quelque chose, que de s'exposer à se ruiner par des procès.

Voyage dans l'Ile des Plaisirs.

APRÈS avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçumes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent apportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait à dix lieues de là une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauce à l'ognon. Les murailles des maisons sont des croûtes de pâté. Il y pleut du vin quand le temps est chargé ; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours du vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une force prodigieuse, et qu'on avait endormis, ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit ; car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure ; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent ; et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon

lit que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de cristal ; que tous les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait ; qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant ; qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil ; on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, et si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser. Mais comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table, comme un cheval à son râtelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeuner

de la fleur d'orange. A dîner ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses et puis des pois d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à la collation. Le soir on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit, j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue.

Continuation du Voyage dans l'Ile des Plaisirs.

ON me mit dans une petite chaise de bois fort légère et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'Orient, qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement que je perdais presque l'haleine en fendant le vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée ; elle est toute de marbre, et elle était grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde ; et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitants de cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple ; chacun se sert soi-même ; personne n'est servi : il y a seulement des souhaits qui sont de petits esprits follets et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits qui s'attacha à moi, et qui

ne me laissa manquer de rien : à peine me donnait-t-il le temps de désirer. Je commençais même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi ; et je compris, par expérience, qu'il valait mieux se passer de choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux. Ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblèrent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, de même que nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes ; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a certain nombre d'années : mais les hommes, servis pas les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplica-

tion, la légèreté, la mollesse des hommes, auraient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses, et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

“MESSIEURS les beaux esprits, dont la prose et les vers
 Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
 Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
 Et tâchez de devenir clairs.”

Un homme qui montrait la lanterne magique

 Avait un singe dont les tours
 Attiraient chez lui grand concours.

Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique

 Dansait et voltigeait au mieux,
 Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne

 Le corps droit fixe, d'aplomb,
 Notre Jacqueau fait tout du long
 L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté,

 (C'était, je pense, un jour de fête,)
 Notre singe en liberté

 Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux

 Qu'il peut rencontrer dans la ville,
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
 Arrivaient bientôt à la file.

“ Entrez, entrez, messieurs,” crieait notre Jacqueau ;
 “ C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
 Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
 On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.”

A ces mots, chaque spectateur
 Va se placer, et l'on apporte
 La lanterne magique ; on ferme les volets,

Et, par un discours fait exprès,
 Jacqueau prépare l'auditoire,
 Ce morceau vraiment oratoire
 Fit bâiller ; mais on applaudit.
 Content de son succès, notre singe saisit

Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.

Il sait comment on le gouverne,
 Et cri en le poussant. “ Est-il rien de pareil ?
 Messieurs, vous voyez le soleil,
 Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune, et puis l'histoire
 D'Adam, d'Eve et des animaux. . .
 Voyez, messieurs ; comme ils sont beaux !
 Voyez la naissance du monde ;
 Voyez. . .” Les spectateurs, dans une nuit profonde
 Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir,
 L'appartement, le mur, tout était noir.

“ Ma foi,” disait un chat, “ de toutes les merveilles
 Dont il étourdit nos oreilles,
 Le fait est que je ne vois rien,
 Ni moi non plus, disait un chien.”

“ Moi,” disait un dindon, “ je vois bien quelque chose,
 Mais je ne sais pour quelle cause
 Je ne distingue pas très-bien.”

Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne
 Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,
 C'était d'éclairer sa lanterne.

Le Hibou, le Chat l'Oison et le Rat.

DE jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,

Et l'avaient élevé dans la cour du collége.

Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.

A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,

Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
“ Ma foi,” disait le chat, “ c'est aux Egyptiens
Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,

Rempli de respect pour ses dieux ;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.”

“ J'aime mieux les Athéniens,”
Répondit le hibou : “ que d'esprit ! que de grâce !
Et dans les combats quelle audace !

Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?

Des nations c'est la première.”

“ Parbleu,” dit l'oison en colère,

“ Messieurs, je vous trouve plaisants :
Et les Romains, que vous en semble ?
Est-il un peuple qui rassemble

Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
Dans les arts, comme dans la guerre,

Ils ont surpassé vos amis.

Pour moi, ce sont mes favoris :

Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.”
 Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
 Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
 Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
 Leur crio : “ Je vois bien d'où viennent vos débats,
 L'Egypte vénérait les chats,
 Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
 Aux dépens de l'Etat nourrissait des oissons :
 Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
 Que suivent nos opinions.”

L'Enfant et le Miroir.

UN enfant élevé dans un pauvre village
 Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
 Un miroir.

D'abord il aima son image ;
 Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
 Et même d'un être plus grand,
 Il veut outrager ce qu'il aime,
 Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
 Alors son dépit est extrême ;
 Il lui montre un poing menaçant,
 Il se voit menacé de même.

Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
 Battre cette image insolente ;
 Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;
 Et, furieux, au désespoir,
 Le voilà, devant ce miroir,
 Criant, pleurant, frappant la glace.

Sa mère, qui survient, le console ; l'embrasse,
 Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
 “ N'as-tu pas commencé par faire la grimace
 A ce méchant enfant qui cause ton dépit ? ”
 —“ Oui.” —“ Regarde à présent : tu souris, il sourit ;

Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème ;
Le bien, le mal, nous sont rendus."

Les Parvenus.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y éléver un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure : la campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine : employez-y l'or, et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris : tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel, qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes. Epuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et, après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

L'Académie silencieuse, ou les Emblèmes.

Il y avait à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : "Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible." On l'appelait "l'Académie silencieuse," et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt ; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : "Le docteur Zeb demande humblement la place vacante." L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission ; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps ; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée ! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplie, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur ; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste, qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie ; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il

la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains, on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc ; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères ; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous : *Il s n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit : *Il s en vaudront dix fois davantage* (1100).

Elizabeth, Reine d'Angleterre.

MARGUERITE LAMBRUN, femme qui avait été au service de la Reine Marie, qui fut décapitée par l'ordre d'Elizabeth, ayant perdu son mari presqu'en même temps que sa maîtresse, se livra à une douleur si vive, qu'elle résolut de venger sur la Reine Elizabeth la double perte qu'elle venait de faire. Elle se déguisa en homme, prit deux pistolets, résolue de se cacher parmi la foule lorsque la reine irait à la chapelle, d'en tirer un sur la reine, et de se tuer elle-même avec l'autre pour éviter le supplice : mais il arriva que la reine se promenait un jour dans ses jardins, cette femme, voulant percer la foule avec trop de précipitation, laissa tomber un de ses pistolets. Les gardes, qui s'en aperçurent, se saisirent d'elle sur-le-champ. La reine voulut l'examiner elle-même ; elle la fit approcher d'elle, et l'interrogea, la prenant pour un homme. "Madame," répondit hardiment cette femme, "quoique je porte cet habit, je suis femme, je m'appelle Marguerite Lambrun ; j'ai été plusieurs années au

service de la Reine Marie, ma maîtresse, que vous avez fait mourir injustement: j'ai résolu, au péril de ma vie, de venger sa mort par la vôtre." Elizabeth l'écouta tranquillement, et lui répondit: "Vous avez cru faire votre devoir en attendant à ma vie: quel est aujourd'hui le mien envers vous?" "Est-ce en qualité de reine ou en qualité de juge que votre majesté me demande mon sentiment?" repartit cette femme. "En qualité de reine," repartit Elizabeth. "Eh bien, votre majesté doit me faire grâce." "Mais quelle assurance me donnerez-vous," répondit la reine, "que vous n'entreprendrez pas une seconde fois une action semblable?" "Madame," répliqua cette femme, "la grâce que l'on veut donner avec tant de précaution n'est plus une grâce; ainsi, votre majesté peut en user comme juge envers moi." La reine s'étant retournée vers quelques personnes de son conseil, leur dit: "Il y a trente ans que je suis reine, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais trouvé personne qui m'ait donné une pareille leçon." Ainsi elle voulut lui donner la grâce toute entière et sans aucune condition.

L'Avarice d'un Hôte fait le Bonheur d'une pauvre Femme.

UNE pauvre fruitière n'ayant pu payer au jour marqué le loyer de son petit logement, son hôte impitoyable lui fit vendre ses meubles. Le peu qu'elle en avait pouvait suffire à peine pour payer sa dette et les frais de la vente: elle allait se voir réduite à la mendicité. Elle fondait en larmes pendant qu'on vendait ses meubles; mais son chagrin augmenta lorsqu'elle vit qu'on allait crier un portrait, tout enfumé, d'un pied et demi de hauteur, et dont elle faisait beaucoup de cas. Un peintre, qui l'avait examiné, le mit à dix-huit sous: un curieux, qui s'y connaissait aussi bien que le peintre, le mit à un écu. Le peintre crut que pour étonner celui-ci, et lui faire perdre l'envie du portrait, il n'avait qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. "A une guinée," dit-il. Le curieux rêva un peu, ou il fit sem-

blant de rêver : "A vingt-cinq guinées," reprit-il. "A cinquante," ajouta le peintre. Le cœur de la bonne femme palpait de joie : son loyer et les frais étaient déjà payés par le portrait. Sa joie redoubla, quand elle entendit l'amateur, qui le mit à deux cents guinées ; et qui pourrait exprimer celle qu'elle eut, quand elle vit que de prix en prix le curieux le porta jusqu'à six cents ? Le peintre lui dit, en pleurant : "Vous êtes heureux, monsieur, d'être plus riche que moi ; car il vous coûterait mille guinées, ou je l'aurais." C'était un original de Raphaël.

Bonaparte à Arcole.

APRÈS avoir gagné la bataille d'Arcole, qui avait duré trois jours, Bonaparte, toujours infatigable, parcourait son camp, sous un vêtement fort simple, qui ne décelait point en lui le général en chef, à l'effet d'examiner par lui-même si les fatigues de trois journées aussi pénibles de cette bataille, n'avaient rien fait perdre à ses soldats de leur discipline et de leur surveillance habituelles. Le général trouve une sentinelle endormie, lui enlève doucement son fusil sans l'éveiller, et fait faction à sa place. Quelques moments après le soldat se réveille ; se voyant ainsi désarmé, et reconnaissant son général, il s'écrie : "Je suis perdu !" "Rassure-toi," lui dit Bonaparte avec douceur, "après tant de fatigues, il peut être permis à un brave tel que toi de succomber au sommeil ; mais une autre fois choisis mieux ton temps."

Le Désir de se venger apaisé.

UN jeune homme, qui avait de grands sujets de plaintes contre un autre, alla trouver un vieil ermite, et lui dit qu'il était résolu de se venger. Le bon vieillard fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader ; mais, voyant que ses exhortations étaient inutiles, et que le jeune homme persistait toujours dans le dessein de sa

vengeance, il lui dit : "Au moins, mon ami, prions Dieu ensemble avant que vous exécutiez votre résolution :" En même temps il commença sa prière de cette sorte : " Il n'est plus nécessaire, mon Dieu, que vous preniez notre défense, et que vous nous déclariez notre protecteur, s'il est vrai, comme le prétend ce jeune homme, que nous puissions et que nous devions nous venger nous-mêmes." Le jeune homme fut si frappé et si effrayé de ce début, qu'il se jeta aux pieds de l'ermite, demanda pardon à Dieu, et protesta de ne vouloir jamais de mal à celui contre lequel il avait été irrité.

Apollon, Pasteur.

APOLLON, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les cyclopes qui forgeaient les foudres, et les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain, n'étant plus polis par les cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain, furieux, sort de sa fournaise : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive, suant et couvert de poussière, dans l'assemblée des dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char, vide, faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale ; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et

faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs ; et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

Les bergers, avec leurs flûtes, se virent bientôt plus heureux que les rois ; et leurs cabanés attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces, suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des fêtes : on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

Le Portrait parlant.

UN homme voulut avoir l'avis de ses amis sur son portrait. "Ce n'est pas là votre portrait," dit l'un, "vous n'êtes qu'ébauché ; le peintre est un ignorant ; il vous a tiré noir, et vous êtes

blanc. "Le portrait vous représente, laid et vieux," dit un autre, "et sans flatterie, vous êtes jeune et beau." "Le peintre vous a fait les yeux et le nez trop petits," dit un troisième; "il faut retoucher le portrait." — Le peintre a beau soutenir qu'il est très-bien tiré, il faut qu'il recommence. Il travaille, fait mieux et réussit à son gré. Il se trompa encore: les amis condamnèrent tout l'ouvrage. "Eh bien," leur dit le peintre, "messieurs, vous serez contents: je m'engage à vous satisfaire, ou je brûlerai mon pinceau: revenez demain, et vous verrez." Les connaisseurs étant partis, le peintre dit à l'homme; "Vos amis ne sont que des critiques ignorants: si vous voulez, vous en verrez la preuve: j'ôterai la tête d'un semblable portrait, vous mettrez la vôtre à la place." — "J'y consens; à demain donc; adieu." Le lendemain la troupe des connaisseurs s'assembla: le peintre leur montra le portrait dans un endroit obscur, et à une certaine distance. — "Messieurs, le portrait vous plaît-il à présent? Dites, que vous en semble? J'ai retouché la tête avec grand soin." — "Ce n'était pas la peine de nous faire revenir, pour ne nous montrer qu'une ébauche: ce n'est pas là notre ami." "Vous vous trompez, messieurs," dit la tête derrière le tableau, "c'est moi-même."

N'entreprenez pas de convaincre par des raisonnements, des critiques ignorants ou prévenus: ils ne veulent ni entendre ni voir la vérité.

L'Orme et le Noyer.

UN orme était planté près d'un noyer: ils étaient bons voisins, anciens amis, et jasaient souvent ensemble pour se désennuyer. Le premier disait à l'autre: "Compère, en vérité, j'ai juste sujet de me plaindre de mon sort. Il est vrai, je suis haut, vert et majestueux: mais je suis stérile; malgré tous mes efforts, je ne porte point de fruit: je donne de l'ombre, c'est tout." "Voisin," lui dit le noyer, je vous plains. Vous ne portez point de fruit, j'en conviens; je souhaiterais pouvoir partager les miens

avec vous : vous savez que le ciel distribue ses faveurs comme il lui plaît. Vous êtes plus haut que moi, il est vrai ; mais j'ai le meilleur lot. Un arbre qui ne porte pas de fruit, n'est qu'un arbre à demi. Ne vous affligez pas, mon ami, il ne vous en viendra pas à force de vous plaindre : il faut se soumettre à ce qu'ordonne la Providence." Tandis que le noyer babillard moralisait ainsi, une troupe d'enfants interrompit son discours à coups de pierres et de bâtons, pour faire tomber les noix : il reçoit mille blessures : adieu sa verdure et ses fruits. Ce n'est pas tout ; après avoir ainsi maltraité le pauvre noyer, les enfants montent sur cet arbre fruitier, et en rompent les branches, pour le dépouiller des fruits que les pierres et les bâtons n'avaient pas fait tomber : chargés de noix ils descendant, et vont les manger sous L'Orme.

Il est quelquefois dangereux d'être trop utile.

Le Religieux et le Voleur.

UN bon religieux fut mandé pour disposer à la mort un voleur de grand chemin. On l'enferma avec le patient dans une petite chapelle, et, pendant qu'il faisait tous ses efforts pour le porter au repentir de son crime, il s'aperçut que cet homme était distrait, et l'écoutait à peine. "Mon cher ami," lui dit-il, "pensez-vous que dans quelques heures il faudra paraître devant Dieu ? et pourquoi cette importante affaire ne vous touche-t-elle pas ?" "Vous avez raison," répondit le patient ; "mais je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il ne tiendrait qu'à vous de me sauver la vie ; et une telle pensée est bien capable de me donner une pareille distraction." "Comment m'y prendrais-je ?" dit le religieux ; "et quand cela serait en mon pouvoir, ne serait-ce pas l'occasion d'accumuler vos crimes ?" "S'il n'y a que cela qui vous arrête," répondit le patient, "vous pouvez compter sur ma parole : j'ai vu la mort de trop près pour qu'il me prenne jamais envie de recommencer mes brigandages." Le religieux fit ce

que toute âme sensible eût fait dans pareille occasion ; il se laissa attendrir. La chapelle n'était éclairée que par une fenêtre qui était proche du toit, et élevée de plus de quinze pieds. "Vous n'avez," dit le criminel, "qu'à mettre votre chaise sur l'autel, vous monterez sur la chaise ; moi, je monterai sur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit." Le religieux se prêta à cette manœuvre, puis se remit sur son siège comme auparavant. Au bout de trois heures, le bourreau qui s'impatientait, frappa à la porte et demanda au religieux ce qu'était devenu le criminel. "Il faut que ce soit un ange," répondit le père ; "car, foi de prêtre, il est sorti par cette fenêtre."

Le Religieux et le Voleur. (Suite.)

LE bourreau, qui perdait à ce compte, crut qu'on badinait, et alla avertir les juges ; ils se transportèrent à la chapelle, où notre homme, assis, leur montrant la fenêtre, leur assura en conscience que le voleur s'était envolé par là, qu'au surplus il n'en était pas le gardien. Les magistrats, sur ce récit, ne purent conserver leur gravité, et, ayant souhaité un bon voyage au voleur, ils se retirèrent.

Vingt ans après, ce religieux, passant les Ardennes, se trouva égaré vers le soir. Un paysan lui demande où il voulait aller si tard, et l'avertit que les chemins étaient dangereux ; ajoutant que, s'il voulait l'en croire, il le conduirait dans une ferme qui n'était pas loin de là, et qu'il passerait la nuit tranquillement. Le religieux, fort incertain, s'abandonne à sa conduite. En entrant dans la ferme, le paysan dit à sa femme : "Tue vite les plus beaux poulets de la basse-cour pour régaler notre hôte." Pendant qu'on préparait le souper, arrivent huit enfants à qui le père dit : "Mes amis, remerciez ce bon religieux ; sans lui vous ne seriez pas au monde, ni moi non plus : il m'a sauvé la vie." Le religieux se rappela les traits de cet homme, et reconnut celui dont il avait favorisé l'évasion. "Mon père," dit le pay-

san, "je vous ai tenu parole ; et, résolu de vivre en honnête homme, je vins jusqu'à cette ferme, où j'entrai au service du maître, qui content de ma fidélité et de mon attachement, me fit épouser sa fille unique, avec laquelle je vis au sein de ma famille. Disposez de moi et de mes facultés. Je mourrai content aujourd'hui que je vous ai retrouvé, et que je puis vous témoigner ma reconnaissance." Le religieux fut vivement frappé de cet heureux incident ; et, après avoir demeuré trois jours chez le fermier, il le quitta en remerciant Dieu des bénédictions qu'il voulait bien répandre sur ce pécheur converti.

L'Aveugle et le Boiteux.

UN pauvre homme qui avait perdu la vue depuis plusieurs années, allait un soir sur le grand chemin, en tâtonnant avec son bâton. "Que je suis malheureux," s'écriait-il, "d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis ! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle, pour aller au village prochain. Ah ! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici la nuit qui s'approche ; ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais au moins je pouvais rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route, pour me dire si j'étais dans le bon chemin ; au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville, et mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah ! comme il va être chagrin de ne pas me voir !"

A peine avait-il dit ces paroles, qu'il entendit quelqu'un se plaindre tout près de lui. "Que je suis malheureux !" disait celui-ci ; "je viens de me démettre le pied dans cette ornière ; il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parents ?"

"Qui êtes-vous," s'écria l'aveugle, "vous que j'entends pousser des plaintes si tristes ?"

“Hélas !” répondit le boiteux, “je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenais tout seul du village voisin ; je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.”

L'Aveugle. J'en suis bien fâché, je vous assure ; mais, dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pouvez-vous voir sur le chemin ?

Le Boiteux. Ah ! si je pouvais marcher aussi bien que j'y vois, j'aurais bientôt tiré mes chers parents d'inquiétude.

L'Aveugle. Ah ! si je pouvais y voir aussi bien que je marche, j'aurais bientôt donné à souper à mon chien.

Le Boiteux. Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami ?

L'Aveugle. Hélas ! non ; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

Le Boiteux. Avec quel plaisir je me serais chargé de vous conduire !

L'Aveugle. Comme je me serais empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard.

Le Boiteux. Ecoutez, il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'Aveugle. Il ne tient qu'à moi ? Voyons, quelle est votre idée ? J'y tope d'avance.

Le Boiteux. Les yeux vous manquent ; à moi ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, et nous voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

L'Aveugle. Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît ?

Le Boiteux. Je ne suis pas bien lourd, et vous me paraissez avoir de bonnes épaules.

L'Aveugle. Je les ai assez bonnes, Dieu merci.

Le Boiteux. Eh bien, prenez-moi sur votre dos ; vous me porterez, et moi je vous montrerai le chemin ; de cette manière, nous aurons à deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'Aveugle. Est-elle loin encore ?

Le Boiteux. Non, non ; je la vois d'ici.

L'Aveugle. Vous la voyez ? Hélas ! il y a dix ans que je ne l'ai vue. Mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paraît fort bonne. Où êtes-vous ? Attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau ; vous en grimperez plus aisément sur mon échine.

Le Boiteux. Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'Aveugle. Est-ce bien comme cela ?

Le Boiteux. Encore un peu plus. Bon : je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'Aveugle. Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

L'Aveugle et le Boiteux. (Suite.)

Ils se mirent en route aussitôt ; et comme ils avaient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusque chez ses parents, et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnaissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras ; autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline ; l'un a communément ce qui manque à l'autre ; et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien ; au lieu que s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible ?

Pauline. Je le veux bien, maman.

Mme. de Verteuil. Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre, qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

Pauline. Il est vrai.

L'Aveugle et le Boiteux. (Suite.)

Mme. de Verteuil. Si le laboureur ne voulait faire venir de grains que ce qu'il lui en faut tout juste pour sa nourriture, il n'aurait pas de quoi en vendre, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter des souliers.

Pauline. Cela me paraît clair.

Mme. de Verteuil. De même, si le cordonnier ne voulait faire des souliers que pour lui seul, il ne gagnerait rien de son métier, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter du pain.

Pauline. Cela est vrai, encore.

Mme. de Verteuil. Mais si le laboureur fait venir autant de grain qu'il lui est possible au-delà de sa provision, si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure, ils peuvent se procurer, avec l'argent qu'ils retirent de leur travail, tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

Pauline. Oh! je sens cela à merveille.

Mme. de Verteuil. Il en est exactement de même pour tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris lorsque je t'ai fait ce récit, de chercher à découvrir ce qui le distingue de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

Pauline. Cela n'est pas difficile, maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée; au lieu que l'aventure du boiteux et de l'aveugle aurait pu arriver juste dans tous ses points.

Mme. de Verteuil. Tu as fort bien saisi la différence. Ce dernier récit n'est point une fable, parce qu'il n'a rien d'impossible, et cependant ce n'est pas une histoire, parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

Pauline. Oui, maman, ce n'est qu'un conte ou une historiette.

Mme. de Verteuil. Si, en passant sur le chemin, j'avais entendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai

dit, si je les avais rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit serait une histoire, et je te le donnerais comme une chose véritablement arrivée ; au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter ; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles et agréables, et non comme de véritables événements.

Le généreux Voiturin.

MOLIÈRE dit un jour à un mendiant qui lui rendait un louis, dont il attribuait le don à une méprise : "Où la vertu va-t-elle se nichier ?" On pourrait dire de Grand-Jean, héros de mon histoire : "Où la sensibilité et la délicatesse vont-elles se nichier ?" C'est de lui-même que je tiens le fait que je vais vous raconter.

"Il y a un an, me dit ce brave voiturin, que je fournis une berline à un monsieur qui menait avec lui sa femme et trois petits enfants. Quand nous fûmes arrivés à B****, où je le conduisais, la mère de la jeune dame se précipite dans ses bras ; mais bientôt, comme si elle eût eu quelque frayeur secrète, elle se fit cacher avec son époux et ses enfants dans le bâtiment séparé du grand corps de logis. Un domestique m'apprit que c'était pour les soustraire aux premiers mouvements du père, homme violent et dur. Sa fille avait connu à Bordeaux, où elle avait été mise au couvent, l'homme que son père lui avait permis d'épouser ; mais ce père, riche négociant, qui toujours avait réussi dans ses entreprises, fâché d'avoir un gendre dont le bonheur n'égalait pas le sien dans les affaires, se repentit de lui avoir donné sa fille ; et, devenant injuste, il vit de mauvais œil celle qu'il avait tant aimée. Or, jugez comment il était disposé à recevoir une famille entière qui venait, malgré lui, implorer ses secours ! La tendre mère avait tout prévu, et avait tout

risqué : c'était elle qui désirait avoir sa fille et ses petits-enfants réunis dans la même maison."

Le généreux Voiturin. (Suite.)

"BIENTÔT," ajoute Grand-Jean, "le père entra dans le logis ; son épouse, toute tremblante, courut à sa rencontre pour le prévenir. Il leva les yeux et les mains au ciel avec des serments horribles ; puis, faisant des efforts pour modérer sa passion : 'Faites-moi venir à l'instant,' dit-il à sa femme, 'mon gendre et mes trois enfants, mais que notre fille ne se présente point à mes regards.' Lorsque son gendre vint à lui, il l'embrassa froidement et lui dit : 'Ce n'est pas votre faute, monsieur, si la malheureuse a fait la sottise ; ni vous pauvres enfants, vous n'en êtes pas la cause (je remarquai dit Grand-Jean, qu'il était affecté d'une manière bien vive en baisant leurs petites joues vermeilles) ; aussi vous ne serez pas oubliés dans mon testament ; mais, pour apprendre à votre étourdie de mère comment on se conduit dans le monde, je ne lui donne que vingt-quatre heures pour sortir de chez moi.' A peine eut-il achevé de parler, que cette femme intéressante, car elle était bonne, jolie, mère, et à la fleur de son âge, s'échappe du lieu où on la retenait, pour se précipiter aux genoux de son père. Il la repousse brutalement avec ses mains, et détourne la tête pour ne pas la voir. 'Jugez,' me dit Grand-Jean, 'de ma fâcheuse position. L'indignation et la pitié me serraient si fort le cœur, que je restai à ma place, immobile comme une pierre. Cependant, pour m'éloigner promptement d'un si triste spectacle, je m'approchai du père, et lui demandai les frais de mon voyage.' 'Allez-vous-en,' me dit-il avec un regard de colère. Faisant effort pour me contenir, je lui répondis froidement que des injures ne payaient pas ; là-dessus nouvelle exclamation."

Le généreux Voiturin. (Suite.)

“ ‘SORTEZ,’ criait-il en jurant, ‘sortez avec celle qui vous employa.’ La pauvrette se trouva mal. Sa mère la reçut dans ses bras, et fit tout ce qui lui fut possible pour la faire revenir. Enfin, elle reprit ses sens, et s’aperçevant alors que j’avais peine à retenir l’indignation qui me suffoquait, elle témoigna vouloir me parler à l’écart. ‘Mon ami,’ me dit-elle à demi-voix, ‘modérez vos sentiments ; mon père est bon, je le connais ; mais il est emporté, violent : vous me perdriez en le fâchant. Endurez un peu son humeur pour l’amour de moi. Je ne sais s’il voudra vous payer ce que je dois vous donner avec tant de reconnaissance ; je n’ai point d’argent, mais j’ai une montre ; prenez-la : vous trouverez peut-être à vous en défaire. Cependant si vous désirez que je vous aie d’éternelles obligations, je vous en supplie, respectez mes parents.’ Ici Grand-Jean se mit à pleurer, et j’attendis quelques minutes la fin de son histoire. Il continua ainsi : ‘Allez, dis-je à cette bonne dame, votre bon cœur me fait honte ; allez, des gens de travail comme nous sont toujours assez riches quand ils se portent bien. En perdant ce voyage, je n’en serai pas plus pauvre ; mais j’ai trop d’âme pour voir de sang-froid de semblables injustices. Gardez vos bijoux, je n’en ai que faire.’ Alors, me dit Grand-Jean, cette fille respectueuse se mit à pleurer ; et pendant qu’elle mettait son mouchoir devant ses yeux, je tirai de ma poche une bourse de quinze louis, et la glissai dans sa main : ‘Gardez, gardez cela, lui dis-je, vous pourrez vous en aider quelque temps, et lorsque vous serez mieux, je recevrai de vos nouvelles.’

Le généreux Voiturin. (Suite.)

Ici Grand-Jean répandit encore des larmes; il reprit enfin: "A peine eus-je achevé de parler," dit-il, "que cette jeune dame sauta à mon cou comme hors d'elle-même, et voulut me forcer à reprendre ma bourse; je la refusai, elle voulut me la rendre. Enfin, je ne sais comment nous aurions terminé, si, curieux de nous entendre, le père, la mère et toute la famille ne se fussent approchés de nous fort précipitamment. La jeune dame alors, élevant sa voix timide, eut bientôt raconté ce dont il s'agissait; et, me prenant par la main, me conduisit à son époux et à ses enfants qui pleurèrent en m'embrassant. Le père cependant restait stupéfait et muet d'étonnement, et voyant que je persistais à refuser ma bourse, il s'écria: 'Comment! cet homme veut faire cette action?'—'Oui,' lui dis-je avec colère, 'je veux la faire, puisque vous m'y forcez.' A ces mots, il vint à moi, et me frappant l'épaule: 'Vous n'êtes pas fait pour votre état,' dit-il, 'soyez mon ami.'—'Mon état me convient, et je ne veux être l'ami que de ceux que j'estime.' Le père se tut, et me regarda fièrement. Je le regardai de même.

"Oh! ma foi, dans cet instant il se fit un grand changement dans sa physionomie; cet homme, qui paraissait si dur et si cruel, répandit des larmes. Tout le monde s'embrassa, et le plaisir me rajeunit de dix ans."

Ainsi finit Grand-Jean, qui n'est pas un personnage d'invention, mais un voiturin de Périgueux à Bordeaux, plein d'attentions pour les voyageurs et de certain je ne sais quoi qui vaut mieux que de la politesse. Sa taille est haute, sa figure belle. Il ne paraissait âgé que de quarante ans, bien qu'il eût la soixantaine. Ceux qui connaissent ce brave voiturin peuvent se flatter d'avoir vu un honnête homme doué d'une sensibilité bien rare dans toutes les classes, et surtout dans un métier qui semble lui être étranger par sa nature.

Les Voyageurs et le Caméléon.

DEUX de ces gens qu'on pourrait très-bien appeler coureurs ; qui n'ont que deux yeux, et qui cependant voudraient tout voir et tout connaître ; qui, pour pouvoir dire : J'ai vu telle chose, je dois bien le savoir, iraient aux antipodes ; deux voyageurs, en un mot, parcourant l'Arabie, raisonnaient sur le caméléon. "L'animal singulier ! disait l'un : de ma vie je n'ai vu son semblable. Il a la tête d'un poisson, le corps aussi petit que celui d'un lézard, avec sa longue queue ; son pas est tardif, et sa couleur bleue." "Halte-là," dit l'autre, "elle est verte, je l'ai vue de mes deux yeux ; vue, vous dis-je, à mon aise." "Je parie qu'elle est bleue," répliqua l'autre : "je l'ai vue mieux que vous." — "Je soutiens qu'elle est verte." — "Et moi, qu'elle est bleue."

Nos voyageurs se donnèrent le démenti : bientôt ils en viennent aux injures : ils allaient en venir aux mains : heureusement un troisième arriva. — "Eh ! Messieurs, quel vertige ! Holà donc ! calmez-vous un peu, je vous prie." — "Volontiers," dit l'un ; "mais jugez notre querelle." — "De quoi s'agit-il ?" — "Monsieur soutient que le caméléon est vert ; et moi, je dis qu'il est bleu." — "Soyez d'accord, messieurs, il n'est ni l'un ni l'autre ; il est noir." — "Noir ! vous badinez." — "Je ne badine pas, je vous assure : j'en ai un dans une boîte, et vous le verrez dans un instant." Alors pour les confondre, le grave arbitre ouvre la boîte, et l'animal paraît blanc comme de la neige. Voilà nos voyageurs tout étonnés. — "Allez, enfants, allez," dit le sage reptile : "vous avez tous trois tort et raison : vous m'avez considéré sous différents rapports : apprenez à être modérés dans vos décisions, et que presque tout est caméléon pour vous."

Il ne faut jamais soutenir ses opinions avec opiniâtréte ; chacun a la sienne : il est ridicule de vouloir y assujettir tout le monde. Il faut savoir douter des choses qui ne sont pas évidentes : c'est un moyen de parvenir à la vérité.

Le Seigneur et le Paysan.

UN paysan, amateur du jardinage, avait un jardin propre et spacieux : il y croissait de l'oseille, de la laitue, des oignons, des choux, et toutes sortes de provisions, même des fleurs. Cette félicité fut troublée par un lièvre : notre manant s'en plaignit à un seigneur du voisinage. "Ce maudit animal," dit-il, "vient soir et matin prendre son repas dans mon jardin, et se rit des pièges ; les pierres et les bâtons ne peuvent le chasser ; il est sorcier, je crois."—"Sorcier ! vous badinez," dit le seigneur : "fut-il diable, Miraut l'attrapera ; je vous en réponds, mon bon homme : vous en serez défait, sur mon honneur."—"Et quand, Monsieur ?"—"Dès demain : je vous le promets : comptez là-dessus."—"Vraiment je vous en serai très-obligé."

Le lendemain, le seigneur vint avec ses gens. "Cà, déjeunons," dit-il : "vos poulets sont-ils tendres ? Vos jambons ont très-bonne mine."—"Monsieur, ils sont à votre service."—"Vraiment je les reçois de tout mon cœur." Il déjeune très-bien avec toute sa compagnie, chiens, chevaux et valets, gens de bon appétit. Il commande dans la maison du manant, mange ses jambons et ses poulets, boit son vin, et rit de sa stupidité.

Le déjeuner fini, chacun se prépare : les cors et les chiens font un tel tintamarre que le bon homme en est étourdi. On commence la chasse ; adieu salade, oseille, oignons, fleurs, dans un instant le potager est dans un pauvre état. Cependant le lièvre gît sous un gros chou : on le guette, on le lance, il se sauve par une grande ouverture que l'on avait faite par ordre du seigneur pour y faire passer les chevaux : ainsi il fit avec ses gens plus de dégât dans le jardin du bon homme, que tous les lièvres du pays n'en auraient pu faire.

Il vaut mieux savoir perdre une bagatelle sans se plaindre, que de s'exposer à faire une perte considérable : parce que les remèdes que l'on prend, sont quelquefois pires que le mal dont on se plaint.

Le Négociant et son Voisin.

CERTAIN négociant, dit Pilpay, de Perse ou de la Chine, n'importe, allant un jour faire un voyage, mit en dépôt chez son voisin un quintal de fer: n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il s'en retourna à la maison. La première chose qu'il fit à son retour, fut d'aller chez son ami: "Mon fer," dit-il.—"Votre fer! Je suis fâché de vous annoncer une mauvaise nouvelle. Un accident est arrivé, que personne ne pouvait prévoir; un rat, un maudit rat l'a tout mangé; mais qu'y faire? Il y a toujours dans un grenier quelque trou par où ces petits animaux entrent, et font mille dégâts."

Le négociant s'étonne d'un tel prodige, et feint de le croire: quelques heures après il trouve l'enfant de son voisin dans un endroit écarté, il le mène chez lui, et l'enferme à clef dans une chambre: le lendemain il invite le père à souper.—"Dispensez-moi, je vous en supplie; tous les plaisirs sont perdus pour moi. On m'a dérobé mon fils: je n'ai que lui; mais que dis-je? Hélas! je ne l'ai plus."—"Je suis fâché d'entendre cette nouvelle. La perte d'un fils unique doit vous être très-sensible: mais mon cher voisin, je vous dirai que hier au soir, quand je partis d'ici, un hibou enleva votre fils."—"Me prenez-vous pour un imbécille, de vouloir me faire accroire un tel mensonge? Quoi! un hibou qui ne pèse tout au plus que deux ou trois livres, peut-il enlever un enfant qui en pèse au moins cinquante? La chose me paraît absurde et impossible."—"Je ne peux vous dire comment cela se fit; mais je l'ai vu de mes yeux, vous dis-je. D'ailleurs, pourquoi trouvez-vous étrange et impossible, que les hibous d'un pays où un seul rat mange un quintal de fer, enlèvent un enfant qui ne pèse qu'un demi quintal?" Le voisin sur cela, trouva qu'il n'avait pas affaire à un sot, et il rendit le fer au négociant en échange de son fils.

Il est ridicule de vouloir faire croire des impossibilités. Quand

un conte est outré, on a tort de chercher à le combattre par des raisonnements.

Les Animaux malades de la Peste.

LA peste était parmi les animaux, et en enlevait tous les jours un nombre prodigieux : après qu'elle eut continué quelque temps sans relâche, le lion tint conseil, et dit aux animaux : " Mes chers amis, je crois que le ciel a permis cette infortune pour nos péchés : faisons une confession générale, et que le plus coupable de nous se sacrifie pour le salut des autres." Tous les animaux applaudirent à cet expédient, et le renard fut déclaré, du consentement unanime de l'assemblée, père confesseur dans cette occasion.

Le lion, avec beaucoup de générosité, commença le premier à faire sa confession.—" J'ai été un grand pécheur ; j'ai dévoré beaucoup de moutons : que m'avaient-ils fait ? Hélas ! rien ; ils n'étaient pas coupables : même une fois, c'était un cas de nécessité, il est vrai, j'ai mangé le berger : je me sacrifierai donc s'il le faut ; mais il est juste que chacun s'accuse, et que le plus coupable périsse." Le renard, avec beaucoup de gravité, avoua que ces meurtres dans tout autre que le roi des animaux, seraient certainement des crimes ; mais que sa majesté leur faisait beaucoup d'honneur en les croquant : quant au berger, il n'y avait pas le moindre mal de l'avoir mangé aussi : la nécessité justifie cette action ; selon tous les casuistes, elle n'a point de loi. Ainsi jugea le renard, et son jugement fut applaudi de toutes les bêtes de l'assemblée.

Le tigre, le léopard, l'ours, et le loup se confessèrent de plusieurs énormités semblables à celles commises par le lion. " Ce ne sont que des peccadilles," dit le confesseur : " moi-même, Jupiter me le pardonne ! j'ai une fois enlevé et mangé un coq : le fanfaron faisait tant de bruit tous les matins, qu'il éveillait tout le voisinage : ce maudit animal ne me laissait pas dormir." —

Mais avançons. Enfin un pauvre âne vint à son tour, et dit avec beaucoup de contrition : "Je me souviens qu'un jour, portant des choux au marché, j'en ai mangé quelques feuilles : je mourrais de faim : je suis très-fâché de ce larcin, et j'espère."—"Vous espérez!" s'écria le renard, transporté de zèle et de colère ; "eh! que pouvez vous espérer après avoir commis un crime aussi énorme? C'est vous, vous seul qui êtes cause de la peste et de tous les maux que nous souffrons. Quoi! manger les choux de votre maître!"—"Mon cher monsieur," répliqua le pauvre baudet, tremblant de tous ses membres, "ce ne sont pas les choux que j'ai mangés."—"Coquin, tu as mangé les feuilles, et c'est tout un. Tu mourras."—Là-dessus les animaux féroces se jetèrent sur l'âne, le mirent en pièces, et le dévorèrent.

Il y a des gens qui sont souvent punis pour de petites fautes, tandis que d'autres échappent quelquefois aux châtiments qu'ils méritent pour les crimes les plus énormes.

Fénélon.

LE nom de Fénélon était en vénération dans l'Europe, et sa personne était chère aux étrangers, et même aux ennemis. Eugène et Marlborough lui prodiguerent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l'héroïsme accordent volontiers aux talents paisibles et aux vertus désarmées. Des détachements étaient commandés pour garder ses terres, et l'on escortait ses grains jusqu'aux portes de la métropole : tout ce qui lui appartenait était sacré. Le respect et l'amour que l'on avait pour son nom avaient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte ; qu'il pouvait se dispenser de demander des escortes françaises, et qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de

gardes. Ils lui tenaient parole, et l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénélon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire !

S'il avait cet ascendant sur ceux qui ne le connaissaient que par sa renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient ! On croit aisément, en lisant ses écrits et ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaité douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis et nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai : il trouvait encore des moments à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable : il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui ; son seul délassement était la promenade, encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir ; on le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux ; il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière.

Il souffrit avec constance et mourut le 7 janvier 1715, avec la tranquillité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Etre-Suprême, dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect et d'amour pour le roi, qui l'avait disgracié, et pour l'Eglise, qui le condamna ; il ne s'était jamais plaint ni de l'un, ni de l'autre.

Curius Dentatus.

DANS les beaux jours de Rome, et à l'époque où ses habitants avaient encore cette austérité de mœurs, qui engendre les vertus,

on voyait communément des consuls, des généraux et des triomphateurs se retirer à la campagne, et s'y livrer aux travaux champêtres, avec la même ardeur qu'ils avaient montrée en servant leur patrie. Là, point de luxe : une maison simple, des meubles modestes, une table frugale. C'est dans une de ces retraites consacrées au vrai bonheur, que les ambassadeurs Samnites trouvèrent le célèbre Curius Dentatus, lorsqu'ils vinrent le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils proposaient à la république. Il était assis auprès de son foyer, sur un escabeau, et prenait un repas qui ne consistait qu'en quelques racines. Dans l'espoir de le séduire, les ambassadeurs mirent une somme d'argent à côté de lui ; mais il la regarda avec dédain, et dit : "Remportez votre or : sans doute ma pauvreté vous a fait concevoir l'espoir de me corrompre ; apprenez que j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir moi-même."

Alexandre et l'Oracle de Delphes.

LES plus grands hommes de l'antiquité croyaient ou faisaient semblant de croire aux oracles ; et lorsqu'ils leur étaient favorables, ils en tiraient le plus grand parti. Alexandre-le-Grand étant sur le point d'entreprendre la guerre d'Asie, voulut consulter Apollon, pour savoir quelle en serait l'issue. Il se rendit donc à Delphes, et fit prier la prophétesse de venir ; mais elle s'y refusa, donnant pour raison de son refus une loi qui défendait de consulter l'oracle pendant les jours qu'on appelait *malheureux*. Accoutumé à être obéi, Alexandre alla la chercher, et la conduisit de force dans le temple. Alors elle s'écria : "Tu es invincible, mon fils." "Tous mes désirs sont satisfaits," s'écria Alexandre, "je ne veux pas d'autre oracle."

Dévote de Louis XIV.

UN antiquaire, nommé d'Ouvrier, imagina pour Louis XIV, l'emblème d'un soleil dardant ses rayons sur un globe, avec ces mots, *Nec pluribus impar*. L'idée était un peu imitée d'une devise espagnole faite pour Philippe II, et plus convenable à ce roi qui possédait la plus belle partie du nouveau monde, et tant d'états dans l'ancien, qu'à un jeune roi de France qui ne donnait encore que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux ; les armoiries du roi, les meubles de la couronne, les tapisseries, les sculptures, en furent ornés : le roi ne la porta jamais dans ses carrousels. On a reproché injustement à Louis XIV le faste de cette devise, comme s'il l'avait choisie lui-même ; et elle a été peut-être plus justement critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie, et cette légende n'a pas un sens assez clair et assez déterminé : ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, et ont de l'agrément quand les allusions sont justes, nouvelles, et piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir que d'en souffrir de mauvaises et basses, comme celle de Louis XII ; c'était un porc-épic avec ces paroles, *Qui s'y frotte s'y pique*. Les devises sont, par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes.

La Vertu.

QUAND on fait le bien par amour de la vertu, dit Fénélon, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

La vertu donne la véritable politesse : on doit préférer une vertu sans tache à une longue vie.

Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif.

Rien n'est plus estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une faiblesse d'un esprit malade.

La vertu la plus pure est celle d'une âme qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat et qui aime la simplicité.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractère de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

N'est-ce pas une chose déplorable que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire parce qu'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes ?

Pratiquez les vertus les plus difficiles ; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui.

La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines.

Il en est des grandes vertus et de la fidélité dans les petites choses comme du sel et du sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage ; au contraire, le sel entre dans tous les aliments nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares ; l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente, on y est préparé par tout ce qui précède ; on s'y excite par la grandeur du sacrifice ; on y est soutenu ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance que l'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve

extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues, elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse en prise avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin ; elles vont à rompre notre volonté en tout, et à ne nous laisser aucune réserve.

La bonne vie vaut mieux que la vie ; la vertu est d'un plus grand prix que la santé.

Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu, c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait ; violence en toutes rencontres, lorsqu'il faut résister au torrent du monde, qui nous empêche de faire le bien après nous avoir fait tant de temps commettre le mal.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions et non par leurs discours.

Physionomie.—Turenne.—Philopæmen.

IL n'est pas toujours vrai de dire que les grands hommes ont dans leurs traits quelque chose qui les caractérise. M. de Turenne en est la preuve. Sa physionomie était si peu avantageuse qu'elle donna plus d'une fois lieu à des méprises qui eussent été désagréables et même humiliantes pour tout autre que lui. Simple dans tous ses goûts, il détestait le luxe, et était si modeste dans tout ce qui l'entourait, qu'il fallait le connaître pour ne pas le prendre pour un particulier sans rang et sans fortune. Un jour qu'il était dans son carrosse, il fut arrêté par un embarras. Un petit-maître, qui le suivait dans une voiture élégante, s'imagina que le cocher qui le précédait était la cause de cet embarras qui l'empêchait peut-être d'arriver à un rendez-vous aussi vite qu'il l'aurait désiré ; et il en fut si outré, qu'il mit pied à terre, et tomba, à grands coups de canne sur le malheureux cocher. M. de Turenne, du fond de sa voiture, regardait cet événement avec une tranquillité admirable, lorsqu'un marchand sortit tout à coup de sa boutique, tenant un gros bâton à

la main, et criant de toutes ses forces : " Qui donc est assez osé pour maltraiter ainsi les gens de M. de Turenne ? " Ce nom, révéré de toute la France, n'eut pas plus tôt frappé l'oreille du petit-maître, qu'il courut à la portière du carrosse du maréchal, et lui demanda pardon de sa méprise dans les termes les plus respectueux. " Il faut en convenir, " lui répondit M. de Turenne en souriant, " vous vous entendez parfaitement à châtier mes gens : aussi quand ils feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je ne manquerai pas de vous les envoyer. "

La nature avait été avare de ses faveurs pour Philopœmen, général des Grecs. Un jour qu'il était attendu dans la ville de Mégare, l'hôtesse qui devait le loger s'empressait de lui préparer à souper. Son mari était absent. Philopœmen, couvert d'un manteau fort simple, entre chez cette femme. Elle le regarde, le prend pour un domestique du général, et le prie sans façon de lui aider à faire la cuisine. Philopœmen, riant en secret de cette méprise, quitte son manteau et se met à fendre du bois. Le mari revient, le reconnaît et s'écrie : " Que faites-vous donc, seigneur Philopœmen ? " " Ce que je fais, " répondit le général, " je porte la peine de ma mauvaise mine. "

La généreuse Libératrice.

LA nièce d'un sacristain de Bruxelles ne balança pas à exposer sa vie pour sauver celle d'un Français qui s'y était réfugié dans nos jours sanguinaires. C'était après la bataille de Fleurus, lorsque nos troupes entrèrent dans la Belgique ; menacé d'être pris dans Bruxelles, il fuyait. Une jeune fille, assise devant une porte, et entraînée par le seul intérêt qu'inspire un malheureux, l'arrêta en lui criant : " Vous êtes perdu, si vous allez plus loin ! " — " Si je retourne, je le suis également ! " — " Eh bien ! " reprit-elle, " entrez ici. " Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne lui permettrait pas de le sauver s'il en était instruit, elle le conduisit

dans une grange où il se cacha. A peine faisait-il nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suit sans être aperçue ; et, dès qu'ils sont endormis, elle en profite pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr ; mais comme il s'échappait, un d'eux se réveille, et le saisit par la main. A ce mouvement, elle s'élance entre eux, en disant : "Lâchez-moi donc : c'est moi qui viens." Elle n'eut pas besoin d'achever ; le soldat, trompé par la voix d'une femme, abandonne son captif. Elle mène ce dernier jusqu'à sa chambre ; là, elle prend les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvre. Ils arrivent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornements. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'elle l'eut levée : "Vous voyez," lui dit-elle, "cet escalier sombre, c'est celui d'un caveau qui renferme les restes d'une famille illustre ; il est probable que l'on ne vous soupçonnera pas dans ce lieu. Ayez le courage d'y demeurer jusqu'à ce qu'il se présente un moment favorable à votre évasion." Le Français ne balança pas ; il descend avec confiance. O surprise ! les premiers objets qu'il aperçoit à la clarté de la lampe, sont les armes de sa famille, originaire de ce pays. Il reconnaît les tombeaux de ses aïeux ; il les salue avec respect ; il touche avec attendrissement ces marbres chéris.

La généreuse Libératrice. (Suite.)

LA nièce le laisse au milieu de ces impressions. Leur douceur, et surtout l'espérance de retrouver une épouse qu'il adorait, lui firent oublier quelque temps l'horreur de son habitation ; mais deux jours s'étaient passés, et il ne voyait pas revenir sa libératrice. Il ne sut qu'imaginer : tantôt il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses services ; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le besoin de la faim se joignit à ces idées effrayantes, et il n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus horrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces

s'épuisèrent ; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant un bruit se fit entendre : c'était la voix de la sensible nièce qui l'appelait. Accablé par la joie, il ne put répondre ; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe en gémissant. Le malheureux, épouvanté, fit un effort, poussa un grand cri ; elle l'entendit et accourut. Elle se hâta de lui présenter des aliments, lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui en ferait plus éprouver. Elle venait de le quitter, lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille ; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence : c'était en effet des hommes armés que le sacristain, accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisit pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards ; ils visiterent partout ; ils marchèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs ! Chaque pas qui l'ébranlait, répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'éloigna peu à peu, et finit par se dissiper entièrement. La nièce sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français, et se retira. Le lendemain, et les jours suivants, elle lui apporta exactement sa nourriture. Il resta ainsi long-temps dans ce souterrain, sous la garde de cette fille attentive. Un moment de tranquillité arriva, elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux mânes de ses ancêtres qui l'avaient protégé, sortit de ce tombeau vivant, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une épouse dont la présence et l'amour lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice.

Fortune volage. César—Pompée.

UN bonheur constant est une faveur singulière sur laquelle il y aurait de la folie à compter : il n'y a rien de plus volage que

la fortune. L'expérience prouve que plus elle prodigue ses dons, plus elle est à craindre. On dirait qu'elle n'élève quelqu'un au faîte des grandeurs que pour le précipiter ensuite avec plus d'éclat. Je ne finirais pas, si je voulais vous citer tous les exemples que l'histoire nous fournit à ce sujet. Je me contenterai d'en rapporter un seul qui est frappant : c'est celui de César. La fortune l'avait comblé de toutes ses faveurs, et lui avait accordé des honneurs capables de satisfaire les vœux de l'homme le plus ambitieux. La vertu et le courage des premiers Romains avaient élevé Rome à une puissance sans bornes. César vient à bout de s'en rendre maître : on eût dit que tant de héros qui l'avaient précédé n'avaient travaillé aux dépens de leur vie à l'agrandissement de la république romaine que pour faciliter à César le moyen de devenir un jour le maître du monde. C'était pour lui que les Camille, les Fabius et les Scipion semblaient avoir remporté tant de victoires éclatantes. César, vainqueur des Gaulois, après avoir fait la conquête de l'Angleterre et dompté l'orgueil des Germains, marche vers Rome, force Pompée de quitter l'Italie, le poursuit, l'atteint et le défait dans les plaines de Pharsale, entre triomphant dans Rome, et se fait déclarer dictateur perpétuel. Tout semble favoriser son ambition ; l'empire romain lui est soumis ; il oblige tous ses concitoyens à le reconnaître pour maître ; il se croit arrivé au plus haut degré de la félicité humaine, et tout à coup, après avoir joui seulement pendant quatre mois du fruit de ses travaux, il est assassiné en plein sénat par ceux mêmes qu'il avait comblés de bienfaits. Il tombe mort aux pieds de la statue de Pompée, de ce Pompée qu'il avait peu auparavant chassé de Rome et forcé d'aller chercher un asile dans un royaume étranger, où il trouva une mort qu'il ne méritait pas.

Les Singes et le Léopard.

DES singes dans un bois jouaient à la main chaude :

Certaine guenon mauricaude,

Assise gravement, tenait sur ses genoux

La tête de celui qui, courbant son échine,

Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis devine.

Il ne devinait point : c'étaient alors des ris,

Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit du fond de sa tanière,

Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.

Tout tremble à son aspect. “Continuez vos jeux,”

Leur dit le léopard ; “je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;

Et je viens même ici, comme particulier,

A vos plaisirs m'associer.

Jouons, je suis de la partie.”

— “Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,

Descendre jusqu'à nous !” — “Oui ; c'est ma fantaisie :

Mon altesse eut toujours de la philosophie,

Et sait que tous les animaux

Sont égaux.

Jouons donc, mes amis ; jouons, je vous en prie.”

Les singes, enchantés, crurent à ce discours,

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait,
 Mais il s'en alla sans le dire.
 Ses compagnons faisaiént semblant de rire
 Et le léopard seul riait.
 Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
 En se disant entre leurs dents :
 Ne jouons point avec les grands ;
 Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

La Fable et la Vérité.

LA Vérité toute nue
 Sortit un jour de son puits.
 Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;
 Jeunes et vieux fuyaient sa vue :
 La pauvre Vérité restait là morfondue
 Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
 A ses yeux vient se présenter
 La Fable, richement vêtue,
 Portant plumes et diamants,
 La plupart faux, mais très brillants.
 “Eh ! vous voilà ; bonjour,” dit-elle ;
 “Que faites-vous ici seule sur un chemin ?”
 La Vérité répond : “Vous le voyez, je gèle.
 Aux passants je demande en vain
 De me donner une retraite ;
 Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
 Vieille femme n'obtient plus rien.”
 “Vous êtes pourtant ma cadette,”
 Dit la Fable, “et sans vanité
 Partout je suis fort bien reçue.
 Mais aussi, dame Vérité,
 Pourquoi vous montrer toute nue ?

Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
 Qu'un même intérêt nous rassemble :
 Venez sous mon manteau ; nous marcherons ensemble :
 Chez le sage, à cause de vous,
 Je ne serai point rebutée ;
 A cause de moi chez les fous
 Vous ne serez point maltraitée.
 Servant par ce moyen chacun selon son goût,
 Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
 Vous verrez, ma sœur, que partout
 Nous passerons de compagnie.”

Pline-le-Jeune. —

DANS l'embrasement du Vésuve, Pline-le-Jeune était à Micène avec sa famille. Tous les habitants cherchaient leur salut dans la fuite : mais, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, Pline est prêt à tout entreprendre pour sauver les jours d'une mère qui lui est plus chère que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où sa perte est assurée. Elle lui représente que son grand âge et ses infirmités ne lui permettent pas de le suivre, et que le moindre retardement les expose à périr tous deux. Ses prières sont inutiles, et Pline aime mieux mourir avec sa mère que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîne malgré elle, et la force de se prêter à son empressement. Elle cède à la tendresse de son fils, en se reprochant de retarder sa fuite. Déjà la cendre tombe sur eux ; les vapeurs et la fumée, dont l'air est obscurci, font du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'ont pour guider leurs pas tremblants, que la lueur des flammes qui les environnent. On n'entend, de toutes parts, que des gémissements et des cris, que l'obscurité rend encore plus effrayants. Mais cet horrible spectacle ne saurait ébranler la constance de Pline, ni l'obliger à pourvoir à sa sûreté. Tant

que sa mère est en danger, il la console, il la soutient, il la porte entre ses bras : sa tendresse excite son courage, et le rend capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable ; il conserva à Pline une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenait d'elle, et à sa mère un fils si digne d'être aimé, et de servir de modèle à tous les enfants.

La Besace.

JUPITER dit un jour : "Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ?" — "Moi," dit-il ; "pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :

Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre."

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;

Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Rose et le Papillon.

LA puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr ; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'adorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein ; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit

ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche ; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Le Lis et la Rose.

POUR me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis ? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées ? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées, écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile ? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs ? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

Le Docteur Young.

CE grand écrivain était remarquable par son urbanité et par la gaieté de son caractère, avant l'événement désastreux qui

obscurcit le reste de sa vie. Il allait un jour en bateau, avec quelques dames, à Vauxhall, et cherchait à les amuser en jouant un air de flûte. Il y avait derrière eux quelques officiers qui allaient au même endroit. Le docteur cessa de jouer dès qu'il les vit s'approcher. Un deux lui demanda par quelle raison il mettait sa flûte dans sa poche ? "Par la même raison que je l'en ai tirée, parce que cela me fait plaisir," répliqua le docteur. L'élève de Mars lui répliqua d'un ton impérieux, que, s'il ne reprenait pas aussitôt sa flûte, il allait à l'instant le jeter dans la Tamise. Le docteur dans la crainte d'effrayer les dames, digéra cette insulte de la meilleure grâce qu'il put, prit sa flûte, et continua d'en jouer pendant tout le temps qu'ils furent sur l'eau. Il aperçut dans la soirée, l'officier qui en avait agi si cavalièrement envers lui, se promenant seul à l'écart : il fut droit à lui et lui dit avec beaucoup de sang-froid : "C'était, Monsieur, pour éviter de troubler ma compagnie et la vôtre, que j'ai acquiescé à votre arrogante injonction ; mais, afin que vous soyiez bien convaincu qu'on peut avoir autant de courage sous un habit noir que sous un uniforme, j'espère que vous vous trouverez demain à tel endroit sans second, la querelle étant absolument entre nous." Le docteur stipula en outre que cette affaire se viderait l'épée à la main.

L'officier consentit implicitement à toutes les conditions. Les duellistes se rencontrèrent le lendemain à l'heure et au lieu dont ils étaient convenus ; mais, au moment que l'officier se mettait en garde, le docteur lui présenta un pistolet d'arçon : "Quoi ?" dit l'officier, "avez-vous le dessein de m'assassiner ?" "Non," dit le docteur, "mais il faut qu'à l'instant vous dansiez un menuet, autrement vous êtes un homme mort." Une courte altercation s'ensuivit ; mais le docteur parut si sérieux et si déterminé, que l'officier fut obligé de se soumettre. "Bien," dit le docteur ; "vous me forçâtes hier de jouer malgré moi, et aujourd'hui je vous ai forcé de danser malgré vous ; nous sommes à deux de jeu, et je suis prêt à vous accorder toutes les satisfactions que vous me demanderez."

L'officier embrassa le docteur, reconnut son impertinence, le supplia de lui accorder désormais son amitié, et ils vécurent toujours ensuite dans les liens de la plus parfaite union.

Hamet et Raschid.

UNE sécheresse brûlante désolait depuis longtemps les campagnes de l'Inde, lorsque deux pasteurs, Hamet et Raschid, se rencontrèrent auprès des limites qui séparaient leurs héritages. Ils mouraient de soif ; ils voyaient leurs troupeaux languir, haleter autour d'eux ; et levant les yeux au ciel, ils le conjuraient d'apporter un prompt remède à des maux extrêmes. Tout à coup il se fit dans les airs un silence profond, les oiseaux cessèrent de chanter, les troupeaux de bêler et de mugir ; et les deux bergers aperçurent dans le vallon un être de figure humaine, mais d'une taille plus haute et plus majestueuse que la nôtre. Il s'avançaient de leur côté, et en le voyant de plus près ils le reconnaissent ; c'était le génie distributeur des biens et des maux, tenant d'une main la gerbe d'abondance, et de l'autre le glaive de destruction. Saisis de frayeur, ils voulaient se dérober à sa présence ; mais le génie les appela d'une voix aussi douce que le murmure du zéphire, lorsqu'il se joue le soir dans les bocages parfumés de l'Arabie. "Approchez," leur dit-il, "enfants de la poussière, ne fuyez point votre bienfaiteur. Je viens vous offrir un bien qui ne peut devenir inutile et pernicieux que par votre imprudence. Vous demandez de l'eau, et me voilà prêt à vous donner de l'eau ; mais je veux savoir de vous-mêmes ce qu'il en faut pour vous satisfaire. Ne vous hâitez point de me répondre ; faites réflexion qu'en tout ce qui a rapport aux besoins et aux plaisirs du corps, le trop n'est pas moins à craindre que le trop peu. Prenez garde, en un mot, que le tourment de la soif ne vous fasse oublier le danger de la suffocation : expliquez-vous à présent ; et toi, Hamet, parle le premier."

“—O bon génie!” répondit Hamet, “pardonne le trouble où me jette ton auguste présence.... Je demande un petit ruisseau qui ne tarisse point en été, et qui ne déborde point en hiver.”

Suite de Hamet et Raschid.

“Tu l’auras,” reprend le génie. Et en même temps il frappe la terre de son glaive, devenu pour lors un instrument de bienfaisance. Les deux bergers virent une fontaine sourdure à leurs pieds en bouillonnant, et répandre ses eaux pures dans les prairies d’Hamet. Les fleurs exhalèrent un nouveau parfum; les arbres se parèrent d’un feuillage plus vert; et les troupeaux de toute espèce étanchèrent la soif qui les dévorait.

Le génie se tournant ensuite vers l’autre pasteur, lui fit signe de parler à son tour. “Ce que je demande,” dit Raschid, “c’est qu’il te plaise de faire couler dans mes domaines le Gange avec ses eaux et tous ses poissons.” Hamet, le trop simple Hamet, admirait la noble ambition de son camarade, et se reprochait tout bas de n’avoir pas fait le premier cette magnifique requête; mais le génie dit à Raschid: “Modère tes désirs, homme faible et imprudent. Ose compter pour rien tout ce qui te serait inutile. Pourquoi te faut-il plus qu’à ton voisin? as-tu d’autres besoins que les siens?” Malgré ce sage avis, Raschid persista dans sa demande; il riait déjà en lui-même de la chétive figure qu’Hamet allait faire devant lui, devant le seigneur et le propriétaire du Gange. Le génie s’avança donc vers le fleuve, laissant les bergers dans l’attente de ce qu’il allait faire. Tandis que Raschid observait d’un air dédaigneux la contenance de son camarade, le mugissement des flots se fit entendre tout à coup, et le torrent impétueux qu’on vit accourir annonça que les digues du Gange étaient rompues. Ce déluge immense ravagea en un clin d’œil toutes les possessions de Ras-

chid ; il déracina ses arbres, il engloutit, il entraîna ses troupeaux. Hélas ! il l'emporta lui-même et le propriétaire du Gange fut dévoré par un crocodile.

Fabricius.

LE sénat romain, croyant convenable de répondre à la courtoisie de Pyrrhus, relativement au sort des prisonniers, lui envoya une ambassade, dont Caïus Fabricius était le chef. Le roi, instruit par la renommée des exploits et du crédit de ce sénateur, s'efforça de le gagner. Connaissant sa pauvreté et son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présents magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Epire, s'il voulait entrer dans ses vues ; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fait cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphants. Au milieu de la conférence, le terrible animal se montre tout à coup, armé, tenant sa trompe élevée sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius, sans montrer la moindre émotion, dit au roi : " Vous me voyez aujourd'hui tel que j'étais hier ; votre éléphant ne m'effraie pas plus que votre or ne me tente."

Le roi, estimant ce fier courage, déclara que, par considération pour Fabricius, il renvoyait tous les prisonniers sans rançon, à condition que Rome les lui rendrait, si elle persistait à continuer la guerre. Ils partirent, et l'inflexible sénat ordonna, sous peine de mort, aux captifs de retourner au camp de Pyrrhus.

L'année suivante Fabricius et Emilius Papus, à la tête d'une forte armée, s'avancèrent encore pour combattre les Grecs. Les deux armées étaient en présence, lorsque Fabricius reçut une lettre du premier médecin de Pyrrhus, qui lui offrait de mettre fin à la guerre en empoisonnant le roi, si on voulait lui accorder une récompense proportionnée à l'importance de ce service.

Fabricius, indigné, informa le monarque du complot tramé contre ses jours, et lui écrivit en ces termes : " Pyrrhus choisit aussi mal ses amis que ses ennemis : il fait la guerre à des hommes vertueux et se confie à des traîtres. Les Romains détestent tout genre de perfidie ; ils ne font la conquête de la paix que par les armes, et ne l'achètent point par la trahison."

Pyrrhus, rempli d'admiration pour cette générosité du consul, s'écria : " Je vois qu'on détournerait plus facilement le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la vertu !" Magnifique éloge qu'on pouvait alors appliquer à tout le peuple romain !

L'Ane et la Flûte.

Les sots sont un peuple nombreux
 Trouvant toutes choses faciles ;
 Il faut le leur passer : souvent ils sont heureux :
 Grand motif de se croire habiles.
 Un âne, en broutant ses chardons,
 Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
 D'une flûte dont les doux sons
 Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
 Cet âne mécontent disait : " Ce monde est fou !
 Les voilà tous, bouche béante,
 Admirant un grand sot qui sue et se tormente
 A souffler dans un petit trou.
 C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaisir,
 Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici :
 Car je me sens trop en colère."

Notre âne, en raisonnant ainsi,
 Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
 Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux.
 Par quelque pasteur amoureux,

Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
 Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux ;
 Une oreille en avant, lentement il se baisse,
 Applique son naseau sur le pauvre instrument,
 Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable !

Il en sort un son agréable.

L'âne se croit un grand talent,
 Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
 " Eh ! je joue aussi de la flûte."

Mort de César.

CEPENDANT le jour qui devait terminer sa destinée étant arrivé, sa femme Calpurnie, troublée par un songe dans lequel elle avait cru le voir assassiné entre ses bras, se jette à ses pieds, et le conjure de ne pas sortir de sa maison, dans un moment que tant de présages devaient lui faire regarder comme funeste.

La grande âme de César, touchée par les craintes de l'amour, fut un moment ébranlée. Cédant aux larmes de Calpurnie, il se décide à contremander l'assemblée du sénat. Un des conjurés, Décimus Brutus, qui entrait alors chez lui, prévoyant que ce délai pouvait renverser tous leurs desseins, lui représenta vivement l'injure qu'il ferait au sénat en refusant d'y venir, lorsqu'il l'attendait pour le couronner, et la tache dont il couvrirait sa gloire, si un songe de Calpurnie le décidait à faire une telle insulte au premier corps de l'Etat. César sortit, et la fortune sembla vouloir encore sur sa route le détourner du précipice où il allait tomber.

Ayant rencontré l'augure Spurina, qui lui avait annoncé son malheur : " Tu le vois," lui dit-il, " voilà cependant les ides de Mars venues." — " Oui," lui répondit le devin ; " mais elles ne sont pas encore passées."

Un esclave voulait l'avertir du péril qui le menaçait ; il ne put percer la foule dont il était environné.

Arthémidore, philosophe grec, lié avec les principaux conjurés, avait pénétré leur secret ; se mêlant au grand nombre de ceux qui présentaient des placets à César, il lui remit un mémoire qui contenait tous les détails de la conjuration, et lui dit : "Lisez promptement ; ceci est pour vous d'un intérêt urgent." César, obsédé, n'eut pas le temps de lire cet écrit qu'il tenait encore lorsqu'il entra dans le sénat.

Les conspirateurs, qui l'y attendaient, cachaient sous un calme profond les mouvements divers dont ils étaient agités. L'œil le plus pénétrant n'aurait pu deviner à leur maintien le coup terrible qu'ils méditaient. . . .

Mort de César. (Suite.)

Dès qu'on vit paraître le dictateur, la plupart des conjurés, comme ils en étaient convenus, allèrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à sa chaise curule, tandis que d'autres éloignaient de lui Antoine, son ami et son collègue au consulat, en prétextant la nécessité de lui parler d'une affaire importante.

Pendant que César s'avançait, un sénateur, Popilius Léna, qu'on savait instruit de la conjuration, s'approche de lui, et lui parle quelque temps à l'oreille : une consternation soudaine saisit alors tous les conjurés, qui, se croyant trahis, portent déjà leurs mains sur leurs poignards, décidés à se tuer pour éviter le supplice : Brutus seul, jugeant au maintien de Popilius, qu'il était plutôt suppliant qu'accusateur, rassure d'un coup d'œil ses complices.

Dès que César était assis, Cimber se jette à ses pieds, lui demandant le rappel de son frère qu'il avait exilé. Les autres conjurés entourent César pour appuyer cette demande : le dictateur refuse ; trop pressé par leurs instances, il veut se lever ; Cimber le retient par sa robe. C'était le signal convenu. César s'écrie : "Ce ne sont plus des prières, c'est de la violence !" Casca, placé derrière son siège, le frappe à l'épaule, mais faible-

ment ; car la crainte d'un coup si hardi rendait sa main tremblante et son poignard incertain. "Misérable ! que fais-tu ?" dit César en se retournant ; en même temps il perce le bras de Casca avec un poingon qu'il tenait dans la main. Casca appelle son frère à son secours ; tous les conspirateurs tirent leurs poignards ; César s'élance sur eux ; il écarte les uns, renverse les autres ; il reçoit enfin un coup de poignard dans la poitrine. Le sang qu'il perd, les glaives qu'on présente à ses yeux n'effraient pas son courage ; il se défend de tous côtés, quoique sans armes, comme un lion furieux et blessé ; mais, au moment où il aperçoit Brutus, qui lui enfonce son poignard dans le flanc, il prononce en gémissant ces mots : "Et toi, Brutus, aussi !" Alors il cesse toute résistance, s'enveloppe la tête, baisse sa robe, pour mourir encore avec décence, reçoit sans se plaindre tous les coups qu'on lui porte, et, par un sort étrange, tombe et meurt aux pieds de la statue de Pompée.

Pensée d'Alphonse d'Aragon sur la Noblesse.

Le général Pissini s'était distingué par plusieurs belles actions pendant la guerre d'Italie ; son mérite lui attira beaucoup d'envieux. Comme on parlait un jour de cet officier, et que chacun le comblait d'éloges, une personne de la compagnie se leva, et dit froidement : "Cet homme qu'on élève si haut, et dont on fait tant de cas, n'est pourtant que le fils d'un boucher." Alphonse fut choqué de ce discours impertinent. "Apprenez," dit-il à cet envieux, "que le fils d'un boucher qui sait s'élever par ses belles actions au-dessus de sa naissance, est préférable au fils d'un roi qui n'a d'autre mérite que le rang de ses aïeux."

Un flatteur ennuyeux, croyant qu'Alphonse était fort curieux de louanges, le complimenta un jour sur sa noblesse, et lui dit avec emphase : "Vous n'êtes pas simplement roi comme les autres, vous êtes encore frère, neveu et fils de roi." "Que prouvent tous ces titres ?" lui répondit Alphonse ; "que je tiens

la couronne de mes ancêtres, et que je l'ai eue par succession, sans avoir rien fait de grand qui me l'ait méritée."

Les deux Almanachs.

UN almanach de l'an passé,
 Étant sur un bureau côté à côté placé,
 Près d'un almanach de l'année,
 Lui disait : " Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
 Qu'on ait si brusquement changé ma destinée ?
 Mon maître, chaque jour m'ouvrait, me consultait ;
 Et maintenant ma basane fanée
 A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
 Tandis que le capricieux
 Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux."

L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
 Lui répondit : " Mon pauvre ami,
 Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
 Quand nous en sommes au dimanche,
 Tu n'es encor qu'au samedi.
 Ne t'en prends qu'à ton millésime.
 Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
 J'aurai mon tour, et mon seul crime
 Sera d'avoir compté douze lunes de plus."

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
 N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
 Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile ;
 Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
 Résignez-vous à ces tristes pensées,
 Gens d'autrefois, puissances renversées,
 Vieux serviteurs, anciens soldats,
 Amants trahis, beautés passées,
 Vous êtes de vieux almanachs.

Charles II, Roi d'Angleterre.

L'IMAGINATION, qui a produit tant de romans, n'a guère inventé d'aventures plus singulières, ni des dangers plus pressants, ni des extrémités plus cruelles que tout ce que Charles II essuya en fuyant la poursuite du meurtrier de son père. Il fallut qu'il marchât presque seul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigue et de faim, jusque dans le comté de Strafford. Là, au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de Cromwell, il se cacha dans le creux d'un chêne, où il fut obligé de passer un jour et une nuit. Ce chêne se voyait encore au commencement de ce siècle. Les astronomes l'ont placé dans les constellations du pole austral, et ont ainsi éternisé la mémoire de tant de malheurs. Ce prince, errant de village en village, déguisé, tantôt en postillon, tantôt en bûcheron, se sauva enfin dans une petite barque, et arriva en Normandie après six semaines d'aventures incroyables. Remarquons ici que son petit-neveu, Charles Edouard, a éprouvé de nos jours des aventures pareilles, et encore plus inouies. On ne peut trop remettre ces terribles exemples devant les yeux des hommes vulgaires qui voudraient intéresser le monde entier à leurs malheurs quand ils ont été traversés dans leurs petites prétentions, ou dans leurs vains plaisirs.

Le Ramoneur.

UNE servante imbécille avait farci l'esprit des enfants de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à la tête noire.

Angélique, l'une de ces enfants, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans la maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur elle se sauve par une autre porte dans l'office, et, toute tremblante, se tapit dans un coin.

Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en râclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle était cachée, et, sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe, presque sans mouvement, au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle osait à peine regarder autour d'elle ; tout à coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : "Au secours ! au secours !"

Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir, assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit ; et, pour prouver à la petite fille combien peu elle avait eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu ; puis il le fit débarbouiller en sa présence, et, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier, qui avait le visage blanc de poudre.

Angélique rougit, et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existait réellement des hommes à qui la nature donnait un visage tout noir, mais qui n'étaient point à craindre pour les enfants ; qu'il y avait même un pays où les enfants étaient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que les personnes simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer.

Magnanimité de Louis XII.

D'ALVIANE, général des Vénitiens, vaincu et fait prisonnier par Louis XII, à la bataille d'Agnadel, dans un de ces moments où le dépit égare la raison, s'emporta jusqu'à insulter son vainqueur. Les courtisans excitèrent Louis à se venger. "J'ai vaincu d'Alviane," dit le roi modéré; "je veux me vaincre moi-même."

Dans une autre occasion, des comédiens se permirent de tourner ce prince en ridicule. On voulut en vain l'irriter contre ces audacieux, et le porter à les châtier. "Laissez-les faire," dit-il, "ils m'ont cru digne d'entendre la vérité; ils ne se sont pas trompés. Ils m'ont plaisanté sur mon économie; mais j'aime mieux encore souffrir ce ridicule, que de mériter le reproche d'être prodigue aux dépens de mon peuple."

Louis XII, connu sous le nom de duc d'Orléans avant son avénement au trône, commença son règne en pardonnant à tous ses ennemis, disant que le roi de France devait pardonner les injures faites au duc d'Orléans, diminua les impôts d'un tiers, abolit la venalité des charges.

Les vers suivants, qui sont de Panard renferment le meilleur conseil qu'on puisse donner aux personnes d'un caractère enclin à la vengeance :

Quiconque vous blesse ou vous nuit,
Quelque dure que soit l'offense,
Laissez l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance.
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché dès qu'il s'éveille.

Le Poltron.

Il y avait un petit enfant si poltron, qu'il s'effrayait de tout. Il avait peur d'un petit chevreau que l'on nourrissait dans la maison de son père, et il n'osait le prendre par la barbe. Dès qu'il voyait entrer le moindre chien dans l'appartement, il courait se cacher sous le tablier de sa mère, et se mettait à crier aussi fort que s'il eût été déjà mordu. Le sot enfant ! Qu'en dites-vous ? Comment s'appelait-il ? Oh ! je ne vous dirai pas son nom, car j'en ai honte pour lui. Je l'appellerai seulement Joseph, pour vous aider mieux à entendre son histoire.

Il se promenait un jour avec son frère, qui avait deux ou trois ans plus que lui. A peine avaient-ils fait quelques pas dans la campagne, qu'il sortit de la maison un petit chien noir, qui vint tourner, en jappant, autour d'eux. Aussitôt que Joseph l'aperçut, il se mit à fuir de toutes ses forces. Le petit chien, croyant que c'était pour jouer, courut après lui, le prit par le pan de son habit, et le secoua, en grognant de plaisir, comme font les petits chiens quand ils jouent. Joseph cependant en eut tant de frayeur, qu'il ne savait pas où il en était ; et il courait à l'aventure, en poussant des cris affreux. Pendant tout ce temps, Charles, son frère, ne cessait de lui crier : "Arrête donc, Joseph ! arrête, je t'en prie ! le petit chien ne veut pas te faire de mal : il ne t'en fera pas ; il ne veut que se divertir." Joseph ne l'entendit pas, ou il n'y faisait pas d'attention, et il ne s'arrêta qu'en tombant dans un étang qu'il n'avait pas vu, parce qu'il courait la tête tournée en arrière.

Lorsque Charles le vit tomber, il eut, à son tour, autant de frayeur que Joseph en avait eu, et il courut vers lui, de toutes ses jambes, pour le tirer de l'eau ; mais en arrivant, il vit tout de suite qu'il n'en aurait pas le moyen, parce que l'eau était beaucoup plus basse que le bord, et qu'en tendant les bras, il ne pouvait atteindre jusqu'à lui. Le pauvre Charles ne savait quel

parti prendre. S'il restait là, il ne pouvait secourir son frère ; et s'il allait chercher du secours, il craignait que son frère ne fût noyé, avant qu'il eût rencontré quelqu'un pour le sauver. Dans son désespoir, il ôtait déjà ses habits, pour se précipiter dans l'étang, et pour chercher à sauver son frère, au péril de sa vie, lorsqu'il vint à passer un homme qui lui demanda ce qu'il faisait. "Oh !" répondit Charles, en pleurant d'une telle force que l'on pouvait à peine entendre ses paroles, "mon frère est tombé dans l'eau ! Je veux le sauver, ou mourir avec lui." "Bon !" lui dit l'homme, "vous êtes trop petit pour le secourir ; vous ne feriez que vous noyer vous-même : laissez-moi faire, je vais vous le chercher." Aussitôt il dépouilla son habit, et se laissa couler dans l'étang. Il chercha Joseph qui était au fond, le prit dans ses bras, et regagna le bord ; mais le petit garçon avait été si longtemps sous l'eau qu'il avait perdu connaissance, et qu'il était presque mort. L'homme qui l'avait sauvé, le porta vers la maison de son père, et Charles marchait à côté de lui, en pleurant tout le long du chemin.

Lorsqu'ils furent arrivés, le père de Joseph remercia tendrement le brave homme de lui avoir sauvé son fils, et lui donna sa bourse, qui était pleine d'or. On mit Joseph dans un lit bien chaud, et l'on envoya chercher le médecin, qui lui fit donner tous les remèdes nécessaires. Enfin, le petit malheureux ouvrit les yeux, et reprit connaissance ; mais il se passa bien des jours avant qu'il fût entièrement rétabli. Pendant le cours de sa maladie, il eut le temps d'apprendre ce qu'il avait gagné par sa poltronnerie. Les enfants ne doivent sûrement pas agacer les chiens ; mais c'est une sottise d'en avoir peur. Les chiens ne mordent pas ceux qui ne leur font point de mal. Si Joseph fût resté tranquille, il n'aurait pas été poursuivi par le petit chien noir ; il ne serait pas allé tomber dans l'eau ; il n'aurait pas couru le risque de se noyer et de faire noyer son frère ; enfin, il n'aurait pas été longtemps montré du doigt, comme un poltron, par tous les petits garçons du quartier.

Amabilité de Louis XIV.

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse et de dignité que de saillies ; et d'ailleurs on n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, et de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment, mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude : c'était, entre lui et sa cour, un commerce continual de tout ce que la majesté peut avoir de grâces, sans jamais se dégrader, et de tout ce que l'empressement de servir et de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, surtout avec les femmes, d'une attention et d'une politesse qui augmentait encore celle de ses courtisans ; et il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour-propre en excitant l'émulation, et qui laissent un long souvenir.

Un jour madame la duchesse de Bourgogne, encore fort jeune, voyant à souper un officier qui était très-laid, plaisanta beaucoup et très-haut sur sa laideur. "Je le trouve, madame," dit le roi encore plus haut, "un des plus beaux hommes de mon royaume ; car c'est un des plus braves."

Un officier général, homme un peu brusque, et qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de Louis XIV, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait pourtant récompensé autant qu'on peut le faire pour un bras cassé : "Je voudrais avoir perdu aussi l'autre," dit-il, "et ne plus servir votre majesté." — "J'en serais bien fâché pour vous et pour moi," lui répondit le roi ; et ce discours fut suivi d'une grâce qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un prince, qu'il ne se permettait pas même les plus innocentes et les plus douces railleries, tandis que des particuliers en font tous les jours de si crinelles et de si funestes.

La Pièce de deux Sous.

UN vieux aveugle, bien pauvre et bien malheureux, était assis sur le bord d'une route, et élevait sa voix plaintive, dès qu'il entendait les pas d'une personne qui s'approchait ; il n'avait pour soutenir sa triste existence, que le pain de l'aumône. Le voyageur sensible lui donnait quelque chose ; celui qui ne pouvait rien lui donner, lui disait au moins : "Dieu vous assiste." Le bonhomme priait également pour celui qui l'assistait, et pour celui qui le recommandait à Dieu.

Un enfant vint par cette route : il allait à un village voisin, où il y avait une fête ; il devait y passer la journée chez une de ses tantes. Il s'arrêta devant l'aveugle, et le considéra avec attendrissement. "Le pauvre homme !" se dit-il, "il ne peut voir les champs ni le beau soleil ; il est comme quand je tiens les yeux ouverts pendant une nuit bien sombre. Il ne peut rien faire non plus, et mourrait de faim, si on l'abandonnait. Oh ! que je suis malheureux de n'avoir rien à lui donner ! Quand je serai grand, si je suis assez riche pour cela, je ferai l'aumône à tous les pauvres que je rencontrerai."

C'est ainsi qu'il se parlait en regardant l'aveugle. "Dieu vous bénisse, brave homme !" dit-il à haute voix, avant de s'éloigner.

"Bien obligé, mon enfant !" répondit l'aveugle ; "que Dieu vous bénisse aussi, et vous fasse la grâce de devenir honnête homme."

Ce vœu de l'infortuné acheva de toucher le cœur de l'enfant ; et une larme mouilla ses yeux. "Oh ! que je suis malheureux de n'avoir rien à donner !" se dit-il en s'en allant.

Peu à peu l'impression qu'il venait de recevoir s'effaça ; il prit plaisir à voir la belle campagne, à écouter les oiseaux, à cueillir de petites fleurs et à regarder les passants. Il était presque au village, et entendait déjà le ménétrier qui faisait

dansez la jeunesse sous le grand orme, lorsqu'il remarqua sur le chemin une pièce de monnaie, à moitié couverte de poussière.

Il se baissa bien vite pour la ramasser. C'était une grosse pièce de deux sous. Son cœur bondit aussitôt de joie, et sa première pensée se porta sur le pauvre aveugle. "Si je courais lui donner ces deux sous!" — Il se retourna, et vit qu'en allant vite, il n'y avait que pour un demi-quart d'heure de chemin. Cela serait bientôt arpenté; et d'ailleurs, pour faire une bonne action, fallait-il regarder au temps?

Il hésita un peu cependant; il réfléchit qu'avec deux sous il pourrait acheter quelque chose à la fête, et il était bien triste de se promener au milieu de deux rangs de marchands, sans pouvoir dépenser seulement deux sous; on faisait une triste mine quand on avait le gousset vide. "Oui, mais ce pauvre homme qui n'a peut-être pas de quoi dîner! Deux sous suffiraient pour payer le pain de toute sa journée. Et moi," poursuivit-il en lui-même, "je trouverai à dîner et à goûter chez ma tante; je serai bien régale, et je suis bien sûr que cela ne m'empêchera pas de m'acheter des gâteaux à la fête.... Allons, allons; portons au pauvre homme ces deux sous, sur lesquels je ne devais pas compter.... Pourtant...."

Il hésita encore: il y avait si longtemps, qu'il n'avait eu deux sous en sa possession!

La Pièce de deux Sous. (Suite.)

TANDIS que le petit insensible balançait entre le plaisir de faire quelque bien à un infortuné, et celui de satisfaire quelque miserable fantaisie, une bande d'enfants de son âge arriva en criant et en sautant à la suite d'un homme qui avait l'honneur de porter sur ses épaules M. Polichinelle et madame Gigogne. Il se mit bien vite de la partie, et suivit, comme les autres, madame Gigogne et M. Polichinelle. L'homme établit son théâtre sur la place, et commença à représenter ses pièces pour attirer du

monde. Ce n'était là que les bagatelles de la porte ; quand la foule fut assez nombreuse, on annonça un spectacle bien plus magnifique. C'était la lanterne magique, où l'on voyait, moyennant deux sous, une foule de merveilles, telles que les rois et les grands hommes, les principales villes du monde, avec M. le Soleil et madame la Lune. Il y avait là de quoi tenter les moins curieux ; on entrat en foule. Le petit garçon seul restait indécis à la porte, en retournant dans son gousset la précieuse pièce. L'homme invitait tout le monde, et pour mieux piquer l'amour-propre, il terminait chaque invitation en criant de toutes ses forces : "Oui, messieurs, pour se priver d'un pareil spectacle, il faudrait n'avoir pas deux sous dans sa poche ! Oui," appuyait-il plus fort, "oui, il faudrait n'avoir pas deux sous !" Il fixa par hasard le petit garçon ; et celui-ci, qui crut que c'était lui seul qu'on apostrophait, se redressa, tira sa pièce, et entra comme les autres. Il faut dire qu'il y avait dans ce mouvement encore plus de curiosité que de vanité. Ce beau spectacle ne dura guère qu'un quart d'heure, et l'enfant en sortit aussi riche qu'avant d'avoir fait sa trouvaille.

Le souvenir de l'aveugle, qui occupait toujours son esprit, troubla beaucoup le plaisir qu'il avait eu ; il se rendit, l'oreille basse, chez sa tante, en se disant, pour se raccommorder avec sa conscience : "Elle me donnera sans doute quelque argent pour ma fête ; je ne le dépenserai point, afin de le donner au pauvre homme en repassant ce soir."

Les choses n'allèrent point comme il les avait disposées en lui-même : sa tante le reçut très-bien, mieux qu'il ne le méritait ; elle le régala, comme il l'avait prévu ; elle lui donna de la tarte à la crème, des poires tapées et toutes sortes de friandises ; tandis que l'aveugle n'avait peut-être pas seulement du pain sec à manger : mais elle ne lui donna point d'argent : elle se contenta de lui acheter un beau jeu de quilles et une trompette, et le renvoya avec cela, en lui recommandant bien de ne point s'amuser en route.

Il fut d'abord très-pensif, il se reprochait sa dureté ; mais, tout en réfléchissant, il tira sa trompette de sa poche, et se mit à souffler dedans de toutes ses forces. Cependant, quand il se vit à une certaine distance de l'aveugle, il souffla moins fort, et finit par ne plus souffler du tout ; il alla même de l'autre côté de la route, et avec précaution, comme s'il eût craint d'être entendu. Le pauvre homme, qui avait l'oreille fine, ne le laissa point passer sans lui faire la petite prière qu'il adressait à tout le monde : "Ayez pitié," dit-il, "d'un pauvre aveugle, qui n'a que vos bienfaits pour subsister." Ces mots déchirèrent le cœur de l'enfant, et il n'osa, comme le matin, répondre : "Dieu vous bénisse." Il s'éloigna en silence, et aussi mécontent de lui-même que s'il eût volé les deux sous à ce misérable.

Ce mécontentement se renouvela chaque fois qu'il passa par là, que l'aveugle y fût ou non, et il dura jusqu'au jour où il eut enfin le bonheur de lui apporter deux sous qu'il avait ramassés avec bien du soin, et liard à liard. "Ah ! Dieu merci," se dit-il avec une effusion de joie, "je pourrai maintenant passer devant lui, et lui dire Dieu vous bénisse !"

Robert et Montesquieu.

UN jeune homme, nommé Robert, attendait sur le rivage à Marseille que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y place ; mais un instant après, il se préparait à en sortir, malgré la présence de Robert, qu'il ne soupçonnait pas d'en être le patron. Il lui dit que, puisque le conducteur de cette barque ne se montre pas, il va passer dans une autre. "Monsieur," lui dit le jeune homme, "celle-ci est la mienne, voulez-vous sortir du port?" — "Non, il n'y a plus qu'une heure de jour. Seulement je voulais faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur et de la beauté de la soirée. Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état." — "Je ne le suis pas en effet ; ce n'est que pour

gagner de l'argent que je fais ce métier les fêtes et les dimanches." — "Quoi ! avare à votre âge ! cela dépare votre jeunesse et diminue l'intérêt qu'inspire d'abord votre heureuse physionomie." — "Ah ! Monsieur, si vous saviez pourquoi je désire si fort de gagner de l'argent, vous n'ajouteriez pas à ma peine celle de me croire un caractère si bas." — "J'ai pu vous faire tort, mais vous ne vous êtes pas expliqué. Faisons notre promenade, et vous me conterez votre histoire." L'inconnu s'assied. "Hé bien," poursuit-il, "dites-moi quels sont vos chagrins, vous m'avez disposé à y prendre part." — "Je n'en ai qu'un," dit le jeune homme, "celui d'avoir un père dans les fers, sans pouvoir l'en tirer. Il était courtier dans cette ville ; il s'était procuré, de ses épargnes et de celles de ma mère, un intérêt sur un vaisseau en charge pour Smyrne. Il a voulu veiller lui-même à l'échange de sa pacotille et en faire le choix. Le vaisseau a été pris par un corsaire et conduit à Tétuan, où mon malheureux père est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut deux mille écus pour sa rançon ; mais comme il s'était épuisé afin de rendre son entreprise plus importante, nous sommes bien éloignés d'avoir cette somme.

Robert et Montesquieu. (Suite.)

CEPENDANT ma mère et mes sœurs travaillent jour et nuit ; j'en fais de même chez mon maître, dans l'état de joaillier que j'ai embrassé, et je cherche à mettre à profit, comme vous voyez, les dimanches et les fêtes. Nous nous sommes retranchés jusque sur les besoins de première nécessité ; une seule petite chambre forme tout notre logement. Je croyais d'abord aller prendre la place de mon père, et le délivrer en me chargeant de ses fers ; j'étais prêt à exécuter ce projet, lorsque ma mère, qui en fut informée, je ne sais comment, m'assura qu'il était aussi impraticable que chimérique, et fit défendre à tous les capitaines du Levant de me prendre à leur bord." — "Et recevez-vous quelque-

fois des nouvelles de votre père ? Savez-vous quel est son patron à Tétuan, quels traitements il y éprouve ?" — " Son patron est intendant des jardins du roi : on le traite avec humanité, et les travaux auxquels on l'emploie ne sont pas au-dessus de ses forces ; mais nous ne sommes pas avec lui pour le consoler, pour le soulager ; il est éloigné de nous, d'une femme chérie, et de trois enfants qu'il aima toujours avec tendresse." — " Quel nom porte-t-il à Tétuan ?" — " Il n'en a point changé ; il s'appelle Robert, comme à Marseille." — " Robert.... chez l'intendant des jardins ! Votre malheur me touche, mais d'après vos sentiments qui le méritent, j'ose vous présager un meilleur sort, et je vous le souhaite bien sincèrement.... En jouissant du frais, je voulais me livrer à la solitude : ne trouvez donc pas mauvais, mon ami, que je sois tranquille un moment."

Lorsqu'il fut nuit, Robert eut ordre d'aborder. Alors l'inconnu sort du bateau, lui remet une bourse entre les mains, et, sans lui laisser le temps de le remercier, s'éloigne avec précipitation. Il y avait dans cette bourse huit doubles louis en or, et dix écus en argent. Il fut impossible au jeune homme de le joindre et de lui rendre grâce.

Six semaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuait sans relâche à travailler pour compléter la somme dont elle avait besoin, prenait un dîner frugal, composé de pain et d'amandes sèches ; elle voit arriver Robert le père, très-proprement vêtu, qui la surprend dans sa douleur et sa misère. Qu'on juge de l'étonnement de sa femme et de ses enfants, de leurs transports et de leur joie ! Le bon Robert se jette dans leurs bras, et s'épuise en remerciements sur les cinquante louis qu'on lui a comptés en s'embarquant dans le vaisseau, où son passage et sa nourriture étaient acquittés d'avance ; sur les habillements qu'on lui a fournis ; il ne sait comment reconnaître tant de zèle et tant d'amour.

Robert et Montesquieu. (Suite.)

UNE nouvelle surprise tenait cette famille immobile ; ils se regardaient les uns les autres. La mère rompt le silence ; elle imagine que c'est son fils qui a tout fait ; elle raconte à son mari comment, dès l'origine de son esclavage, il avait voulu aller prendre sa place, et comment elle l'en avait empêché. Il fallait six mille francs pour la rançon : "Nous en avions," poursuit-elle, "un peu plus de la moitié, dont la meilleure partie était le fruit de son travail ; il aura trouvé des amis qui l'auront aidé." Tout à coup, rêveur et taciturne, le père reste consterné ; puis s'adressant à son fils : "Malheureux ! qu'as-tu fait ? comment puis-je te devoir ma délivrance sans la regretter ? comment pouvait-elle rester un secret pour ta mère, sans être achetée au prix de la vertu ? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources qu'il te fallait. Je frémis de penser que l'amour filial t'a rendu coupable. Rassure-moi ; sois vrai, dussé-je mourir, si tu as pu cesser d'être honnête !" — "Tranquillisez-vous, mon père," répondit-il en l'embrassant, "votre fils n'est pas indigne de ce titre. Ce n'est point à moi que vous devez votre liberté : je connais notre bienfaiteur. Souvenez-vous, ma mère, de cet inconnu qui me donna sa bourse ; il m'a fait bien des questions. Je passerai ma vie à le chercher, et il viendra jouir du spectacle de ses bienfaits." Ensuite il raconte à son père l'anecdote de l'inconnu, et le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à sa famille, Robert trouva des amis et des secours. Les succès surpassèrent son attente. Au bout de deux ans il acquit de l'aisance ; ses enfants, qu'il avait établis, partageaient son bonheur, et il eût été sans mélange, si les recherches continues du fils avaient pu faire découvrir ce bienfaiteur, qui se dérobait avec tant de soin à leur reconnaissance et à leurs vœux. Il le rencontre enfin un dimanche matin, se promenant seul sur

le port. "Ah ! mon dieu tutélaire !" C'est tout ce qu'il peut prononcer en se jetant à ses pieds, où il tomba sans connaissance. L'inconnu s'empresse de le secourir, et de lui demander la cause de son état. "Quoi ! Monsieur, pouvez-vous l'ignorer, lui répond le jeune homme, avez-vous oublié Robert et sa famille infortunée, que vous rendîtes à la vie en lui rendant son père ?" — "Vous vous méprenez, mon ami ; je ne vous connais point, et vous ne sauriez me connaître : étranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours." — "Tout cela peut être ; mais souvenez-vous qu'il y a vingt-six mois que vous y étiez aussi : rappelez-vous cette promenade dans le port ; l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les questions que vous me fîtes sur les circonstances qui pouvaient vous éclairer et vous donner les lumières nécessaires pour être notre bienfaiteur."

Robert et Montesquieu. (Suite.)

"LIBÉRATEUR de mon père, pouvez-vous oublier que vous êtes le sauveur d'une famille entière, qui ne désire plus rien que votre présence ? Ne vous refusez pas à ses vœux, et venez voir les heureux que vous avez faits. . . . Venez." — "Je vous l'ai déjà dit, mon ami, vous vous méprenez." — "Non, Monsieur, je ne me trompe point ; vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puisse vous méconnaître. Venez, de grâce." En même temps il le prenait par le bras, et lui faisait une sorte de violence pour l'entraîner. Une multitude de peuple s'assemblait autour d'eux. Alors l'inconnu, d'un ton plus grave et plus ferme : "Monsieur," dit-il, "cette scène commence à être fatigante. Quelque ressemblance occasionne votre erreur ; rappelez votre raison et allez dans votre famille chercher la tranquillité dont vous paraissiez avoir besoin." — "Quelle cruauté !" s'écrie le jeune homme : "bienfaiteur de cette famille, pourquoi altérer par votre résistance le bonheur qu'elle ne doit qu'à vous ? Resterai-je en vain à vos pieds ? Serez-vous assez inflexible pour

refuser le tribut que nous réservons depuis si longtemps à votre générosité ? Et vous qui êtes ici présents, vous que le trouble et le désordre où vous me voyez, doivent attendrir, joignez-vous tous à moi, pour que l'auteur de mon salut vienne contempler son ouvrage.” A ces mots, l'inconnu paraît se faire quelque violence : mais, lorsqu'on s'y attendait le moins, réunissant toutes ses forces, et rappelant son courage pour résister à la séduction de la jouissance délicieuse qui lui est offerte, il s'échappe comme un trait au milieu de la foule, et disparaît en un instant.

Cet inconnu le serait encore, si ses gens d'affaires, ayant trouvé dans ses papiers, à la mort de leur maître, une note de 7,500 livres, envoyée à M. Main de Cadix, n'en eussent pas demandé compte à ce dernier, mais seulement par curiosité, puisque la note était bâtonnée et le papier chiffonné comme ceux que l'on destine au feu. Ce banquier répondit qu'il en avait fait usage pour délivrer un Marseillais, nommé Robert, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de Charles de Secondat, baron de Montesquieu, président au parlement de Bordeaux.

Phocion et Aristide.

PHOCION, le plus recommandable des Athéniens et le plus zélé pour le bien public, étant sur le point de boire la ciguë à laquelle il avait été condamné par la jalouse de ses concitoyens, ses amis lui demandèrent si, dans ce dernier moment, il n'avait rien à dire à ses fils ? “Oui,” répondit-il, “dites-leur d'oublier cette injustice.”

A cet exemple d'amour pour la patrie, ajoutons le suivant : Aristide était, comme Phocion, un homme si irréprochable dans sa conduite, que le peuple d'Athènes le nomma *le juste*. La jalouse que lui attira ce surnom, le fit bannir par le suffrage du peuple, malgré les services qu'il avait rendus à l'Etat. Dans son exil, ses amis lui demandèrent quels vœux il faisait pour son

ingrate patrie. "Je lui souhaite," dit-il, "tant de prospérité, qu'elle ne se souvienne jamais de moi."

Louis XIV et Poli.

UN chimiste Romain, nommé Poli, avait découvert une composition terrible, dix fois plus destructive que la poudre à canon. Il vint en France en 1702, et fit hommage de son secret à Louis XIV. Ce prince voulut juger par lui-même de la composition et de l'effet de cette découverte chimique. Il en fit faire l'expérience sous ses yeux. "Votre procédé est ingénieux," dit-il ensuite à Poli: "l'expérience en est terrible et surprenante; mais les moyens de destruction employés à la guerre, sont suffisants: je vous défends de publier celui-là. Contribuez plutôt à en perdre la mémoire; c'est un service à rendre à l'humanité." Ce fut sous cette condition que ce grand monarque accorda une récompense au chimiste.

Jolie Naïveté d'un Enfant.

UN petit garçon venait d'entrer dans une maison dont le maître s'amusait avec un perroquet. Il le tenait sur son doigt, le caressait, et lui parlait comme s'il eût pu l'entendre. Le petit garçon aurait bien voulu aussi le caresser et le prendre sur son doigt; il tendait même déjà la main pour flatter *Jaquot*. "Prenez garde, mon petit ami," dit le maître; "Jaquot n'est pas trop patient, il pourrait vous mordre." — "Mais, monsieur," observa le petit bon homme, "il ne vous mord pas, vous ?" — "C'est qu'il me connaît," répliqua le maître. — "Eh bien," reprit l'enfant, "dites-lui que je m'appelle Paul." — Le pauvre petit croyait qu'il suffisait d'apprendre son nom au perroquet pour faire connaissance avec lui.

Changements de temps indiqués par la Toile d'Araignée.

LORSQU'IL doit faire de la pluie ou du vent, l'araignée raccourcit beaucoup les derniers fils auxquels sa toile est suspendue, et elle la laisse dans cet état tant que le temps reste variable. Quand au contraire les derniers fils sont longs, on peut être assuré qu'il fera beau, et l'on pourra juger de la durée du beau temps d'après le degré de longueur de ces mêmes fils. Si l'araignée demeure dans l'inaction, il faut s'attendre à la pluie ; mais si elle se remet au travail pendant qu'il pleut, on doit en conclure que la pluie sera de courte durée et qu'elle sera même suivie d'un beau temps fixe. D'autres observations sur l'araignée nous apprennent qu'elle fait des changements à sa toile toutes les vingt-quatre heures, et que, si ces changements ont lieu vers les six ou sept heures du soir, on peut compter sur une nuit belle et claire.

Histoire d'un Chiffonnier.

UN jour que je suivais l'une des rues les plus longues de Paris, je fus frappé de l'activité d'un petit homme qui portait une hotte sur son dos et une grande poche en place de tablier. Il s'arrêtait à chaque borne, à chaque coin de rue, portait un bâton terminé par un crochet de fer, et jetait avec adresse et dextérité dans sa hotte ou dans sa poche différentes choses que je ne distinguai pas d'abord. Je ne comprenais rien à son travail ; mais à force de le suivre, je vis qu'il ramassait des os, du cuir, du papier, des chiffons, du verre cassé, des cendres, des morceaux de porcelaine dorée, de petite ferraille, etc. Poussé de plus en plus par la curiosité, je m'attachai à ses pas ; je le vis causer avec un confrère et lui faire part de ses trouvailles, et enfin je finis par lier conversation avec lui. Il vit que je ne me

moquais pas de son métier et que j'étais loin de le mépriser lui-même, puisque je lui proposai de boire bouteille ensemble : il accepta, à condition toutefois que j'irais goûter son vin chez lui dimanche matin, ce que je promis sans façon. Alors mon homme posa sa hotte et sa poche, se lava les mains à la pompe et me suivit dans la chambre d'un petit cabaret voisin.

“Je vois bien, Monsieur,” me dit-il, “que vous êtes étranger et que mon petit commerce vous étonne. Je gagerais même que vous vous êtes déjà demandé comment je pouvais y gagner ma vie.” Je lui avouai franchement qu'il avait dit vrai, et je n'eus point de peine à lui faire raconter ce que je voulais apprendre de lui ; il me dit :

“Je suis chiffonnier de mon état, comme vous le voyez. Nous sommes à peu près trois cents dans Paris, en comptant les gratte-ruisseaux, qui ne travaillent guère que la nuit. Notre établissement n'est pas cher ; une hotte, un bon crochet et quelques vieux tonneaux défoncés pour mettre la marchandise, et voilà tout. Point d'avance, point de crédit, et par conséquent point de banqueroutes ; tout est profit dans notre partie. Je tiens toujours le même quartier, j'y suis connu, ma tournée finit tous les jours à peu près à la même heure, et le reste de la journée est employé à préparer la marchandise ou à courir chez les fabricants et les commissionnaires ; car nous faisons des affaires avec ces messieurs-là.”

Histoire d'un Chiffonnier. (Suite.)

“CHEZ l'un je vends l'os et le cuir ; c'est pour faire le sel ammoniaque et le noir animal, qui servent aux étameurs, aux fabricants de cirage et aux confiseurs. Chez l'autre je porte le chiffon et le papier ; c'est pour faire le carton de pâte et le papier. Je place la cendre et le verre cassé chez les verriers, la petite ferraille chez le fabricant de vitriol, les vieux clous redressés chez les layetiers, enfin la porcelaine dorée chez le

chimiste du faubourg Saint-Antoine, qui sait en retirer ce chien de métal qu'on a tant de mal à gagner. Ce n'est pas tout ; car, soit dit entre nous, il arrive quelquefois par-ci par-là que nous trouvons du beurre." A ce mot je levai la tête, et mon homme, voyant que je ne le comprenais pas, me dit en riant : "Du beurre, c'est-à-dire quelques pièces d'argenterie que les domestiques négligents jettent avec les épluchures ; et nous avons tous remarqué que c'est surtout dans le temps des asperges et des artichauds que nous faisons ces trouvailles ; mais, comme dit le proverbe, ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat."

Nous nous quittâmes, mais le dimanche suivant je me rendis chez mon petit industriel, tant pour lui tenir parole, que pourachever de connaître son singulier commerce.

Je ne dirai pas que je trouvai un appartement soigné et les marques d'une grande aisance ; mais le fait est que le brave homme m'attendait au coin d'un bon feu, dans une petite chambre bien propre, avec d'excellent vin, la tranche de jambon, et du pain blanc comme la neige. Il me conduisit après dans ce qu'il appelait son magasin, espèce de petite cour, dans laquelle tout ce qu'il ramassait était rangé et séparé par ordre et en telle quantité, que j'avais peine à concevoir qu'un seul homme pût ramasser autant et en si peu de temps ; car il m'apprit que ce que je voyais là n'était que le produit d'un mois de travail. Je compris alors la possibilité qu'un tel métier puisse faire vivre celui qui le pratique avec intelligence ; car effectivement tout est profit dans cette partie, comme le disait mon chiffonnier, et rien n'est plus perdu pour l'industrie.

Ingratitude.

EN lisant l'histoire grecque, on sera sans doute étonné de l'ingratitude qu'éprouvèrent souvent, de la part de leurs concitoyens, les grands hommes qui rendirent à leur patrie les services les plus signalés. Quelquefois dans l'ivresse du triom-

phe le peuple leur érigeait sur la place publique des statues de marbre et d'airain : mais la même main qui leur avait élevé ces monuments, souvent les renversait, et l'image du héros subsistait encore lorsque le héros lui-même allait à la mort ou en exil. Si l'on en doute, qu'on interroge Miltiade, vainqueur de six cent mille Perses dans les plaines de Marathon, libérateur de l'Attique et de la Grèce entière, chargé bientôt après des fers dont il avait préservé ses concitoyens, mourant des blessures qu'il avait reçues pour sa patrie, Miltiade enfin dont les restes obtinrent une sépulture mendiée dans une terre que son bras et sa valeur avaient sauvée. Qu'on interroge Thémistocle fuyant chez un ennemi qu'il avait vaincu, plus en sûreté parmi des étrangers que parmi ses concitoyens, forcé de se donner la mort pour ne pas porter les armes contre un pays qui l'avait condamné malgré son innocence ; qu'on interroge Aristide, Alcibiade, et une multitude de grands hommes qui s'illustrèrent dans la paix ou dans la guerre, à peine en trouvera-t-on un seul qui ne réponde : "J'ai chéri ma patrie comme une tendre mère, et quelquefois je n'ai trouvé en elle qu'une injuste marâtre." L'on peut donc s'écrier avec un auteur romain : "O Athènes ! ville heureuse, qui, après avoir condamné de si grands hommes, as pu trouver encore un homme de bien qui aime sa patrie !"

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates, un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Janot lapin retourne aux souterrains séjours.
 La belette avait mis le nez à la fenêtre.

“O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître
Dit l’animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la Belette,

Que l’on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays !”

La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.

C’était un beau sujet de guerre
Qu’un logis où lui-même il n’entrait qu’en rampant.

“Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir,” dit-elle, “quelle loi

En a pour toujours fait l’octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu’à Paul, plutôt qu’à moi ?”
Jean lapin alléguia la coutume et l’usage :
“Ce sont,” dit-il, “leurs lois qui m’ont de ce logis
Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L’ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant ! est-ce une loi plus sage ?

Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.”
C’était un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat, faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l’agrée,
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : “Mes enfants, approchez ;
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.”
L’un et l’autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu’à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d’accord en croquant l’un et l’autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

L'Espérance.

LA plupart des hommes parlent d'un avenir meilleur. C'est le sujet de leurs rêveries ; c'est le but auquel tendent tous leurs efforts. Le monde vieillit et se renouvelle ; l'homme espère toujours un sort plus heureux.

L'espérance l'introduit dans la vie ; elle voltige autour de l'enfant joyeux ; ses charmes séduisent le jeune homme ; le vieillard la conserve sous les glaces de l'âge : il plante encore au bord de la tombe l'arbre de l'espérance.

Ce n'est pas une vaine et chimérique pensée née dans un cerveau malade.... Notre cœur nous crie à haute voix que nous sommes faits pour quelque chose de meilleur, et la voix du cœur n'est pas trompeuse.

Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage ;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis ;
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.

Un bossu vint, qui dit ensuite :
 “ Messieurs, voilà bien des propos ;
 Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
 Voyez s'élever sur son dos
 Cette gracieuse éminence ;
 Qu'il paraît léger sous ce poids !
 Et combien sa figure en reçoit à la fois
 Et de noblesse et d'élégance !”
 En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
 A sa conduite en rien la nôtre ne déroge :
 Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
 Sans y songer, fait son éloge.

Les Voyages à pied.

JE ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir....

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue... Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable

manière de voyager ! Sans compter la santé qui s'affermi, l'humeur qui s'égaie.

La Conversation.

LE ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumerter, on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer ; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien. On dispute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents : et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.

J. J. Rousseau à un jeune Homme qui demandait à s'établir à Montmorency pour y profiter de ses Leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmo-

rency : vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil : pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et si vous aviez bien cette volonté, tout est fait ; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir ; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille : servez, soignez vos vertueux parents : c'est la que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous

pourriez venir prendre à Montmorency ; peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre : mais je suis sûr que vous vous en repen-tirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

Ma Maison, mes Amis, mes Plaisirs à la Campagne, si j'étais riche.

JE n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés ; et, devenus

villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : "Je suis encore homme."

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages,

plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

L'Occasion manquée.

MAÎTRE Lambin dans son petit ménage
 Aurait pu vivre heureux ; il avait deux bons bras,
 Le travail ne lui manquait pas :
 Mais monsieur n'aimait pas l'ouvrage,
 Il vivait donc très pauvre, en regardant souvent
 De quel côté soufflait le vent.

Lambin venait un jour d'achever un long somme,
 Lorsqu'une femme ailée apparaît à notre homme.
 C'est une déité dont le vol est si prompt
 Que sans cesse elle glisse, en sa course incertaine,
 Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine.
 Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,

Dérobe sa figure entière,
 Et la déesse enfin est chauve par derrière.

— “Cà,” dit-elle à Lambin, “debout, vite, et suis-moi.”
 — “Debout ! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.”
 — “Je viens te combler de largesses.”
 — “Est-il croyable ?” — “Oui, l'or va pleuvoir chez toi :
 Honneurs, dignités, et richesses,
 Voilà ton lot.” — “O ciel ! . . . et quand puis-je l'avoir ?”
 — “A l'instant. Suis mes pas.” — “Mais où donc ?” — “Tu
 vas voir.”

— “ Une minute au moins, pour passer ma mandille,

Et je vous suis.” — En achevant ces mots,

Lambin fait mille tours ; à son aise il s’habille ;

Il perd le temps en vains propos,

Disant à sa moitié : — “ Vide-moi cette armoire ;

Pour mieux serrer mon or vide ce coffre aussi.

Ce soir, la poule au pot : je prétends rire et boire.

Me voilà riche ; et nargue du souci !”

Lambin débite encor cent sottises pareilles,

Ne rêvant que monts et merveilles,

Et puis il part. Mais inutile soin !

Plus de déesse ! il la cherche, il l’appelle.

Hélas ! elle est déjà bien loin :

Vainement il court après elle.

C’était l’Occasion : qui la laisse échapper

Ne saurait plus la rattraper.

• *L’Ane et le petit Chien.*

NE forçons point notre talent ;

Nous ne ferions rien avec grâce :

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,

Ne saurait passer pour galant.

Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,

Ont le don d’agréer infus avec la vie.

C’est un point qu'il leur faut laisser,

Et ne pas ressembler à l’âne de la fable,

Qui, pour se rendre plus aimable

Et plus cher à son maître, alla le caresser.

“ Comment !” disait-il en son âme,

“ Ce chien, parce qu'il est mignon,

Vivra de pair à compagnon

Avec monsieur, avec madame ;

Et j’aurai des coups de bâton !

Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis aussitôt il est baisé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé.”
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 “ Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !”
 Dit le maître aussitôt. “ Holà, Martin-bâton ? ”
 Martin-bâton accourt ; l'âne change de ton.
 Ainsi finit la comédie.

Magnanimité d'un Paysan français.

DURANT la persécution des protestants dans le Sud de la France en 1815, le général Gilly fut accusé d'avoir renversé le drapeau blanc à Nismes un certain jour, quoiqu'en ce moment il se trouvât à quelques lieues de distance. Le général ne s'exposa pas à paraître devant un tribunal, auprès duquel l'innocence ne pouvait servir de protection, et il fut en conséquence condamné à mort par contumace. Le dessein du général en quittant Nismes était ou de passer à l'étranger ou de rejoindre l'armée de la Loire, et l'on crut longtemps qu'il avait effectivement réussi à échapper ; mais il était impossible de gagner un port ou de trouver une sauvegarde ; il n'avait point d'autre ressource que de se cacher. La tentative était désespérée ; un ami lui trouva un asyle dans la chaumière d'un paysan : mais le paysan était protestant et le général catholique : le cas, dit son ami, mérite considération ; le général n'hésita pas ; le paysan était pauvre et la tête du général pouvait lui rapporter une somme considérable ; mais il se confie à son honneur. Ce paysan

habitait le canton de l'Adige et se nommait Perrier ; il vivait de son travail journalier, mais il montra des vertus dignes d'orner un trône. Le général fut accueilli avec bienveillance. C'était un temps de proscription ; son nom ne fut pas même demandé ; il était malheureux et en danger. Son hôte n'en voulut pas savoir davantage. On le déguisa, et il passa pour le cousin de Perrier ; le général était naturellement aimable ; il se rendit agréable à ses hôtes ; il s'asseyait au coin de leur feu, et partageait leur misérable chère. Il resta plusieurs mois dans cette retraite, quoiqu'exposé plus d'une fois à d'imminents dangers. Les patrouilles étaient continuellement occupées à faire des visites dans la maison des protestants, pour s'assurer s'ils n'avaient point d'armes cachées ; souvent au milieu de la nuit le général était obligé de quitter sa paillasse et d'aller se cacher dans les champs. Pour éviter ces dangers et cet inconvénient, Perrier creusa une communication souterraine, au moyen de laquelle son hôte pouvait passer dans un bâtiment extérieur construit dans son jardin. La femme de Perrier ne pouvait supporter qu'un homme qui avait vu de meilleurs jours fût réduit à vivre de pain et de légumes comme sa famille, et quelquefois elle achetait de la viande pour traiter le mélancolique étranger.

Magnanimité. (Suite.)

Ces achats étaient si peu ordinaires qu'ils excitèrent l'attention ; on soupçonna Perrier d'avoir quelqu'un de caché chez lui ; les visites de nuit devinrent de plus en plus fréquentes. Dans cet état d'agonie, le général déplorait quelquefois la rigueur de son sort. Perrier revint un jour du marché avec un air pensif, et aux questions de son hôte inquiet il répondit : "De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes heureux en comparaison des infortunés dont on a crié les têtes dans le marché : Bruguier, le pasteur, à 2400 francs ; Bresse, le maire, à 2400, et le général

Gilly à 10,000!"—"Est-il possible?"—"Rien n'est plus certain." Gilly cache son émotion ; un soupçon momentané s'éleva dans son esprit ; il parut rêveur ; "Perrier," dit-il, "je suis las de la vie ; vous êtes pauvre et avez besoin d'argent ; je connais Gilly et la place où il est caché ; dénonçons-le ; je ne doute point d'obtenir ma liberté, et vous aurez les 10,000 francs." Le vieillard resta muet comme s'il eût été pétrifié. Son fils, paysan d'une taille colossale, âgé de vingt-sept ans, qui avait servi lui-même, se lève de sa chaise d'où il avait écouté la conversation et d'un ton impossible à décrire, il s'écria : "Monsieur, jusqu'ici nous avons cru que vous étiez malheureux, mais honnête ; nous avons respecté vos peines et gardé votre secret ; mais puisque vous êtes un de ces misérables qui ne craignent pas de dénoncer un compagnon d'infortune et de sauver leur vie par sa mort, voici la porte, et si vous ne sortez pas, je vous jetterai par la fenêtre." Gilly hésitait ; le paysan insista ; le général voulait s'expliquer, mais il fut saisi par le collet. "Supposons que je sois le général Gilly?" dit le fugitif. Le soldat s'arrêta. "Eh ! c'est justement le cas," continua Gilly, "dénoncez-moi, et les 10,000 francs sont à vous." Le soldat se jeta à son cou : la famille fondit en larmes ; ils baisaient ses mains, ses habits, en protestant qu'ils ne le laisseraient jamais partir, et qu'ils aimait mieux mourir que de le voir arrêter. Il compta plus que jamais sur leur affection ; mais la chaumière devint de plus en plus suspecte, et il fut à la fin obligé de chercher un autre asyle. La famille se refusa à recevoir aucune espèce d'indemnité pour les dépenses qu'il lui avait occasionnées, et ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à lui faire accepter un gage de sa reconnaissance pour l'hospitalité qu'il en avait reçue.

De la Bienveillance.

IL est une vertu, la plus douce et la plus éclairée de toutes, un sentiment généreux plus actif que le devoir, plus universel

que la bienfaisance, plus obligeant que la bonté : c'est la bienveillance. Ce nom montre évidemment que le bien général et particulier des hommes est leur vouloir. Le devoir ne nous prescrirait que la justice : c'est la première et la plus sévère des vertus ; elle suffit à l'homme public, mais non à l'homme privé. La bienfaisance est à la fois une vertu et un plaisir ; mais proportionnée à nos étroites facultés, elle ne peut se répandre que sur un petit nombre d'individus ; son cercle est nécessairement borné par ses moyens. La bonté est une qualité plutôt qu'une vertu : souvent faible, presque toujours peu active, elle n'exige, pour être reconnue, qu'un éloignement de toute méchanceté ; et, quoiqu'on ne fasse pas le bien, on la possède encore, pourvu qu'on ne fasse pas le mal.

Il est plus difficile de distinguer la charité de la bienveillance, et, dans le divin esprit du législateur des chrétiens, ces deux mots seraient synonymes et se confondraient dans la même idée.

L'étymologie même du terme de *charité* le prouve ; car, pour donner à l'amour du genre humain, à la plus sainte des vertus, toute la douceur, toute la délicatesse qui lui sont propres, elle a emprunté le nom des *Grâces* (*Xáριτες*) aux plus aimables et aux plus riantes fictions de la Grèce.

Mais, en traversant les siècles, le sens des mots se dénature, s'altère, ou se modifie ; et quoique à vrai dire, cette expression de *charité* n'ait rien perdu de sa douceur, de sa noblesse, de son universalité aux yeux des hommes éclairés, cependant elle est trop souvent réduite, dans l'esprit du vulgaire, à la seule acception du mot *aumône*, que la misère reçoit de l'opulence, et que l'orgueil force trop souvent le pauvre à distinguer avec humiliation du bienfait.

Beaucoup de gens se croient charitables pour avoir distribué régulièrement quelques aumônes ; d'autres y ajoutent, à la vérité, le devoir pieux de soigner les orphelins, les vieillards et les infirmes ; mais bien peu semblent connaître toutes les autres obligations qu'imposerait la vraie charité, mieux exprimée en français par le mot de *bienveillance*. Compatisir aux erreurs des hommes,

être indulgent pour leurs faiblesses, éclairer leurs esprits, traiter doucement leurs maladies morales, les éloigner de l'oisiveté en encourageant leurs travaux, s'occuper activement de tout ce qui peut perfectionner le genre humain, secourir avec constance et courage les opprimés contre l'injustice, éclairer le pouvoir sur les abus de ses agents, opposer l'esprit d'ordre et d'union à l'esprit de discorde et de parti, consoler les infortunés, calmer les passions aigries, concilier par la tolérance les opinions opposées, adoucir les forts, soutenir les faibles, et donner à tous le double exemple et de l'amour pour une sage liberté et du dévouement aux lois et au gouvernement sous lequel nous vivons; enfin contribuer de tous nos moyens à rendre heureux les hommes, que la nature fit égaux et frères : tels sont les devoirs doux et sacrés de la bienveillance.

En jetant nos regards sur ce qui se passe journellement autour de nous, il est facile de se convaincre d'une grande vérité ; c'est qu'il n'est point pour chaque individu, dans la vie sociale, de qualité plus aimable et plus attirante que la bienveillance. Le mérite sans elle n'inspire qu'un froid respect, et le plus beau talent qu'une stérile admiration.

Mais la bienveillance, soit qu'elle se manifeste dans les actions, soit qu'elle se montre par les paroles, soit qu'elle s'annonce seulement par la physionomie, dispose à la confiance et appelle l'amitié.

Là où elle brille, on peut être presque assuré que la plupart des vices sont absents, vaincus ou chassés.

D'abord l'homme bienveillant aimera son pays, et pensera, comme Bossuet, que, "si l'on est obligé d'aimer tous les hommes, et qu'à vrai dire il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour la patrie, où notre bonheur et celui de notre famille et de nos amis est renfermé." L'homme bienveillant ne peut être égoïste, ni par conséquent avare, ni colère, ni envieux, ni vindicatif ; chez lui l'amour de soi-même, dont

nul homme ne saurait se dégager, est un amour éclairé ; il sait que tout bonheur qu'on cherche aux dépens d'autrui, n'est que le vrai malheur déguisé ; c'était sous la dictée de la bienveillance qu'Horace écrivait ces vers :

L'avare est toujours pauvre ; il faut borner ses vœux :
 La fortune d'autrui fait maigrir l'envieux.
 Jamais des Phalaris l'affreuse tyrannie
 N'inventa de tourments plus cruels que l'envie.
 Qu'est-ce que la colère ? Une courte fureur.
 Il gémira bientôt de sa fogueuse erreur,
 Celui que la colère entraîne à la vengeance,
 Qui poursuit sans pitié l'ennemi qui l'offense.
 Domptez vos passions, soumettez-les au frein
 Songez qu'il faut en être esclave ou souverain.

De la Bienveillance. (Suite.)

Il existe véritablement de telles bizarries et de telles contradictions dans l'esprit des hommes, qu'elles ne nous paraîtraient que ridicules, si leurs suites n'étaient pas si funestes. Je crois qu'on ne trouvera pas un être humain assez mal organisé pour ne pas sentir la douceur d'être aimé : l'amitié est un besoin pour l'âme ; chacun cherche et veut des amis ; tout le monde se plaint de la rareté d'un tel trésor, et, d'un autre côté cependant, l'orgueil nous éloigne de sa recherche. Une foule d'hommes, par vanité, semblent se mettre tellement à l'enchère, qu'ils paraissent dédaigner l'amitié qu'on leur offre.

On voit, dit un ancien philosophe, une quantité de gens qui craignent de se trop prodiguer ; il n'ont pas une seule vraie amitié, et, redoutant, pour ainsi dire, d'avoir trop d'amis, ils ressemblent, dit Plutarque, à ce manchot rêvant avec effroi qu'il devenait un Briarée aux cent bras, tandis que le sage pense, comme Ménandre,

“.... Avoir trouvé des biens sans nombre,
 Quand d'un ami a pu recouvrer l'ombre.”

Ce qui éloigne tant d'insensés des chemins de la sagesse et des voies de leur bonheur, c'est qu'ils sont ignorants et ne connaissent ni eux-mêmes ni les autres. Beaucoup d'habiles docteurs leur prodiguent des leçons dans tout ce qu'on appelle *sciences*, et qui ne deviennent que de l'ignorance laborieusement acquise, quand on les sépare de la seule vraie et utile science, la connaissance de soi-même ; c'est là la vraie lumière : c'est cette connaissance de soi-même qui est la mère de toutes les vertus, et surtout de la bienveillance.

L'auteur de *la Sagesse*, Charron, montrait d'avance, sans s'en douter, aux hommes la vraie inscription qui conviendrait au temple de cette sagesse, en leur rappelant la fameuse inscription du temple d'Apollon, qui ne contenait que ces deux mots : *Connais-toi*.

“ C'était,” dit-il, “ un avertissement de Dieu à tous, leur signifiant que, pour avoir accès à la divinité et entrer en son temple, il faut *se connaître*. Si nous nous connaissons bien,” continue-t-il, “ nous serions plus sévères pour nous, et plus indulgents pour les autres. La justice, quand elle est trop sévère, heurte la charité ; ce qui a fait dire cette maxime : *Summum jus, summa injuria*.

“ Le vulgaire, loin d'être bienveillant, n'est que méchant, léger et médisant : monstre qui n'a que le bec, dont toutes les parties ne sont que langues ; qui de tout parle, et rien ne sait ; qui tout regarde, et rien ne voit ; qui rit de tout, et de tout pleure ; prêt à se mutiner et rebeller, et non à combattre. Son propre est d'essayer plutôt à secouer le joug, qu'à bien garder sa liberté.”

Toutes ces erreurs, tous ces penchants à la malveillance et à la méchanceté, viennent, n'en doutons pas, du peu de soin que les hommes ont de se connaître eux-mêmes, et d'étudier ce qui peut faire leur bonheur réel ainsi que celui des autres.

Chaque homme ressemble à un souverain qui ne voit autour de lui qu'un petit nombre de sages et une foule de courtisans. Les vertus et les vérités l'effraient par leur air austère, et sont

bientôt écartées comme importunes. Les vices sont les flatteurs ; ils mènent au malheur par la pente des plaisirs.

Cependant l'expérience finit par présenter son triste miroir ; mais il est trop tard. Quand cet homme, par cette glace trop fidèle, acquiert la connaissance de son être, il s'y voit avec tous ses défauts ; et, dès lors, comment pourra-t-il être bienveillant ? “Un homme qui se hait lui-même,” dit ingénieusement Erasme, “peut-il aimer quelqu'un ?”

Il ne peut se tirer de ce triste état, qu'en se trompant encore, en contemplant avec vanité les faux biens qu'il possède, et avec mépris les biens réels dont il ne peut plus jouir. Aussi, vous le verrez, s'il est grand, riche et puissant, au lieu de se faire aimer, se faire craindre, et, au lieu de se montrer bienveillant, devenir méchant et railleur ; car, selon Cicéron, “la raillerie naît d'un mépris content.”

Mais ce contentement n'est qu'illusoire ; le contentement est à la surface, et la plaie dans le fond du cœur. Imitons La Bruyère, et n'envions point à ces sortes de gens leurs fausses jouissances. “Il les ont à titre onéreux et qui ne nous accomoderait pas : ils ont mis au jeu, pour les avoir, leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience ; c'est trop cher : il n'y a rien à gagner à un tel marché.”

De la Bienveillance. (Suite.)

CEPENDANT soyons encore bienveillants pour eux : au lieu de nous irriter contre leurs folies, déplorons leurs erreurs, et profitons-en pour nous en garantir. Il faut que le sage s'éloigne du malade qui ne veut pas guérir. Les remèdes aigrissent les maux incurables, et c'est sans doute dans ce sens que La Bruyère dit encore, “qu'il est plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre.”

L'excès, même dans le bien, est un mal : l'austérité de certains philosophes est la mère de beaucoup de folies. Il n'existe au

monde de louable excès que celui de la reconnaissance : celui-là ne peut vous égarer, si cette pensée de Vauvenargues est juste : “On ne peut être dupe d'aucune vertu.”

Il est bien entendu pourtant que nous ne parlons ici que des rapports de l'obligé au bienfaiteur ; car, quelque louable que soit cette reconnaissance, elle perdrait son nom en se manifestant au détriment d'autrui.

La reconnaissance, volupté des cœurs bien nés et fardeau pour les ingrats, est non-seulement un devoir privé, mais encore une vertu qui produit le bien général ; car elle est le prix et l'encouragement de la bienveillance.

Les anciens sages regardaient la reconnaissance comme une dette sacrée. “Celui qui a rendu l'argent prêté,” disaient-ils, “ne l'a plus ; celui qui l'a encore, le doit : mais, pour la reconnaissance, elle paie dès qu'elle se montre ; et cependant elle doit toujours, quoiqu'elle ait déjà payé.”

En vérité, on se sent presque honteux pour l'humanité de se voir sans cesse obligé de recommander aux hommes des devoirs si doux à remplir : il n'est pas de jouissances plus pures, plus inaltérables, que celles qui nous viennent de la bienveillance et de la reconnaissance. Il est étrange que l'homme ait tant de peine à se défendre contre l'attrait des voluptés corporelles, et qu'en même temps il soit si difficile de le pousser à jouir des voluptés de l'âme.

Chacun sait que tous nos corps sont pétris du même limon ; mais on pourrait presque croire que nos âmes sont de natures différentes, lorsqu'on en voit si peu d'assez délicates pour sentir, comme Montaigne, que “les bienfaits sont les nourriciers des amitiés, et que ces bienfaits sont de plus grands plaisirs encore pour les bienfaiteurs que pour les obligés.”

Il le savait, ce pauvre Corinthien qui léguait à deux riches amis, et comme un vrai doh, le soin de nourrir sa mère.

On doit cependant convenir que, si la bienveillance a tant de douceurs pour l'âme qui en est remplie, ses plaisirs n'existent pas sans quelque mélange de peines. L'ingratitude est le vrai

démon qui trouble ce bonheur angélique : souvent elle empoisonne les bienfaits dans leur source ; son effet le plus funeste est de décourager trop souvent les âmes faibles, de changer leur générosité en méfiance, et leur sensibilité en indifférence.

Cette ingratITUDE met à une pénible épreuve les âmes vertueuses, en leur refusant les seuls prix auxquels elles aspirent, la reconnaissance et l'amitié ; et là où elles espéraient se voir payer d'estime et d'affection, elles ne trouvent qu'oubli ou même injustice et haine.

Mais il ne faut ni s'en étonner ni s'en irriter, et l'on doit se dire même que c'est l'ingratITUDE qui accroît le mérite de la bienveillance. En effet, la bienveillance ne mériterait pas le nom de vertu, si elle n'avait pas souvent besoin de force pour se soutenir, et si elle ne nous promettait que des plaisirs sans aucun mélange de chagrins.

Le bon Plutarque nous en avertit : "Il faut s'attendre," dit-il, "à l'ingratITUDE des amis dont l'affection est intéressée ; c'est un essaim d'abeilles que tu mènes, qui deviendront des guêpes inhumaines."

De la Bienveillance. (Suite.)

Il est une foule de gens qui, en recevant des dons et des services de nous, ne considèrent et n'aiment que notre fortune, et non notre bienveillance ; aussi, quand cette fortune nous quitte, ils nous abandonnent aussi légèrement qu'elle : mais sont-ils à regretter ? Non ; je crois encore, comme Plutarque, que se voir privé de tels amis, c'est plutôt gagner que perdre ; c'est reconnaître à la touche une fausse monnaie.

La vie d'un homme de bien est un combat continual contre les mauvais penchants ; il n'est point de vertu, même la plus naturelle, qui ne soit attaquée incessamment et sourdement minée par quelques vices secrets.

Qui le croirait ? la bienveillance n'en est pas exempte ; elle

a souvent besoin de se défendre d'une sorte de vanité qui veut s'y glisser. C'est ce qui fait que parfois on voit des hommes, bienveillants pour leurs égaux ou pour leurs supérieurs en rang, en talents, en fortune, se montrer d'un autre côté un peu hautains et froids pour leurs inférieurs.

Prenons-y garde ; car ce serait une fausse bienveillance : la véritable a sa racine dans l'amour de l'égalité. Croyons-en Sénèque ; il voulait qu'on traitât avec bienveillance tous les hommes, les esclaves mêmes, il s'exprimait ainsi : "Des esclaves ! dites plutôt des amis dans la peine et des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la fortune comme eux." Cette fortune avec le temps, a mêlé tous les rangs et confondu toutes les races : "Il n'est pas de roi," dit Platon, "qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un roi. Quel est donc le vrai noble ? C'est celui que son âme ennoblit."

Nos regards sont généralement attirés et éblouis par les dignités, par les richesses, par le pouvoir ; toutes ces vanités commandent tant de respect, reçoivent tant d'hommages, et se voient entourées de tant de belles et fausses apparences d'estime, d'admiration et de dévouement, que le cœur en est séduit ; on dirait que là se trouvent renfermés tous les trésors du bonheur. Ce ne sont pourtant, à vrai dire, que des nuages colorés et diaprés par le soleil de la fortune ; dès qu'il se retire, que reste-t-il ? rien que de froids et tristes brouillards.

La bienveillance s'offre plus modestement à nous : elle ne brille pas, mais elle éclaire ; elle semble peu promettre, et tient beaucoup. Si la vanité même était susceptible de faire un bon calcul, elle trouverait son compte à l'écouter.

En voulez-vous des preuves ! Relisez l'histoire ; voyez combien de despotes puissants, de riches monarques et d'heureux guerriers sont aujourd'hui oubliés dans la poussière des morts ; voyez combien d'autres ne vivent encore dans notre mémoire, que couverts de taches qui flétrissent leur renommée, tandis que le petit nombre de ceux qui se sont distingués par un amour éclairé du genre humain, par une douce et universelle bienveil-

lance, nous sont toujours présents, toujours chers, et semblent encore régner sur nous.

Le monde pleure encore Titus, les délices de Rome. Antonin n'était point un des ravageurs de la terre ; il n'était que bon et bienveillant ; il a donné son nom à son siècle, et ce siècle, au milieu d'un âge de fer, devint un âge d'or.

Quelques écrivains vantent Louis IX résistant au fer des Sarrasins ; mais le peuple ne se rappelle que le bon Louis rendant la justice au pied du chêne de Vincennes.

Ce même peuple, en appelant Louis XII son père, ne lui donna-t-il pas plus que la gloire ? Enfin, est-il des triomphes qui puissent immortaliser plus noblement un prince, que la voix rustique qui, dans toutes nos campagnes, répète encore avec attendrissement le nom de Henri ?

N'en doutons point, la modeste et douce bienveillance est non-seulement une vertu, un devoir, un sentiment, un plaisir ; elle est encore souvent une puissance qui donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

De la Bienveillance. (Suite.)

J'AI vu, dans ma jeunesse, une femme d'un rang médiocre ; sa fortune était ordinaire, sa naissance et son esprit sans éclat. Je l'ai vue recherchée par les grands, adorée par les pauvres, consultée par les hommes de talents, courtisée par les rois mêmes ; célèbre pour ainsi dire, par sa bienveillance. C'est d'elle, c'est de M^{me} Geoffrin que le Virgile français traçait un ingénieux portrait, dans lequel il nous donne ainsi une juste idée de la délicatesse de son esprit :

De sa courtoisie obligeante,
Prompte à saisir vos moindres mots,
L'attention encourageante

Suit avec intérêt le fil de vos propos :
Il dissipe un chagrin, il éclaircit un doute ;
Son amitié vous parle et son cœur vous écoute.

L'auteur continue et peint ensuite, en quatre vers, toute l'âme de cette femme bienveillante :

Pour elle une bonne œuvre était une conquête
Les pauvres, des amis, leur bonheur, une fête ;
Son luxe, des bienfaits ; la vertu, son pouvoir ;
Son esprit, le bon sens ; la raison, son savoir.

Voilà certes les éloges les plus précieux à obtenir : ils pénètrent jusqu'au cœur ; les autres ne chatouillent que l'orgueil. Et croyez-vous que, dans le fond de son âme, un glorieux potentat ne préfèrerait pas à la voix emmiellée des flatteurs, ainsi qu'aux sons éclatants d'une renommée souvent menteuse, le touchant éloge que Massillon faisait d'un prince qui n'a point porté la couronne, mais qui semblait destiné à régner sur tous les cœurs ?

“Plus on voyait de près monsieur le dauphin,” dit-il, “plus on sentait qu'il était bon. Ce n'était plus un maître, mais un ami entrant dans tous les besoins des autres, croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse, voulant que tout le monde fût heureux avec lui, persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.”

En vérité sans la bonté du cœur, la justesse de l'esprit devrait suffire pour rendre affables les hommes puissants ; l'affabilité est le caractère inséparable de la vraie grandeur. “La fierté,” dit encore Massillon, “prend sa source dans la médiocrité ; c'est une ruse qui la cache.” Je sais que cette bienveillance, que nous ne devons jamais nous lasser de recommander, de montrer, de pratiquer, paraît une vertu plus difficile à soutenir dans la vie privée que dans la vie publique ; car pour la conserver, les particuliers ont sans cesse à surmonter l'esprit de rivalité et d'envie : mais à vrai dire, quoiqu'elle soit douce pour tous, elle est difficile pour tous ; et, bien que le besoin d'être aimé soit général pour tous les hommes, ils ont une disposition mal-

heureusement plus générale encore, celle de se dédaigner et de se dénigrer réciproquement.

Chacun semble compter avec une folle fierté les avantages qu'il croit posséder, en même temps qu'il déprécie ceux des autres. "Les grands," dit La Bruyère, "dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur; les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit sans nulle vertu."

Imitons ceux-ci : animés par une constante et tendre bienveillance, compatissons aux faiblesses des autres ; ne nous montrons sévères que pour nos propres faiblesses, et conservons toujours dans notre mémoire cette belle et simple pensée de Vauvenargues : "Il ne tient pas à nous de devenir riches, puissants, d'obtenir des emplois, de la gloire ou des honneurs; mais rien ne peut nous empêcher d'être ou de devenir bons, généreux, humains, sages et bienveillants."

Enfin, en obéissant au précepte de Marc-Aurèle qui nous dit : "Corrige ou redresse les méchants si tu le peux; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que les dieux t'ont donné la douceur et l'humanité;" répétons avec lui cette consolante pensée : "Regarde avec soin au-dedans de toi : il y a là une source de biens qui jaillira toujours, si tu creuses toujours."

Le Château de Cartes.

UN bon mari, sa femme et deux jolis enfants
 Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
 Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;
 Et le soir, dans l'été, souplant sous le feuillage,
 Dans l'hiver devant leurs tisons,

Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
 Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours ;
 Le père par un conte égayait ses discours,

La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse ;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
 Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.

Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
 Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
 L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
 D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
 Employait tout son art, toutes ses facultés,
 A joindre, à soutenir par les quatre côtés

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas d'attention, de peur,

Tout-à-coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : "Papa," dit-il, "daigne m'instruire
 Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,

Et d'autres fondateurs d'empire :

Les deux noms sont-ils différents !

Le père méditait une réponse sage,

Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,

Après tant de travail, d'avoir pu parvenir

A placer son second étage,

S'écrie : Il est fini ! Son frère murmurant

Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;

Et voilà le cadet pleurant.

Mon fils, répond alors le père,

Le fondateur c'est votre frère,

Et vous êtes le conquérant.

Bon Emploi du Temps.

LE bon emploi du temps, et la meilleure méthode pour bien diriger l'administration de la vie, offrent sans doute à la méditation l'une des questions philosophiques et morales qui intéressent le plus tous les hommes, dans toutes les conditions et dans tous les âges. Le temps, a dit Franklin, est l'étoffe dont la vie est faite ; et la vie elle-même est un bien fugitif et fragile qui nous échappe sans cesse. Bizarre inconséquence du cœur humain ! Nous nous plaignons de la courte durée de la vie, et nous contribuons nous-mêmes à l'abréger et à la perdre, par une dilapidation déplorable de tous nos instants. Combien peu de personnes savent apprécier la valeur des heures, et en régler les divers emplois avec une sage et sévère économie ! On parle souvent du prix du temps, et tuer le temps est la grande occupation d'un grand nombre d'hommes. Nos visites d'étiquette, nos petits devoirs de société, nos tables de jeu, nos théâtres, si peu propres en général à éléver les âmes et à réformer les mœurs, même une partie de nos lectures, si frivoles et quelquefois si dangereuses, sont des ressources pour se délivrer de ce superflu de la vie, dont les gens du monde ne savent que faire.

Et cependant, pour l'homme qui veut ménager les moindres parcelles de cette substance précieuse, trop souvent dissipée comme une vile poussière, chaque jour, intervalle de temps marqué par la nature, peut donner un résultat bon et utile ; chaque homme, placé dans la sphère de ses relations, peut devenir un sujet d'observations, un moyen d'instruction ou d'action ; chaque fait particulier, susceptible d'être remarqué et recueilli, peut conduire et se rattacher à un principe général, et fournir une leçon salutaire ; chaque circonstance fugitive et momentanée, d'un certain intérêt, peut laisser des traces et un profit durables. Les inconvénients même, les obstacles, les malheurs que l'on rencontre à chaque pas dans la vie, peuvent être changés,

par une volonté forte, intelligente et active, en éléments de succès et en moyens de bonheur. Ainsi, la vie entière est un cours continual d'éducation et d'expériences, et une école de morale pratique. Ainsi, nos enfants peuvent devenir, comme ils doivent l'être, la continuation perfectionnée de leurs parents, au lieu d'en être la répétition monotone et stérile.

C'est surtout pour les jeunes gens qui voient s'ouvrir devant eux une vaste carrière, qui, dans l'ordre de la nature, sont appelés à disposer d'un plus grand nombre d'années, que ces vérités seraient d'une haute importance, s'ils savaient et voulaient les appliquer. Des habitudes d'ordre et d'économie, données à la jeunesse, et pratiquées de bonne heure dans la vie journalière, laisseraient des semences profondes dans les esprits et dans les cœurs ; elles exerceiraient une influence continue et nécessaire qui rendrait insensiblement les hommes meilleurs et plus heureux.

Les trois Chevaux à l'Hôpital.

L'INDUSTRIE et les arts on fait tant de conquêtes,

Qu'à l'égal des humains traitant les animaux,

On a des médecins de chiens et de chevaux,

Et qu'enfin pour toutes les bêtes

On a créé des hôpitaux.

Dans un des réduits, non loin de la barrière,

Trois chevaux attaqués de trois maux différents

Etaient confiés aux talents

D'un Galien vétérinaire.

A qui mange du même foin

On ressent bientôt le besoin

De conter sa propre infortune :

La communauté du malheur

Amène une pitié commune,

Et toute plainte a sa douceur.

Un jour, las de brouter, d'errer sur la prairie,
A l'ombre d'un ormeau, dont ils s'étaient frottés,

Nos trois malades arrêtés

Se contèrent ainsi les travaux de leur vie.

“Je fus,” dit le premier, “un artiste fameux.

Admis chez Franconi dès l'âge le plus tendre,

J'ai fait tous les sauts périlleux,

Tous les tours, en un mot, qu'il a voulu m'apprendre.

A travers les pétards, les flammes, les guerriers,

Je faisais admirer mon courage héroïque :

Je dansais avec grâce, et sentais la musique.

On me nommait le phénix des coursiers,

Le Vestris du Cirque-Olympique.

Dans l'arène où vingt ans a brillé mon savoir,

Les applaudissements accueillaient mon entrée :

Paris, l'Europe entière accouraient pour me voir,

Et lorsque de mon nom l'affiche était parée,

On était sûr d'une chambrée.”

Le second, lui jetant un regard dédaigneux,

Recule de trois pas, dresse une tête altière,

Et dit : “Les bords du Nil ont nourri mes aïeux ;

Une jument arabe est mon illustre mère.

Par un héros français, dans le Caire acheté,

Et par un beau vaisseau dans Marseille apporté,

J'ai des grands de la cour hanté les écuries.

Sur mon dos un matin l'Empereur est monté

Dis fois de Malmaison j'ai brouté les prairies.

Ayant changé de maître, ainsi que ses palais,

Et, comme ses flatteurs, fidèle aux Tuileries,

J'ai dans quatre cérémonies,

D'un écuyer du roi revêtu le harnais.

Austerlitz, Iéna, Wagram, m'ont vu combattre ;

J'ai vu tonner le bronze et n'en ai point frémi

Et ces combats sanglants, mon cher petit ami,

N'étaient pas des jeux de théâtre.”

“— Ma foi,” dit un troisième, en riant de tous deux,
 “ Le Sort ne m'a pourvu de talents ni d'ancêtres ;
 Je n'ai pas eu des rois ou des héros pour maîtres ;
 Et je n'ai servi que des gueux.
 Un pauvre laboureur me nourrit au village.
 J'ai traîné son fumier, ses choux et son fourrage ;
 J'ai porté son beurre à Paris.
 J'étais heureux dans mon taudis.
 Un coup de pied fatal me fit mettre en disgrâce.
 Pour vingt ou trente écus par un fiacre acheté,
 Mal peigné, mal nourri, mais surtout bien fouetté,
 J'ai roulé trois hivers son carrosse de place.
 Mon destin, je le vois, excite vos mépris,
 Vous dédaignez un pauvre diable.
 Mon métier fut moins honorable ;
 Mais il fut plus utile, et je m'en applaudis.
 Mon sort dans quelques jours sera pareil au vôtre ;
 Vous êtes comme moi promis à l'écorcheur,
 Et nos cuirs, vendus au tanneur,
 Ne vaudront pas mieux l'un que l'autre.”

*Méthode de Washington pour l'Étude et pour l'Expédition
 des Affaires.*

WASHINGTON lisait avec grand soin toutes les dépêches, tous les documents, dont le contenu était de nature à exercer quelque influence sur ses opinions ou sur sa conduite. Le plus souvent, il les parcourait une plume à la main, prenant des notes, faisant des extraits, mettant des marques aux endroits les plus saillants, les classant d'après une certaine méthode, de manière à les retenir bien et longtemps. Il suivait cette règle non-seulement dans les affaires publiques, mais dans les affaires privées, dans l'administration de ses fermes, dans les affaires de tout genre.

Par ce moyen, il atteignait deux buts essentiels : première-

ment, il se pénétrait bien de toutes les raisons qui devaient motiver sa décision ; ensuite il donnait à l'examen de chaque fait le degré d'attention qu'il fallait pour en saisir la portée. C'est à cette manière d'agir qu'il faut attribuer en grande partie sa juste appréciation des faits qu'on lui soumettait, et la profonde sagesse qui éclatait dans toutes ses déterminations. Ses décisions ne trahissaient jamais la précipitation, et avant de faire une démarche, il avait toujours soin de se convaincre que la balance des raisons pesait du côté où il se portait.

Immédiatement après son inauguration comme président, il se mit en devoir de lire tous les documents officiels des divers départements, en commençant par le traité de paix avec l'Angleterre. Il les parcourut avec attention, faisant des extraits à mesure qu'il avançait dans sa tâche. De cette manière, il s'initia bientôt dans la politique intérieure du gouvernement. Il suivit le même système dans l'examen des rapports émanés des divers chefs de département ; celui du bureau de la trésorerie, qu'il avait lui-même fait faire, abonde en tables et chiffres de renvoi. Il paraît avoir étudié un abrégé de ce travail, fait aussi par son ordre, avec l'attention la plus minutieuse.

Ce grand homme suivit la même méthode pendant sa présidence. Tout en ayant soin de prendre connaissance de toutes les dépêches importantes avant qu'elles sortissent du département, il n'en parcourait pas moins les correspondances des secrétaires qui restaient dans les archives, en en faisant des extraits dont quelques-uns se trouvent encore parmi ses papiers. Dans ses lectures, Washington suivait le même système ; toutes les fois que le sujet l'intéressait, il prenait des notes, faisait des extraits et renvoyait au volume et à la page. Il nous reste plusieurs échantillons de ces sortes de travaux auxquels il se plaisait. Il trouvait un intérêt particulier dans la lecture des traités sur l'agriculture ; il lui arrivait même quelquefois d'en transcrire des chapitres entiers de sa propre main.

Oraison Funèbre d'un Paysan.

CE ne sont pas ces grands, surchargés d'honneurs et de titres ; ce ne sont pas ces riches qui, fiers de leur opulence, ont insolemment abusé de la situation des hommes honnêtes et pauvres qu'ils ont lâchement fait servir au monstrueux accroissement de leur fortune ; ce ne sont point ces ingrats heureux qui, éblouis par leurs propres succès, ont impunément offensé, méconnu, violé les droits de l'amitié ; ce ne sont point ces êtres importuns, incommodes, tyrans, qui laissent à leur mort le plus grand vide dans la société, et les regrets les plus cuisants à effacer ; ce sont ces âmes paisibles, tendres, douces, honnêtes, qui savent obliger sans faire valoir leurs services ; ces hommes officieux qui savent obliger sans avilir le plus noble des sentiments par la plus lâche des passions, l'intérêt ; ce sont ces hommes utiles, par qui les autres existent, et qu'on dédaigne, qui méritent à leur mort les regrets des cœurs sensibles ; et tel fut celui qui fixait l'attention, publique dans le village où je me trouvais par hasard, il y a quelques jours. Je fus fort étonné de voir tous les habitants de ce village, les yeux baignés de larmes, l'air triste et consterné, entrer silencieusement dans l'église. Ce spectacle me frappa ; je les suivis. Je vis, au milieu d'un temple lugubre, le cadavre d'un vieillard habillé en paysan, dont les cheveux blancs et l'air encore respectable annonçaient la candeur. Quand tous les assistants furent placés, le ministre du lieu monta en chaire, et prononça cette courte oraison funèbre, que je gravai dans ma mémoire.

“ Mes chers concitoyens, l'homme que vous voyez n'était rien moins que riche, et cependant il a été, pendant près de quatre-vingt-dix années, le bienfaiteur de ses semblables : il était fils d'un laboureur ; dans sa plus tendre jeunesse, ses faibles mains s'essayèrent à conduire la charrue ; ses jambes n'eurent pas plutôt aquis la force nécessaire, qu'on le vit suivre son père

dans les sillons qu'il traçait. Aussitôt que son corps eut pris son développement, et qu'il put se flatter d'être assez instruit, il se chargea du travail de son père, afin que celui-ci se reposât. Depuis ce jour, le soleil l'a toujours trouvé dans les champs ou dans les jardins, occupé à labourer, ou à semer, ou à planter, ou à donner aux autres la récompense de son industrie. Il a défriché, pour les autres, plus de deux mille arpents d'un terrain ingrat, qui paraissait voué à la stérilité, qui rapporte maintenant, et qui sans lui, continuera de rapporter dorénavant, parce qu'il l'a mis en valeur. C'est lui qui a planté la vigne qu'on voit avec tant de surprise dans ce canton ; c'est lui qui a planté ces arbres fruitiers qui ornent et enrichissent ce village. Ce ne fut pas par avarice qu'il fut infatigable, je vous l'ai dit : ce n'était pas pour lui qu'il semait et qu'il labourait, c'était par amour pour le travail, et pour obliger les hommes, même ceux qui le désobligeaient, qu'il ne cessa de travailler. Il avait deux principes dont il ne se départit jamais : le premier, que l'homme est fait pour travailler ; le second, que Dieu bénit le travail de l'homme, ne fût-ce que par l'intérieure satisfaction de l'homme voué au travail. Il se maria vers la fin du printemps de son âge ; il eut une femme qu'il aimait plus que lui-même, des enfants qu'il chérira autant que son épouse. Ce n'était pas son sort, ce n'était pas sa situation gênée qui l'inquiétait : c'était le sort de sa femme et de vingt enfans. Il les éleva au travail et à la vertu, et eut soin, à mesure qu'ils sortaient de l'adolescence, de les marier à des femmes honnêtes et laborieuses ; c'était lui qui, la joie peinte sur le front, les conduisait au pied des autels. Tous ses petits-fils ont été élevés sur les genoux de leur grand-père, et vous savez, chers auditeurs, qu'il n'est aucun d'eux qui ne donne les plus belles espérances. Les jours de réjouissance, il était le premier à faire annoncer le moment des divertissements, et sa voix, ses gestes, ses regards respiraient, inspiraient la gaieté. Vous vous souvenez tous de sa candeur, du bon sens et du jugement qui caractérisaient ses propos : il aimait l'ordre par un sentiment intérieur ; il ne refusait ses services à per-

sonne ; il s'affectait des calamités publiques, des malheurs particuliers ; il aimait sa patrie, et son cœur ne cessait de faire des souhaits pour sa prospérité : il haïssait les méchants, et vivait avec eux comme s'ils eussent été gens de bien ; ils le trompaient, il ne l'ignorait pas, et leur laissait l'avilissante satisfaction de croire qu'il ne s'apercevait pas qu'on abusait indignement de sa bonne foi : ils le trompaient encore ; il gardait le silence, et restait, en apparence, aussi paisible qu'il le pouvait. Ce fut ainsi que, déçu dans ses espérances, il parvint à la vieillesse ; ses jambes tremblaient sous le poids de son corps ; il gravissait les montagnes, pour conduire ses petits-fils, et leur donner des instructions d'après sa longue expérience. Sa mémoire le servait fidèlement, et il se rappelait à propos les observations utiles qu'il avait eu occasion de faire pendant le cours de sa longue vie. Il était l'arbitre des gens de bien ; sa probité ne fut jamais suspectée, même par ceux qu'il condamnait. La veille de sa mort, il rassembla sa postérité et dit : "Mes enfants, je vais me réunir à celui qui est la source de tout bien, je le posséderai perpétuellement ; je meurs sans chagrin et sans regret. Que mon enterrement ne vous occupe pas ; ne vous détournez pas des travaux plus pressants ; continuez les opérations de la journée, et portez-moi en terre après le coucher du soleil."

"Mes chers auditeurs, mes amis, mes enfants," dit le pasteur en terminant cette oraison funèbre, "avant de confier à la terre les cheveux blancs qui ont été si longtemps l'objet de votre juste vénération, considérez la dureté de ses mains, considérez les marques honorables de son travail." Alors le ministre, descendant de la chaire, souleva une des mains du cadavre, et cette main, d'un volume considérable, semblait invulnérable à la pointe des ronces ou au tranchant du caillou ; il la bâisa respectueusement, et toute l'assemblée en fit autant. Des enfants le portèrent en terre, étendu sur trois bottes de paille, et l'on plaça sur la tombe un plantoir, une bêche et un soc.

L'Avare et son Fils.

PAR je ne sais quelle aventure,
 Un avare, un beau jour voulant se bien traiter,
 Au marché courut acheter
 Des pommes pour sa nourriture.
 Dans son armoire il les porta,
 Les compta, rangea, recompta,
 Ferma les doubles tours de sa double serrure,
 Et chaque jour les visita.
 Ce malheureux, dans sa folie,
 Les bonnes pommes ménageait ;
 Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
 En soupirant il la mangeait.
 Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
 Découvrit à la fin les pommes de son père.
 Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
 Suivi de deux amis d'excellent appétit.
 Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
 Et combien de pommes périrent !
 L'avare arrive en ce moment,
 De douleur, d'effroi palpitant :
 "Mes pommes !" criait-il : "coquins, il faut les rendre,
 Ou je vais tous vous faire pendre."
 "Mon père," dit le fils, "calmez-vous, s'il vous plaît ;
 Nous sommes d'honnêtes personnes :
 Et quel tort vous avons-nous fait ?
 Nous n'avons mangé que les bonnes."

Les Crimes punis l'un par l'autre.

TROIS hommes voyageaient ensemble ; ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent ; ils continuèrent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avaient portés étaient consommés ; ils convinrent qu'un d'eux irait en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargerait de cette commission : il partit.

Il se disait en chemin : me voilà riche ; mais je le serais bien davantage, si j'avais été seul quand le trésor s'est présenté ; ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses, ne pourrais-je pas les reprendre ? Cela me serait facile ; je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient ; je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disaient : "nous avions bien à faire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous ; nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part aurait augmenté les nôtres, et nous serions véritablement riches, il va revenir, et nous avons de bons poignards.

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinèrent ; ils mangèrent, ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Une Réponse de Jefferson.

NOMMÉ résident de la république des Etats-Unis auprès de la cour de France, Jefferson fut présenté en cette qualité au ministre des affaires étrangères. — " Vous remplacez, je crois, Mr. Franklin," lui dit Mr. de Vergennes. — " Je succède au docteur Franklin," répondit Jefferson ; " personne ne peut le remplacer."

Le Lépreux de la cité d'Aoste.

LA partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Au près de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalouisié, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de Bramafan (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle *la tour de la frayeuse*, parce que le peuple la crut longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance ; et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis long-temps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait les provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour

par hasard auprès du jardin du lépreux, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : "Qui est là, et que me veut-on ?" — "Excusez un étranger, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscretion, mais qui ne veut nullement vous troubler." — "N'avancez pas," répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main, "n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre." — "Quelle que soit votre infortune," répliqua le voyageur, "je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer."

"Soyez le bienvenu," dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, "et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé." Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. "Je resterai volontiers," lui dit-il, "si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient." — "De l'intérêt ! . . . Je n'ai jamais excité que la pitié." "Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation. C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir." — "Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure." — "Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez," ajouta-t-il, "ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes ; et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture." — "En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi." — "Remarquez ce petit buisson de roses : c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà

cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive, et qu'il se multiplie."—"Il devrait être l'emblème de l'ingratitude."—"Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais."—"Pourquoi donc ?"—"Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir."—"A qui les destinez-vous ?"—"Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : 'Bonjour, Lépreux !' me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu."—"Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces."—"Les arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite....

"Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur."—"Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !"—"Aussi je l'aime beaucoup ; je vois ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne."—"J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert."—"La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout."—"Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?"—"Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité."—"Avez-vous toujours vécu seul ?"

—“J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais ; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.”—“Infortuné !”—“Tels sont les desseins de Dieu.”—“Quel est votre nom, je vous prie ?”—“Ah ! mon nom est terrible ! Je m'appelle le Lépreux ! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis le Lépreux, voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !”

“Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous ?”—“Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines et je tâchais d'adoucir les siennes.”—“Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde ?”—“Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.”—“Ah ! vous connaissez peu ce monde qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez ; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.”—“Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Ecriture sainte nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin, l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.”—“Elle devrait vous paraître un siècle.”—“Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années

s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature ; toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même ; et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours." — "J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres ; et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés."

" Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les rochers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon

imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible."

"Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir." — "Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Le sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter." — "Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant." — "En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblient de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle

dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule ; j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur.

“ Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments ; et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.” — “ Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ? ” — “ Ces derniers ne sont pas les plus cruels ! ” — “ Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ? ” — “ Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.” — “ Quoi ! le sommeil même vous abandonne ? ” — “ Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir ; mes pensées se brouillent ; j'éprouve un

sentiment extraordinaire que je né trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.”—“Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.”—“Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai : j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !”

“Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.”—“Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.”—“Pourquoi donc ? Non ! vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi.” (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)—“Imprudent ! Vous alliez saisir ma main !”—“Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur.”—“Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.”—“Quoi donc ! hormis cette

sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables?"—“Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.”—“Vous me faites frémir!”—“Pardonnez, compatisant étranger! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.”—“Parlez, parlez, homme intéressant! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances.”—“C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.”

“Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?”—“Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé: c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous

voir et sans trop nous approcher." — "On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait." — "Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arroisais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre : mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ?

"Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le Miserere. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles ; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une

telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : ‘Adieu, ma sœur,’ lui dis-je à voix basse, ‘adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété !’ Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.”—“Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !”—“Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m’ôtait la faculté de sentir toute l’étendue de mon infortune ; lorsqu’enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m’abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.”—“Un crime ! je ne puis vous en croire capable.”—“Cela n'est que trop vrai ; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaiderez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi ; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité.

“Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existant plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continue, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quel-

ques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'au-près de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

“ Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs physionomies ; ils marchaient lentement : leurs bras étaient entrelacés ; tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur ; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force.

Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle, les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours. L'Eternel a répandu le bonheur ; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne.... Quelle affreuse destinée !

“Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Etre consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le Ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma sureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et

comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

“Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : ‘Je ne t'abandonnerai pas en mourant,’ me disait-elle ; ‘souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses.’ En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! Et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant : je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : ‘Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de

t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses vivre et mourir en bon chrétien !

“Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, éprouvé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

“Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir auprès de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le Ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.” — “Quel âge avait votre sœur

lorsque vous la perdîtes ?" — " Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir." — " Vous l'avez perdue bien jeune !" — " Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

" Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. ' Je veux,' disait elle, ' mourir en regardant le ciel.' Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. ' Soutiens-moi seulement,' me dit-elle, ' j'aurai peut-être encore la force de marcher.' Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel.

Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein : je récitai la prière des agonisants : 'Passe à l'éternité !' lui disais-je, 'ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras !' Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre."

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. "Etranger," dit-il, "lorsque le chagrin et le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile."

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : "Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort." Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : "Dieu de bonté !" s'écria-t-il, "comble de tes bénédictions cet homme compatissant !"

"Accordez-moi donc une autre grâce," reprit le voyageur. "Je vais partir, nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps ; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même." Le Lépreux réfléchit quelque temps. "Pourquoi," dit-il enfin, "chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui."

“ Adieu, généreux étranger, soyez heureux.... Adieu pour jamais.” Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
“ Gardez-vous,” leur dit-il, “ de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.”

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

FIN.

· CATALOGUE
OF
VALUABLE
SCHOOL BOOKS,

THE ATTENTION OF PERSONS INTERESTED IN THE CAUSE OF
EDUCATION IS RESPECTFULLY SOLICITED.

PUBLISHED BY
THOMAS, COWPERTHWAIT & CO.,
253 MARKET STREET.
PHILADELPHIA;

AND FOR SALE BY THE PRINCIPAL BOOKSELLERS
IN THE UNITED STATES.

MITCHELL'S
AMERICAN SYSTEM
OF
STANDARD SCHOOL GEOGRAPHY
IN A SERIES:

Adapted to the progressively developing Capacities of Youth.

PUBLISHED BY

THOMAS, COWPERTHWAIT & CO., PHILADA.

AND FOR SALE BY THE BOOKSELLERS GENERALLY.

ADVERTISEMENT.

To secure to this series the character assumed in the title, the author has been aware, in presenting it for the consideration of the American people, that the geographical works composing it should possess all the requisites necessary to such character; and, therefore, solicits a deliberate and critical examination of every feature that should constitute the requisites of standard quality, some of which are the following:—

GEOGRAPHICAL ACCURACY.—That no time be lost by unlearning errors or evil arise from retaining them.

ARRANGEMENT.—Adapted to the average capacities of youth in the various stages of advancement; and also to effect an easy transition from one volume to another.

CORRESPONDENCE BETWEEN THE TEXT AND THE ATLAS.—By which the mind is relieved from the embarrassment of searching after facts in one not contained in the other, or of reconciling disagreements between them.

MECHANICAL EXCELLENCE AND BEAUTY.—That a distinct impression be made upon the mind of each fact presented, and the taste cultivated at the same time that knowledge is communicated.

QUALITY OF MATERIALS AND BINDING.—Upon which depend durability, and consequent cheapness.

PERIODICAL REVISION OF EVERY FIVE YEARS.—After the work shall have been adapted to the census of 1840, the revision will be rigidly executed, noting all new facts and changes, in such manner as that the old and new editions can be used in the same classes without embarrassment, thereby preventing all the evils incident to a change of books, and saving large sums of money, now lost, in consequence of the old editions being rendered worthless by their discrepancy with the new, and by which we shall be enabled to keep pace with the progress of the science throughout the world.

A part of the before-named series is now before the public, viz: the PRIMARY SCHOOL GEOGRAPHY, the SCHOOL GEOGRAPHY AND ATLAS, the ATLAS OF OUTLINE MAPS, and the GEOGRAPHICAL READER,

Of the SCHOOL GEOGRAPHY AND ATLAS, the publishers have received so numerous and unqualified testimonials from all parts of the Union where they have been presented and examined, as to leave no room for doubt, that their first anticipations of furnishing a series of geographical works of such intrinsic merit as to become the standard text-books in the science of geography, will be fully realized.

The ATLAS OF OUTLINE MAPS, whether considered as an accompaniment to facilitate the progress of the pupil, as an agreeable variation in the routine of studies, or as an easy introduction to the useful art of map-drawing, has, in all instances, met with the same decided approval.

The GEOGRAPHICAL READER is designed not only as a reading book for schools, where it can be introduced by substituting it for other books without additional cost, and present the double advantage of communicating, at the same time, the art of reading and an enlarged knowledge of geography, but also for instruction in families, as well as for perusal by those who are desirous of obtaining information by private study. Though but recently published, it has already received the decided approval of many intelligent teachers and other gentlemen, whose opinions are deservedly of high authority.

The HIGH SCHOOL GEOGRAPHY, and THE KEY TO THE STUDY OF THE MAPS COMPRISING MITCHELL'S SCHOOL GEOGRAPHY, yet in the press, will be judged of by their merits, both as separate works and as links in the series, when presented for consideration. They will be published with as little delay as a careful preparation of all parts of the books will permit.

That teachers and all others interested in the cause of general education, who would be pleased to examine these works with reference to their fitness for the place claimed for them, may fully understand the plan, a prospectus of each is hereto subjoined, in the order in which they will stand in the series.

Mitchell's Primary School Geography.

This little work is intended as a first geography for children, and is prepared for the use of those who have begun to spell and read, with some degree of facility. The author has endeavoured, accordingly, to render it as easy of comprehension, and as interesting to the youthful pupil, as its limits will permit.

The Primary Geography contains 176 pages, about 120 engravings, and fourteen maps. These are executed from original designs, by the best artists, in their respective branches, in the United States.

Pictorial illustrations, well designed, and especially adapted to the work they accompany, are auxiliaries so essential, that without them a geography for young persons would possess but little value. Many of the most important facts of the science of geography may be impressed on the mind by visible images more forcibly than by any other means.

The introduction of moral and religious sentiments into books intended for the instruction of young persons, is calculated to improve the heart, and lend additional strength to parental admonition. Accordingly, throughout the work, whenever the subject permitted, such reflections and observations have been made as are calculated to show the superiority of enlightened institutions, the excellence of the Christian religion, and the advantages of correct moral principles, as may readily be comprehended by the juvenile learner.

Mitchell's School Geography and Atlas.

This work has been published upwards of a year, and has been already liberally encouraged and circulated in various parts of the United States. The extent to which it has been introduced into the most respectable seminaries, and the strong and decided testimonials in its favour received from eminent teachers and gentlemen of the highest respectability for talent and discrimination, justify the publishers in presenting it as a treatise of undoubted merit.

The Geography contains 336 pages, and is illustrated by more than 200 engravings: these are all from new designs, and are executed in a style greatly superior to what is usually seen in works of this description; many of the engravings elucidate important facts stated in the text, and others embrace a number of striking objects in nature and art: these interest the scholar, excite a spirit of inquiry, and relieve the mind from that dull uniformity, so justly complained of by those who study school geographies deficient in this respect.

The work is divided into sections of such extent as are considered sufficient for one lesson: these are gradually enlarged from the beginning to the end of the book, so as to keep pace with the increasing capacity of the pupil. The description of the definitions, so essential to a clear understanding of the science of geography, will be found, perhaps, as simple and easy of comprehension as can well be obtained. It is arranged chiefly in the method of question and answer, yet presenting, it is believed, sufficient scope to exercise the mental faculties of the pupil.

The Atlas contains eighteen maps, which are all engraved from original drawings, and are executed in the clear and distinct manner for which Mr. Mitchell's maps are distinguished. The care bestowed upon all parts of the engraving, the ease with which every name on the maps may be read, the location of remarkable events connected with the history of our own and other countries, with the insertion of the lines of rail-roads and canals, and the distances from one continent to another, are all regarded as essential improvements.

The geographical and statistical tables appended to the Atlas contain a great amount of interesting information, comprising a view of the extent and population of all the countries represented on the maps, together with the heights of mountains, lengths of rivers, and statistics of the United States, the latter embracing lists of universities, colleges, and other institutions, canals, rail-roads, &c. These tables may be considered as forming an aggregate of the whole work, and give it a character of perfection, without which it would be deficient in completeness and finish.

Mitchell's Atlas of Outline Maps.

(AN ACCOMPANIMENT TO MITCHELL'S SCHOOL ATLAS.)

This Atlas corresponds with seven of the principal and most useful maps accompanying the School Geography. On these the names of places are entirely omitted, leaving nothing but the natural features of the countries they illustrate, and the chief political boundaries or divisions.

It is well known that no method so well fixes in the mind of the learner the form and relative position of countries, islands, &c., as drawing maps. To draw them entirely is a work of time, and what comparatively but few scholars ever attain the art of doing well; but the exercise of completing the Outline Maps from the finished Atlas possesses all the advantages to be derived from map-drawing, with a great saving of time.

Mitchell's Geographical Reader, for Schools and Families.

This work contains 600 pages, and comprises a general description of the various divisions of the earth, with their several empires, kingdoms and states, preceded by a compendious history of the progress of geographical science.

The design of the work is indicated by the title. It may be read in classes by those who are using Mitchell's School Geography, or by pupils farther advanced in their studies. This book will be found equally convenient to heads of families who wish to teach their children, or to adults who have passed their period of tuition.

The arrangement of countries is the same as in the "School Geography," the descriptive details are extended in proportion to its enlarged dimensions, and will be found to give a lively and interesting picture of the world, according to its condition at the present day.

The Reader is also arranged to correspond with "Mitchell's School Atlas," so that those who already have the latter will be in possession of a suitable accompaniment to the former; and individuals who are not may obtain it at a cost much below the price charged for Atlases compiled to illustrate treatises of equal extent with the Geographical Reader.

An important and, perhaps, paramount feature of the Reader is, that its introduction into schools can be effected without additional cost, by dispensing with other reading books. This will bring it within the means of the humblest pupils, and enable our whole population to acquire an accurate knowledge of the science.

A Key to the Study of the Maps comprising Mitchell's School Atlas.

The Key to the study of Maps comprises a series of lessons arranged to correspond in every respect with Mitchell's School Atlas. The work forms an easy introduction to the study of Maps—the foundation of all exact geographical knowledge, and has been prepared as the most proper preliminary study for beginners in geography.

Mitchell's High School Geography and Atlas.

The High School Geography will contain about 600 pages, and will comprise a complete system of mathematical, physical, political, statistical, and descriptive modern geography, together with a compendium of ancient geography, and the whole will be illustrated by views, representations of remarkable natural objects, illustrations of costumes, architecture, races of men, animals, &c. The whole of the engravings will be executed by the first artists in the country.

The Atlas to accompany the above will contain not less than thirty maps, constructed particularly for the work, and designed to correspond with and illustrate it in the most precise manner. The maps will be engraved in the neat and distinct style for which those of "Mitchell's School Atlas" are distinguished; they will contain, however, in some respects, a greater amount of detail, and such additional particulars as the higher and more advanced grade of tuition for which they are intended may demand.

CATALOGUE
OF
SCHOOL BOOKS.

FROST'S UNITED STATES.

HISTORY OF THE UNITED STATES; for the use of Schools and Academies. By JOHN FROST. Illustrated with 40 engravings.

The design of the author in this, his larger history, has been to furnish a text-book full and complete enough for the use of colleges, academies, and the higher seminaries. It begins with the discovery of the New World, and presenting the series of events in a clear and connected narrative, rejecting whatever was considered irrelevant or unimportant, and dwelling chiefly on those striking features of the subject which give it vividness and character; the history is brought down to the present day. "Although," says the author in his preface, "the considerable period embraced, the multitude of characters and events delineated, and the extent of the field in which they figure, have rendered the preservation of historical unity no easy task, he has laboured to give the work such a degree of compactness as would enable the student to perceive the relation of all its parts, and to grasp the whole without any very difficult exercise of comprehension."

The numerous testimonials to the merit of this work, and its popularity evinced quite unequivocally by the sale of ten thousand copies within a few months after its first publication, afford a strong presumption that the author has succeeded in his purpose of making it a first-rate school history.

The following notices and recommendations of Frost's History, are selected from an immense number which have been sent to the publisher.

RECOMMENDATIONS.

MR. BIDDLE,

Dear Sir,—I am glad to see that the "History of the United States," which you announced some time since, has made its appearance. The extensive research which has of late years been carried on upon the subject of American history, and the careful investigation of original sources of intelligence, by individuals eminently qualified for the task, have furnished valuable mate-

rials from which to enlarge and to correct the historical records of our country. It was time to have these advantages transferred to works designed for the purpose of education. I was happy, therefore, to observe by your announcement, that a book on this plan was to be prepared. I have since been gratified with the perusal of the volume; and I take pleasure in saying that it appears to me in every respect well executed. It avoids the fault with which most compilations are chargeable—that of merely sketching a general outline of events, too brief and abstract to gain the attention of the student. It is free, at the same time, from injudicious prolixity and detail.

The style is clear, concise, and spirited; free on the one hand from the ambitious and rhetorical character, and on the other, from the negligence and inaccuracy into which most of our popular compendia have fallen.

As a history of the United States, it is, in my opinion, more full and more exact than any of the same size, and in all other respects preferable, as a book intended to aid the business of instruction.

WILLIAM RUSSELL,

Editor of the American Journal of Education, first series.
Philadelphia, Oct. 1836.

New York, January 11, 1837.

We fully concur in the sentiments above expressed.

G. J. HOPPER,	JOSEPH CHAMBERLAIN,
RUFUS LOCKWOOD,	MYRON BEARDSLEY,
ROYAL MANN,	WILLIAM H. WYCKOFF,
JOHN OAKLEY,	THEODORE W. PORTER,
HENRY SWORDS,	C. C. JENNINGS.
GEORGE INGRAM,	ROBERT J. FURNEY,
JOHN C. TREADWELL,	AARON RAND,
JOSEPH M'KEEN,	EDMUND D. BARRY, D.D., Princi-
F. S. WORTH,	pal of a Classical Academy.
WILLIAM FORREST,	SAMUEL GARDNER,
F. A. STREETER,	D. STEVENS,
JAMES LAWSON,	SAMUEL BROWN,
DAVID SCHUYLER,	JOSEPH M. ELY,
SOLOMON JENNER,	P. PERRINE,
C. WM. NICHOLS,	SAMUEL RICHARDS.
JOSEPH MOONEY,	

From S. Jones, A.M., Philadelphia, corner of Seventh and Carpenter streets

A History of the United States for the use of schools, such as the present, has long been greatly needed—something to correspond in its general character with the admirable histories of Goldsmith, which have been received with so much favour. I have examined the volume prepared by Mr. Frost, and "although the considerable period embraced, the multitude of characters and events delineated, and the extent of the field in which they figure," have called for the exercise of great judgment in the selection, as well as in the arrangement of his materials, yet this difficult task has been accomplished with a success which is highly creditable to the author. The great industry and fidelity with which it has been composed are very apparent; and the "List of Authorities," at the end, evinces that he has availed himself of the best sources of information. It gives me pleasure to commend this History of the United States, as being better suited to the valuable purpose for which it was designed, than any other which has hitherto come under my notice.

February, 1837.

S. JONES.

MR. E. C. BIDDLE,

Your "Frost's United States" is, in my judgment, by far the best school book in the department of history that we have. It ought to supersede, in respect to more advanced pupils, any other text-book extant on this subject. I can only wish that it may be placed within the reach of those for whom it is intended, inasmuch as the work needs to be known merely, in order to be generally adopted.

CHARLES HENRY ALDEN.

Columbia Academy, Philad., Nov. 15, 1836.

MR. EDWARD C. BIDDLE,

Dear Sir,—I am so well pleased with "Frost's History of the United States," and its merits as a school book, that I have organized a class who are now engaged in studying it.

Respectfully yours, &c.

J. H. BROWN.

We fully concur in the opinions expressed above.

JOHN COLLINS,	AUGUSTINE LUDINGTON,
MATTHIAS NUGENT,	SAMUEL CLENDENIN,
RICHARD O'R. LOVETT,	ARCHIBALD MITCHELL,
S. H. REEVES,	THOMAS T. AZPELL,
JAMES CROWELL,	T. G. POTTS,
THOMAS COLLINS,	J. B. WALKER,
R. MCUNNEY,	H. LONGSTRETH, A.M., Classical
THOMAS H. WILSON,	Teacher, Friends' Academy.
DAVID SMITH,	D. R. ASHTON,
BARTRAM KAIGHN,	WILLIAM MARRIOTT, Principal
M. SEMPLE,	of Philadelphia Select Academy,
B. W. BLACKWOOD,	corner of Fifth and Arch streets.
WILLIAM M'NAIR,	RIAL LAKE,
E. W. HUBBARD,	E. FOUSE, N. E. corner of Race and
WILLIAM LEWIS,	Sixth streets.
E. NEVILLE,	WILLIAM A. GARRIGUES, Mathe-
JOHN ALLEN.	matical Teacher.
WILLIAM MANN,	I. I. HITCHCOCK,
JAMES E. SLACK,	THOMAS BALDWIN,
L. W. BURNETT,	T. SEVERN,
CHARLES MEAD,	JOHN SIMMONS,
THOMAS M'ADAM,	JOHN EVANS,
WILLIAM ALEXANDER, A.M.	JOHN STOCKDALE,
JOSEPH RAPP, No. 41 Sansom	Rev. SAM'L. W. CRAWFORD, A.M.
street.	Principal of the Academical Dept.
JOHN PURLZ,	of the University of Pennsylvania.

I have examined "Frost's History of the United States," just published, and cheerfully recommend it to the attention of teachers as a very superior work of the kind. In style, a most important point in works of this character, it is decidedly superior to some of the most popular historical compends now used in our schools and academies.

Baltimore, March 16, 1837.

R. CONNOLLY.

Dear Sir,—I have long felt the want of a good History of the United States, and was pleased to have the opportunity of perusing Frost's. I am so much pleased with its elegance of language, neat arrangement, copious questions, and style of getting up, that I shall at once introduce it into my school, and use my influence to give it a wide circulation.

Baltimore, March 16, 1837.

E. B. HARNEY.

We fully concur in the above.

EDWARD S. EBBS,	CHARLES F. BANSEMOUS,
MICHAEL POWER,	ROBERT O'NEILL,
ANDREW DINSMORE,	JOHN HARVIE,
JAMES WILKISON,	E. YEATES REESE,
N. M. KNAPP,	PHILIP WALSH,
DAVID KING,	JOHN KIRBY, A.M.
JOHN R. GARBOE,	BENJAMIN G. FRY,
JOSEPH WALKER,	S. M. ROSZEL,
JAMES E. SEARLY,	JOSEPH H. CLARKE,
THOMSON RANDOLPH,	JOHN KEELY,
CHARLES H. ROBERTSON,	PARDON DAVIS.

Baltimore, March, 1837.

MR. E. C. BIDDLE,

Sir—I have examined with some attention “A History of the United States, by John Frost,” published by you. I am so much pleased with its happy arrangement, correct style, and careful investigation into the incidents of our history, that I shall introduce it into my school, as early as practicable, and I think its merits need only be known, to recommend it to every school in the country.

I am, respectfully, &c.

A. A. DOWSON.

By the politeness of the publisher, Mr. E. C. Biddle, of Philadelphia, we have received, through his agent, a copy of Frost’s “History of the United States,” and having examined it, are infinitely pleased with the work. The compiler has departed sufficiently from the path of common historians, to render his work truly entertaining, without overlooking any important historical fact. The chronological and statistical tables are full, the subject matter well arranged, and it seems adapted in every important respect for use in schools and academies.

KNAPP & WILLS.

Gay Street Seminary, March 20, 1837.

Baltimore Female Classical School.

MR. BIDDLE,

Sir—As far as I have examined “The History of the United States,” which you put into my hands for that purpose, it receives my decided approbation; and in corroboration of this, I shall introduce it immediately, as a text-book, into my school.

A. B. CLEAVELAND, A.M., M.D., Schoolmaster.

Baltimore, March 16, 1837.

From Stephen S. Roszel, A.M., Principal of “Spring Seminary,” Baltimore.

MR. E. C. BIDDLE,

Sir—A superficial examination of “Frost’s United States” is quite sufficient to convince any impartial and enlightened mind of its general excellence, and especially of its admirable adaptation to the purposes of scholastic study. The simplicity of its arrangement, the perspicuity of its delineations, and the elegance of its style, combine to recommend its adoption in all our literary institutions, and to secure in its favour the cheerful plaudits of universal approbation.

Respectfully,
S. S. ROSZEL.

Philadelphia, March 24, 1838.

This is to certify, that “Frost’s History of the United States” has been adopted as a class-book by the Controllers of the Public Schools of the First School District of Pennsylvania, and is in general use in the public schools in the city and county of Philadelphia.

R. PENN SMITH,
Secretary of the Board of Controllers.

FROST’S HISTORY OF THE UNITED STATES has been reprinted in LONDON as the first of a series of NATIONAL HISTORIES written by natives of the respective countries to which they relate. This is a compliment not often paid to American school books by British publishers.

FROST'S HISTORY FOR COMMON SCHOOLS.

HISTORY OF THE UNITED STATES FOR THE USE OF COMMON SCHOOLS. By JOHN FROST, author of "History of the United States for the use of Schools and Academies," "The American Speaker," &c.

This work is condensed from the author's larger History of the United States for the Use of Schools and Academies. In reducing the quantity of matter to such a compass, as will place the volume within the reach of the common schools, no pains have been spared to preserve all that is essential to a clear and comprehensive history of the country. No event of importance, noticed in the larger history, is passed over in this, although many of the minor details are considerably condensed; and some circumstances and observations having a comparatively unimportant bearing on the main story, are entirely omitted.

The author's design, in accomplishing the condensation of his former work, has been to furnish the common schools of the country with a history, in a cheap and convenient form, which would be complete and sufficient for the purposes of sound instruction, not only in the plan and arrangement, but in the amount of solid information which it should comprise. How far he may have succeeded in this attempt it remains for the friends of popular education to determine.

RECOMMENDATIONS.

The following are selected from a large number of recommendations of the above work which have been received by the publishers. It has been adopted by the Controllers of the Public Schools of the City and County of Philadelphia, and by other committees of public schools in various parts of the country.

From the Rev. C. H. Alden, Principal of the Philadelphia High School for Girls

"Frost's History of the United States" is a text-book in my school, and is justly a favourite. I have often regretted that an edition, in a smaller volume, with numerous illustrative engravings, was not furnished for the use of our junior classes and common schools. I am glad, therefore, to see what I thought a desideratum, and in a style, and at a price so well adapted to the purposes intended. This volume, I find, is abridged from the larger volume very judiciously, and can be recommended very confidently to general use. There is no history of our country, in my opinion, at all comparable with it as a common school book.

CHARLES HENRY ALDEN

Philadelphia, Oct. 23, 1837.

I judge "Frost's History of the United States" to be a most excellent epitome of American history. Many interesting and important facts relative to American affairs, in other works of the kind omitted, are therein judiciously intro-

duced. The simplicity and elegance of the style cannot fail to please every attentive reader. The appendix, containing the constitution of our beloved land, as also a useful chronological table, will render the work doubly valuable.

October 19, 1837.

WM. ALEXANDER,
Teacher of Languages, Philadelphia.

Philadelphia, Nov. 16, 1837.

I have just got through with an examination of "Frost's History of the United States for Common Schools." I have, for a long time, felt the need of a history of our country that should embrace all the most important events, and, at the same time, present a style and arrangement attractive to the common reader. My wishes were fully met upon receiving a copy of the larger work, by the same author. This work ought to be placed in every library as well as in every school.

This smaller work, which appears to be condensed from the larger one, contains all the important facts and retains the same easy style that characterized the book from which it was abridged. I feel safe in recommending it to others, and shall introduce it into my seminary as an introduction to the large work, so soon as I can dispense with other works now in use.

Yours, &c.

H. BILL *Union Hall.*

MR. E. C. BIDDLE:

Dear Sir,—I have to acknowledge the favour of copies of "Frost's United States for the use of Common Schools," and of "The American Speaker" by the same gentleman. As you have my opinion of the book from which the first of these works is condensed, it is not necessary to say much of the present volume. The author, it seems to me, has furnished a book better suited to a large class of pupils than his former work; and while it is complete and sufficient for the purposes of sound instruction, not only in the plan and arrangement, but in the amount of solid information which it comprises, can be afforded at one-half the price of the larger volume. I am making use of both of these "Histories," with entire satisfaction. "The Speaker" contains a great variety of pieces, selected, with much care and judgment, from our most successful orators, and is well adapted to promote the object of the compiler. The Principles of Elocution, by Mr. Ewing, which are prefixed to the collection, and the number of exercises marked with inflections, give this work claims over all other books of the kind I have examined, and will, doubtless, secure for it a ready introduction to our colleges and academies. The work has been procured by a number of my pupils, and I unhesitatingly commend it.

Yours, &c.

S. JONES,

No 17 South Seventh street, Philadelphia.

Philadelphia, March 24, 1838.

This is to certify, that "Frost's History of the United States" has been adopted as a class-book by the Controllers of the Public Schools of the First School District of Pennsylvania, and is in general use in the public schools in the city and county of Philadelphia.

R. PENN SMITH,
Secretary of Board of Controllers

FROST'S AMERICAN SPEAKER.

THE AMERICAN SPEAKER; comprising a comprehensive Treatise on Elocution, and an extensive Selection of Specimens of American and Foreign Eloquence. Embellished with engraved Portraits of distinguished American Orators, on steel. By J. FROST, author of History of the United States.

The design of this work is to furnish a correct and satisfactory treatise on the Principles of Elocution in a small space; and a very rich and copious collection of specimens of Deliberative, Forensic, Academic, and Popular Eloquence, filling up the greater portion of the volume. It has met with a very rapid sale, six thousand copies having been called for within a few weeks after its first appearance. The estimation in which it is held by intelligent teachers will appear by the following:

RECOMMENDATIONS.

From William Russell, Esq., Teacher of Elocution, first Editor of the Journal of Education.

Dear Sir,—The "American Speaker," edited by Mr. Frost, is, I think, one of the best volumes for practical exercises in elocution, that instructors or students can find. The rules and principles laid down in the introductory part of the book, comprise whatever is most useful in Walker's system, as abridged by Mr. Ewing of Edinburgh. The compends of Mr. Ewing were preferred to all others, by the late Dr. Porter of Andover, whose critical knowledge and pure taste in relation to the art of elocution are so extensively appreciated.

The numerous rules on the manner of reading the *series*—so termed by elocutionists—may be differently viewed by instructors, according to the extent to which they follow Walker's authority. But there can be no diversity of opinion as to the utility of the other parts of the work, and, particularly, the many pieces in which the inflections of the voice are marked throughout by appropriate accents.

Respectfully yours,
Mr. E. C. BIDDLE, Philadelphia.

WM. RUSSELL.

MR. BIDDLE:

I consider "Frost's American Speaker" to be the best compilation of the kind that has ever met my eye. The principles of elocution therein laid down are excellent, and well calculated to promote eloquence in every youthful American freeman. The extracts are of a high order, and, in general, breathe the spirit of liberty and independence. Giving you my best wishes for the success of the work,

I remain, very respectfully yours,

WILLIAM ALEXANDER.

I have carefully examined "The American Speaker, by John Frost," and feel no hesitation in saying that I am highly pleased with the work. The rules and examples elucidating the principles of elocution, cannot fail to secure the advancement of the student in the difficult science of Oratory. I have already introduced it into my school.—With respect to Mr. J. Frost's "Abridgment of the History of the United States," I consider it extremely well calculated to give younger pupils a sufficient knowledge of the history of their own country.

MICHAEL POWER.

Baltimore, January 2, 1838.

Principal of Asbury College

PINNOCK'S ENGLAND.

PINNOCK'S IMPROVED EDITION OF DR. GOLDSMITH'S HISTORY OF ENGLAND, from the invasion of Julius Cæsar to the death of George II., with a continuation to the year 1838: with questions for examination at the end of each section; besides a variety of valuable information added throughout the work, consisting of Tables of Contemporary Sovereigns and Eminent Persons, copious Explanatory Notes, Remarks on the Politics, Manners, and Literature of the Age, and an Outline of the Constitution. Illustrated with 30 Engravings on Wood. Fifteenth American, corrected and revised from the twenty-fourth English edition.

RECOMMENDATIONS.

MESSRS. KEY & BIDDLE,

Philadelphia, Oct. 20, 1834.

Gentlemen,—Be pleased to accept my thanks for the favour you have done me in sending a copy of your neat and attractive edition of Pinnock's Goldsmith's England. It appears to me to have been sedulously prepared for the purpose which it professes to subserve—that of a convenient manual for schools and academies. By the questions and tabular views at the ends of the several chapters, the scholar will be able to test his own acquisitions, and to embrace at a glance an important collection of facts, in regard to the history and biography of the period of which he has been reading. These landmarks for the memory serve to raise a host of reminiscences, all interesting to the diligent and inquiring student. With my wishes for the success of the work, accept the assurances of the high respect with which I subscribe myself.

Your obedient servant,

WALTER R. JOHNSON,
*Professor of Mechanics and Natural Philosophy
in the Franklin Institute.*

From S. Jones, A.M., Principal of the Classical and Mathematical Institute, Philadelphia.

I have attentively examined Pinnock's improved edition of Dr. Goldsmith's History of England, published by Messrs. Key & Biddle, of this city, and am impressed with its excellence. I have no hesitation in expressing my full approbation of the work, with my belief that it will receive a liberal patronage from an enlightened community.

S. JONES.

11th Month, 1834.

I consider Pinnock's edition of Goldsmith's History of England as the best edition of that work which has yet been published for the use of schools. The tables of contemporary sovereigns and eminent persons, at the end of each chapter, afford the means of many useful remarks and comparisons with the history of other nations. With these views, I cheerfully recommend it as a book well adapted to school purposes.

JOHN M. KEAG.

Friends' Academy, Philadelphia

We fully concur in the opinion as expressed above.

SETH SMITH,	WILLIAM A. GARRIGUES,
J. H. BLACK,	M. SOULE,
THOMAS COLLINS,	REV. CHARLES HENRY ALDEN
JAMES CROWELL,	JOHN EUSTACE,
J. B. WALKER,	BENJAMIN C. TUCKER,
S. C. WALKER,	HUGH MORROW,
T. H. WILSON,	WILLIAM M'NAIR,
J. MADEIRA,	E. H. HUBBARD,
WILLIAM MANN,	R. LAKE,
W. MARRIOTT,	JOHN WEBB,
C. B. TREGO,	JOHN ORD,
URIAH KITCHEN,	SAMUEL CLENDENIN,
THOMAS EUSTACE,	D. R. ASHTON,
JOHN HASLAM,	J. O'CONNOR, Secretary to the Phi
W. CURRAN,	ladelphia Association of Teachers.
J. STOCKDALE,	JOSEPH WARREN,
S. H. REEVES,	THOMAS CONRAD,
J. HAYMER,	THOMAS M'ADAM,
W. B. ROSE,	REV. SAMUEL W. CRAWFORD
CHARLES MEAD,	A.M., Principal of Academical Dept.
BENJAMIN MAYO,	of University of Pennsylvania.
REV. S. M. GAYLEY, Wil-	M. L. HURLBUT,
mington, Del.	R. W. CUSHMAN,
E. FOUSE,	AUGUSTINE LUDINGTON,
J. E. SLACK,	JOHN ERHARDT,
JOSEPH R. EASTBURN,	OLIVER A. SHAW,
A. STEVENSON,	A. D. CLEVELAND.

Baltimore, Dec. 1834

We fully concur in the opinion above expressed.

SAMUEL JONES,	WILLIAM HAMILTON,
O. W. TREADWELL,	JOSEPH WALKER,
E. BENNETT,	JAMES SHANLEY,
E. R. HARNEY,	DAVID RING,
ROBERT O'NEILL,	ROBERT WALKER,
N. SPELMAN,	D. W. B. M'CLELAN,
S. W. ROSZELL,	S. A. DAVIS,
SAMUEL HUBBELL,	JAMES F. GOULD,
H. O. WATTS,	JOSEPH H. CLARKE,
C. F. BANSEMER,	FRANCIS WATERS,
D. E. REESE,	JOHN MAGEE,
S. A. CLARKE,	MICHAEL POWER.
JOHN FINLEY, A.M.	

Recommendations to the same general effect have been received from the following gentlemen:—

SIMEON HART, JR., Farmington, Conn.

Rev. D. R. AUSTIN, Principal of Monmouth Academy, Monson, Mass.

T. L. WRIGHT, A.M., Principal of East Hartford Classical and English School.

Rev. N. W. FISKE, A.M., Professor Amherst College, Mass.

E. S. SNELL, A.M., Professor Amherst College, Mass.

Rev. S. NORTH, Professor of Languages, Hamilton College, New York

W. H. SCRAM, A.M., Principal of Classical and English Academy, Troy, New York.

JAMES F. GOULD, Principal of Classical School, Baltimore.

A. B. MYERS, Principal of Whitehall Academy, New York.

HORACE WEBSTER, Professor Geneva College, New York.

W. C. FOWLER, Professor Middlebury College, Vermont.

B. S. NOBLE, Bridgeport, Conn.

Rev. S. B. HOWE, late President of Dickinson College.

R. F. JOSLIN, Professor Union College, New York.

PINNOCK'S GREECE.

PINNOCK'S IMPROVED EDITION OF DR GOLDSMITH'S HISTORY OF GREECE. Revised, corrected, and very considerably enlarged, by the addition of several new chapters and numerous useful notes; with questions for examination, at the end of each section. Revised from the twelfth London edition. With 30 engravings, by Atherton.

RECOMMENDATIONS.

From Mr. N. Dodge, Teacher, South Eighth street.

The edition of "Pinnock's History of Greece" on the basis of Goldsmith's, is, in my estimation, a work of superior merit. The introductory chapters are especially valuable. The body of the work is greatly improved; and the continuation, though brief, supplies a want greatly felt by every reader at the conclusion of the original work of Dr. Goldsmith. I shall introduce it into my seminary as the best text-book on the subject.

N. DODGE.

We fully concur in the opinions above expressed.

THOMAS H. WILSON,	AUGUSTINE LUDINGTON,
WM. ALEXANDER, A.M.	REV. SAMUEL W. CRAWFORD
JOHN SIMMONS,	A.M., Principal of the Acad. Dept.
WILLIAM M'NAIR,	of the University of Pennsylvania.
EDWARD H. HUBBARD,	THOMAS M'ADAM,
EZEKIEL FOUSE,	THOMAS T. AZPELL,
REV. WM. MANN, A.M.	A. MITCHELL,
J. MADEIRA,	H. MORROW,
J. E. SLACK,	D. R. ASHTON,
L. W. BURNET,	BENJAMIN C. TUCKER,
JOHN HASLAM,	ES. LEVY,
THOMAS EUSTACE,	WILLIAM ROBERTS,
JOHN EUSTACE,	SAMUEL J. WILLEY,
WILLIAM MARRIOTT,	THOMAS BALDWIN,
RIAL LAKE,	U. KITCHEN,
THOMAS COLLINS,	M. L. HURLBERT,
MATTHIAS NUGENT,	SHEPHERD A. REEVES,
SAMUEL CLENDENIN,	EDMUND NEVILLE,
JAMES CROWELL,	NICHOLAS DONNELLY,
WILLIAM B. ROSE,	WILLIAM A. GARRIGUES.

PINNOCK'S ROME.

PINNOCK'S IMPROVED EDITION OF DR GOLDSMITH'S HISTORY OF ROME. To which is prefixed an Introduction to the Study of Roman History, and a great variety of information throughout the work on the Manners, Institutions, and Antiquities of the Romans; with questions for examination, at the end of each section. Revised from the twelfth London edition, with additions and improvements. With 30 engravings, by Atherton.

RECOMMENDATIONS.

Having examined Pinnock's improved edition of Dr. Goldsmith's History of Rome, I unhesitatingly say, that the style and elegance of the language, the arrangement of the chapters, and the questions for examination, render it, in my estimation, a most valuable school book:—I therefore most cheerfully recommend it to teachers, and do confidently trust that it will find an extensive introduction into the schools of our country.

Baltimore, September 23, 1835.

JAMES F. GOULD.

We fully concur in the above recommendation.

S. P. SKINNER,	A. DINSMORE,
C. H. ROBERTSON,	JAMES WILKESON,
ROBERT WALKER,	JOSEPH H. CLARKE,
WILLIAM HAMILTON	S. A. CLARKE,
DAVID RING,	JOSEPH WALKER,
JAMES E. SEARLEY,	JAMES SHANLEY,
SAMUEL ROSZEL,	E. RHODES HARNEY,
E. YEATES REESE,	ROBERT O'NEILL,
N. SPELMAN,	MICHAEL POWER,
B. WALSH,	JOHN PRENTISS,
PARDON DAVIS,	EDWARD S. EBBS,
SAMUEL HUBBELL,	MICHAEL TONER.
O. W. TREADWELL,	

From Samuel Jones, A.M., Principal of the Classical and Mathematical Institute, Philadelphia.

A writer of so honourable a popularity as Dr. Goldsmith, for all the graces of an elegant, polished, and pure style and whose histories have been so long and so extensively useful to youth, *certainly* needs no encomium. It may be added, however, for the information of those teachers who are not acquainted with the improvements of Pinnock, that he has been for some time eminent in England for valuable additions to school books. Of the edition of Rome, by Messrs. Key & Biddle of this city, it is believed that it will be found superior, in the manner of "getting up," to any yet published in this country; while its attractive appearance and mechanical execution lead me not only to hope,

but confidently expect, that they will receive a liberal return for their investment.

Philadelphia, September 15, 1835.

SAMUEL JONES.

From J. M. Keagy, M.D., Principal of Friends' Academy, Philadelphia.

Pinnock's edition of "Goldsmith's Rome" has several very useful additions; the one an introduction, containing an abridged view of Roman Geography and Antiquities, and the other a very appropriate extension of Roman history to the subjugation of the empire by the Northern Barbarians. This improved edition of "Goldsmith's Rome" will, no doubt retain its place in our schools as one of the best abridgments of the history of that interesting people.

JOHN M. KEAGY.

We fully concur in the above.

THOMAS BALDWIN,	F. M. LUBBREN,
D. MAGENIS, Teacher of Elo-	SHEPHERD A. REEVES,
cution.	JOHN HASLAM,
WILLIAM A. GARRIGUES,	E. FOUSE,
CHARLES HENRY ALDEN,	OLIVER A. SHAW,
W. MARRIOTT,	M. L. HURLBERT,
THOMAS CONARD,	RIAL LAKE,
URIAH KITCHEN,	BENJAMIN' MAYO,
SETH SMITH,	WILLIAM M'NAIR,
J. D. GRISCOM,	C. K. FROST,
AUGUSTINE LUDINGTON,	SAMUEL CLÉNDENIN,
CHARLES B. TREGO,	THOMAS COLLINS,
THOMAS EUSTACE,	J. O'CONNOR,
J. H. BROWN,	JOHN STOCKDALE,'
JOHN STEEL,	D. R. ASHTON,
T. G. POTTS,	BENJAMIN C. TUCKER,
JOSEPH P. ENGLES,	JAMES CROWELL,
WILLIAM MANN,	RICHARD M'CUNNEY,
L. W. BURNET,	J. E. SLACK,
HUGH MORROW,	CHARLES MEAD,
JOSEPH EUSTACE,	E. H. HUBBARD,
M. A. CRITTENDEN, Princi-	V. VALUE,
pal of a Young Ladies' Semi-	EDWARD POOLE.
nary, Philadelphia.	

Recommendations to the same effect have been received from the following gentlemen:

SIMEON HART, JR., Farmington, Conn.
 T. L. WRIGHT, East Hartford, Conn.
 REV. N. W. FISKE, Professor Amherst College, Mass.
 D. R. AUSTIN, A.M., Principal of Monson Academy.
 REV. S. NORTH, Professor Hamilton College, New York.
 HORACE WEBSTER, Professor Geneva College, New York.
 B. G. NOBLE, Bridgeport, Conn.
 REV. S. B. HOWE, late President of Dickinson College.
 B. F. JOSLIN, M.D., Professor Union College, New York.
 G. B. GLENDINNING, Troy, New York.
 J. P. BRACE, Principal of Hartford Female Academy.
 C. H. CALHOUN, A.M., Tutor William's College.
 GEORGE HALE, A.M., Tutor William's College.
 J. H. LATHROP, A.M., Professor Hamilton College, New York.
 A. N. SKINNER, New Haven, Conn.
 D. D. WHEDON, Professor Wesleyan University, Middleton, Conn.

GUY ON ASTRONOMY, AND KEITH ON THE GLOBES

GUY'S ELEMENTS OF ASTRONOMY, AND AN ABRIDGEMENT OF KEITH'S NEW TREATISE ON THE GLOBES. Thirteenth American edition, with additions and improvements, and an explanation of the astronomical part of the American Almanac. Illustrated with eighteen plates, drawn and engraved on steel, in the best manner.

RECOMMENDATIONS.

Philadelphia, December, 1834.

A volume containing Guy's popular treatise of Astronomy, and Keith on the Globes, having been submitted to us for examination and carefully examined, we can without any hesitation recommend it to the notice and patronage of parents and teachers. The work on Astronomy is clear, intelligible, and suited to the comprehension of young persons. It comprises a great amount of information, and is well illustrated with steel engravings. Keith on the Globes has long been recognised as a standard school book. The present edition, comprised in the same volume with the Astronomy, is improved by the omission of much extraneous matter, and the reduction of size and price. On the whole, we know of no school book which comprises so much in so little space as the new edition of Guy and Keith.

THOMAS EUSTACE,	W. B. ROSE,
JOHN HASLAM,	CHARLES MEAD,
W. CURRAN,	BENJAMIN MAYO,
SAMUEL CLENDENIN,	H. MORROW,
SHEPHERD A. REEVES,	J. H. BLACK,
JOHN STOCKDALE,	S. C. WALKER,
J. B. WALKER,	THOMAS COLLINS,
J. E. SLACK,	WM. MANN,
JOSEPH R. EASTBURN,	RIAL LAKE,
WILLIAM M'NAIR,	W. MARRIOTT,
H. O. WATTS,	C. B. TREGO,
J. O'CONNOR, Secretary to the	JOHN ERHARDT,
Philadelphia Association of	R. W. CUSHMAN,
Teachers.	THOMAS M'ADAM,
B. N. LEWIS,	Rev. SAMUEL W. CRAWFORD,
Rev. CHAS. H. ALDEN,	A.M., Principal of the Acad. -ept.
BENJAMIN C. TUCKER,	of the University of Pennsylvania.
J. H. BROWN,	O. A. SHAW,
JOHN ORD,	AUGUSTINE LUDINGTON,
SETH SMITH,	M. SOULE,
WILLIAM ROBERTS,	WILLIAM A. GARRIGUES,
T. H. WILSON,	M. L. HURLBERT
JOSEPH WARREN,	S. JONES,

Baltimore, Dec. 1834.

We fully concur in the opinion above expressed.

E. BENNETT,	JAMES SHANLEY,
C. F. BANSEMAR,	DAVID RING,
E. R. HARNEY,	ROBERT WALKER,
ROBERT O'NEILL,	D. W. B. McCLELAN,
N. SPELMAN,	S. A. DAVIS.
S. W. ROSZELL,	JAMES F. GOULD,
SAMUEL HUBBELL,	JOSEPH H. CLARKE, A.M.
D. E. REESE,	FRANCIS WATERS,
S. A. CLARKE,	JOHN MAGEE,
JOSEPH WALKER,	MICHAEL POWER,
O. W. TREADWELL,	C. D. CLEVELAND.
REV. S. M. GAYLEY, Wil-	
mington, Del.	

Willbraham, Oct. 27, 1834.

We have used Guy's Astronomy, and Keith on the Globes, as a text-book, during the past year; it is in all respects such an one as was wanted, and we have no disposition to exchange it for any other with which we are acquainted.

WM. G. MITCHELL,

Lecturer on the Natural Sciences and Astronomy,
in Wesleyan Academy, Mass.

New York, Dec., 1834.

We fully concur in the opinion above expressed.

BERNARD THORNTON,	W. M. SOMERVILLE,
HORACE COVELL,	NORTON THAYER,
P. FERRINE,	THOMAS GILDERSLUEVE,
J. B. KIDDER,	MELANCTHON HOYT,
SOLOMON JENNER,	THOMAS V. FOWLER,
JOSEPH M'KEEN,	JOSEPH BAILE,
C. CARTER,	SAMUEL GARDNER,
LEONARD HAZELTINE,	WILLIAM FORREST,
JOSEPH CHAMBERLAIN,	C. W. NICHOLS,
W. R. ADDINGTON,	THOMAS M'KEE,
HENRY SWORDS,	ADN. HEGEMAN,
J. M. ELY,	G. VALE.

Recommendations of the same tenor have been received from the following gentlemen:

REV. D. R. AUSTIN, A.M., Principal of Monson Academy, Mass.
T. L. WRIGHT, Principal of East Hartford Classical and English School.
S. HART, Principal of Farmington Academy, Conn.
C. D. WESTBROOK, D.D., New Brunswick, New Jersey.
W. H. SCRAM, Principal of Classical Academy, Troy, New York.
E. H. BURRITT, Author of the Geography of the Heavens, New Britain Conn.

WM. C. FOWLER, Professor of Chemistry in Middlebury College, Vermont.

B. S. NORBLE, Bridgeport, Conn.

REV. C. H. ALDEN, A.M., Principal of Philadelphia High School for Young Ladies.

REV. S. B. HOWE, late President of Dickinson College.

REV. DR. WESTBROOK, Principal of Female Seminary and Rector of Rutgers' College Grammar School.

DR. B. F. JOSLIN, Professor Union College, New York.

GEORGE B. GLENDINING, Principal of Young Ladies Academy, Troy, New York.

M. CATLIN, A.M., Professor of Mathematics in Hamilton College, New York.

BRIDGE'S ALGEBRA.

A TREATISE ON THE ELEMENTS OF ALGEBRA. By Rev. B. BRIDGE, D.D., F.R.S., Fellow of St. Peter's College, Cambridge, and late Professor of Mathematics in the East India College, Herts. Revised and corrected from the eighth London edition.

In this work the hitherto abstract and difficult science of Algebra is simplified and illustrated so as to be attainable by the younger class of learners, and by those who have not the aid of a teacher. It is already introduced into the University of Pennsylvania, at Philadelphia; and the Western University at Pittsburg. It is also the text-book of Gummere's School at Burlington, and Friends' College at Haverford, and of a great number of the best schools throughout the United States. It is equally adapted to common schools and colleges.

RECOMMENDATIONS.

Philadelphia, March 7, 1833.

Bridge's Algebra is the text-book in the school under my care; and I am better pleased with it than with any which I have heretofore used. The author is very clear in his explanations, and systematic in his arrangement, and has succeeded in rendering a comparatively abstruse branch of science, an agreeable and interesting exercise both to pupil and teacher.

JOHN FROST.

We fully concur in the opinion above expressed.

CHARLES HENRY ALDEN,	JOSEPH WARREN
J. O'CONNOR, Secretary to the	SAMUEL CLENDENIN,
Philadelphia Association of	S. H. REEVES.
Teachers.	

University of Pennsylvania, March 30, 1833.

Gentlemen,—In compliance with your request that I would give you my opinion respecting your edition of Bridge's Algebra, I beg leave to say, that the work appears to be well adapted to the instruction of students. The arrangement of the several parts of the science is judicious, and the examples are numerous and well selected.

Yours, respectfully,
ROBERT ADRAIN.

We fully concur in the opinion of Bridge's Algebra as expressed by Dr. Adrain.

J. HAYMER,	B. N. LEWIS,
HUGH MORROW,	JOHN STOCKDALE,
WILLIAM M'NAIR,	W. B. ROSE,
OLIVER A. SHAW,	BENJAMIN MAYO,
SETH SMITH,	J. H. BLACK,
SAMUEL E. JONES,	THOMAS M'ADAM,
JO. M. KEAGY,	JOHN ERHARDT,

THOMAS CONARD,
THOMAS COLLINS,
J. E. SLACK,
C. B. TREGO,
J. B. WALKER,
JOHN HASLAM,
W. CURRAN,

Rev. SAM'L. W. CRAWFORD, A.M.,
Principal of the Academical Dept.
of the University of Pennsylvania.
R. W. CUSHMAN,
Rev. S. M. GAYLEY, Wilmington,
Del.

Baltimore, December, 1834.

We fully concur in the opinion above expressed.

E. BENNETT,
E. R. HARNEY,
ROBERT O'NEILL,
N. SPELMAN,
S. W. ROSZELL,
SAMUEL HUBBELL,
H. O. WATTS,
C. F. BANSEMER,
D. E. REESE,
S. A. CLARKE,

O. W. TREADWELL,
JOSEPH WALKER,
DAVID RING,
ROBERT WALKER,
D. W. McCLELAN,
S. A. DAVIS,
JOSEPH H. CLARKE, A.M.
FRANCIS WATERS,
JOHN MAGEE,
MICHAEL POWER.

MESSRS. KEY & BIDDLE:

Gentlemen,—I have been highly gratified by an examination of "Bridge's Algebra," published by you; and think it well entitled to general introduction in our schools. I shall give it a preference in my academy to any work I have seen.

November 22, 1834.

Respectfully yours,
J. H. BROWN,

*Principal of an English and Mathematical Academy
No. 52 Cherry street, Philadelphia.*

New York, December, 1834.

We fully concur in the opinion above expressed.

P. PERRINE,
J. B. KIDDER,
SOLOMON JENNER,
JOSEPH M'KEEN,
C. CARTER,
LEONARD HAZELTINE,
W. R. ADDINGTON,
HENRY SWORDS,
W. M. SOMERVILLE,

NORTON THAYER,
THOMAS GILDERSLIEVE,
MELANCTHON HOYT,
THOMAS V. FOWLER,
JOSEPH BAILE,
SAMUEL GARDNER,
C. W. NICHOLS,
THOMAS M'KEE.

The gentlemen named below have also sent the publishers strong recommendations of Bridge's Algebra:

PROFESSOR E. A. ANDREWS, Mount Vernon Institute, Boston.
REV. C. DEWEY, Professor Berkshire Gymnasium, Mass.
N. S. DODGE, Principal of Young Ladies' Seminary, Pittsfield, Mass.
M. CATLIN, Professor of Mathematics, Hamilton College, New York.
GEORGE HALE, A.M., Tutor William's College, Mass.
B. G. NOBLE, Bridgeport, Conn.
REV. D. R. AUSTIN, Principal of Monson Academy, Mass.
E. H. BURRITT, Author of the Geography of the Heavens, New Britain Conn.
A. B. MYERS, Principal of Whitehall Academy, New York.
THEODORE STRONG, Professor of Mathematics in Rutgers' College, New Jersey.
REV. S. NORTH, A.M., Professor Hamilton College, New York.

VALUABLE SCHOOL BOOKS
 PUBLISHED BY THOMAS, COWPERTHWAIT & CO
And for Sale by Booksellers generally.

Frost's United States.—History of the United States; for the use of Schools and Academies. By John Frost. Illustrated with forty Engravings

History of the United States, for the use of Common Schools.—By John Frost, author of History of the United States for the use of Schools and Academies: condensed from the Author's larger History of the United States.

Frost's American Speaker.—The American Speaker, comprising a Comprehensive Treatise on Elocution, and an extensive Selection of Specimens of American and Foreign Eloquence. Embellished with engraved Portraits of distinguished American Orators, on steel. By J. Frost, author of History of the United States.

Pinnock's England.—Pinnock's improved edition of Dr. Goldsmith's History of England, from the Invasion of Julius Cæsar to the year 1838. Illustrated with 30 Engravings on Wood.

Pinnock's Greece.—Pinnock's improved edition of Dr. Goldsmith's History of Greece; with Questions for Examination at the end of each Section; with 30 Engravings, by Atherton.

Pinnock's Rome.—Pinnock's improved edition of Dr. Goldsmith's History of Rome; with Questions for Examination at the end of each Section; with 30 Engravings, by Atherton.

Simson's Euclid.—The Elements of Euclid, viz. the first Six Books, together with the Eleventh and Twelfth. The errors by which Theon, or others, have long vitiated these books are corrected, and some of Euclid's demonstrations are restored. By Robert Simson, M.D., Emeritus Professor of Mathematics in the University of Glasgow; with Elements of Plane and Spherical Trigonometry.

Ross's Latin Grammar.—Comprising all the Rules and Observations necessary to an accurate knowledge of the Latin Classics, having the Signs of Quantity affixed to certain Syllables; with an Alphabetical Vocabulary.

Ruddiman's Rudiments of the Latin Tongue, new and improved edition, with Notes. By William Mann, A.M.

Ainsworth's Latin Dictionary.—A new abridgment of Ainsworth's Dictionary, English and Latin, for the use of Grammar Schools. By John Dymock, LL. D. A new American edition, with corrections and improvements, by Charles Anthon Jay, Professor of Languages in Columbia College, New York, and Rector of the Grammar School.

Clark's Cæsar.—The Notes and Interpretations translated and improved by Thomas Clark. Carefully corrected by comparison with a standard London edition, and containing various emendations in the Notes. By William Mann, A.M.

Porney's Syllabaire Francais; or, French Spelling Book.—Revised, corrected, and improved by J. Meier, late Professor of French and German in Yale University.

Keith's Arithmetic.—Practical and Self-Explanatory. By an experienced Teacher of Mathematics. To which are added a Comprehensive Treatise on Mensuration, and an original and perspicuous System of Book-Keeping.

Guy on Astronomy, and Keith on the Globes.

Bridge's Algebra.

Goldsmith's Natural History.— Abridged for the use of Schools, by Mrs. Pilkington. Revised and corrected by a Teacher of Philadelphia, with Questions. New edition; illustrated with upwards of 100 new and handsome Engravings.

Sketches of the Life and Character of Patrick Henry.—By William Wirt. Revised edition, with headings to each Chapter, and such an arrangement of the Notes contained in the former editions, as to render the work suitable for a *Class-Book* in Academies and Schools.

Parley's Columbus.—The Life of Christopher Columbus; adapted to the use of Schools, with Questions for Examination, and numerous Engravings.

Parley's Washington.—The Life of General George Washington; adapted to the use of Schools, with Questions for Examination, and numerous Engravings.

Parley's Franklin.—The Life of Benjamin Franklin; adapted to the use of Schools, with Questions for Examination, and numerous Engravings

Parley's AMERICA, EUROPE, ASIA, AFRICA, ROME, GREECE, ISLANDS, TALES OF THE SEA, WINTER EVENING TALES, JUVENILE TALES, ANECDOTES, SUN, MOON, AND STARS.

The Child's History of the United States.—By Charles A. Goodrich; designed as a *First Book of History* for Schools; illustrated by numerous Engravings and Anecdotes.

Andrews's Practical Lessons in Flower Painting—being a series of Progressive Studies, intended to elucidate the *Art of Flower Painting*—with 12 beautifully coloured illustrations, rules for mixing colours, &c.

Valuable Standard Books.

The Book of Common Prayer, and Administration of the Sacraments and other Rites and Ceremonies of the Church, according to the use of the *Protestant Episcopal Church in the United States*; with the new Psalms and Hymns. A new and beautiful octavo edition, with fine steel engravings, and on large type; in every variety of binding.

The Book of Common Prayer—12mo., or duodecimo, with fine steel plates, in plain and in elegant binding.

The English Version of the Polyglott Bible, pocket edition—with Marginal Readings, together with a copious and original selection of references to parallel and illustrative passages; exhibited in a manner hitherto unattempted. Bound in Turkey, morocco, calf, and sheep binding.

Pocket Pearl Bible, with four elegant engravings on steel. This is one of the smallest, and at the same time plainest editions published bound in pocket-book form, and in all the different approved styles of binding.

Clarke's Commentary.—The New Testament of our Lord and Saviour Jesus Christ; the Text carefully printed from the most correct copies of the present authorized version, including the marginal readings and parallel Texts, with a commentary and critical notes; designed as a help to a better understanding of the sacred writings, by Adam Clarke, LL.D., F.S.A., M.R.J.A.; new edition improved—complete in 1 vol., super royal octavo.

Barnes' Family Prayers.—Prayers for the use of Families, chiefly selected from various Authors; with a preliminary Essay; together with a selection of Hymns, by Albert Barnes—1 vol., 12mo.

Suddards' British Pulpit.—The British Pulpit, consisting of Discourses of, by the most eminent living Divines in England, Scotland, and Ireland, accompanied with Pulpit Sketches, to which are added Scriptural illustrations; and selections on the office, duties, and responsibilities of the Christian Ministry, by the Rev. W. Suddards, Rector of Grace Church, Philadelphia—2 vols., octavo.

The Saint's Rest.—The Saint's Everlasting Rest, by the Rev

Richard Baxte, abridged by Benjamin Pawlett, A.M., with an introductory essay, by Thomas Erskine, Esq.—1 vol., 18mo.

Coleridge's Works.—The complete Works of Samuel Taylor Coleridge, Prose and Verse.—1 vol., 8vo., various binding.

Howitt, Milman, and Keats.—The Poetical Works of Howitt, Milman, and Keats, complete in one volume, 8vo., various binding.

M E D I C I N E.

Beck's Medical Jurisprudence.—Elements of Medical Jurisprudence, by Theodoric Remeyn Beck, M.D., Professor of Materia Medica and Medical Jurisprudence in the College of Physicians and Surgeons of the Western District of the State of New York, &c., &c., and John B. Beck, M.D., Professor of Materia Medica and Medical Jurisprudence in the College of Physicians and Surgeons, New York—one of the Physicians to the New York Hospital, &c., &c., —Sixth edition in 2 vols., octavo.

Wistar's Anatomy.—A System of Anatomy for the use of Students of Medicine, by Caspar Wistar, M.D., late Professor of Anatomy in the University of Pennsylvania, with notes and additions, by William E. Horner, M.D., Professor of Anatomy in the University of Pennsylvania. Seventh edition; entirely remodelled and illustrated by numerous engravings, by J. Pancoast, M.D., Lecturer on Anatomy and Surgery, one of the Surgeons of the Philadelphia Hospital, Fellow of the Philadelphia College of Physicians, &c.; in 2 vols., octavo.

Turner's Chemistry.—Elements of Chemistry, including the recent discoveries and doctrines of the Science, by the late Edward Turner, M.D. Sixth American edition, with notes and emendations, by Franklin Bache, M.D., 1 vol., royal 12mo., from the sixth London edition, enlarged and revised, by Professor Liebig and Wilton G. Turner.

Armstrong's Practice of Medicine.—Being Lectures on the Morbid Anatomy, Nature and Treatment of Acute and Chronic Diseases, by the late John Armstrong, M.D. First American edition—with an account of the life and writings of Dr. Armstrong, by John Bell, M.D., Lecturer on the Institutes of Medicine and Medical Jurisprudence, in 2 vols., octavo.

Laennec on the Chest.—A Treatise on the Diseases of the Chest and on Mediate Auscultation, by R. T. H. Laennec, M.D., Regius Professor of Medicine in the College of France, Clinical Professor to the Faculty of Medicine of Paris, &c., &c., &c.—with plates. One large octavo volume.

L A W.

Peters' Reports.—Reports of Cases argued and adjudged in the Supreme Court of the United States, by Richard Peters, Counsellor at Law, and Reporter of the Decisions of the Supreme Court of the United States.

Complete sets of the above, for sale, commencing at January Term, 1827, and containing all the decisions of the Court since that time, in 14 vols.

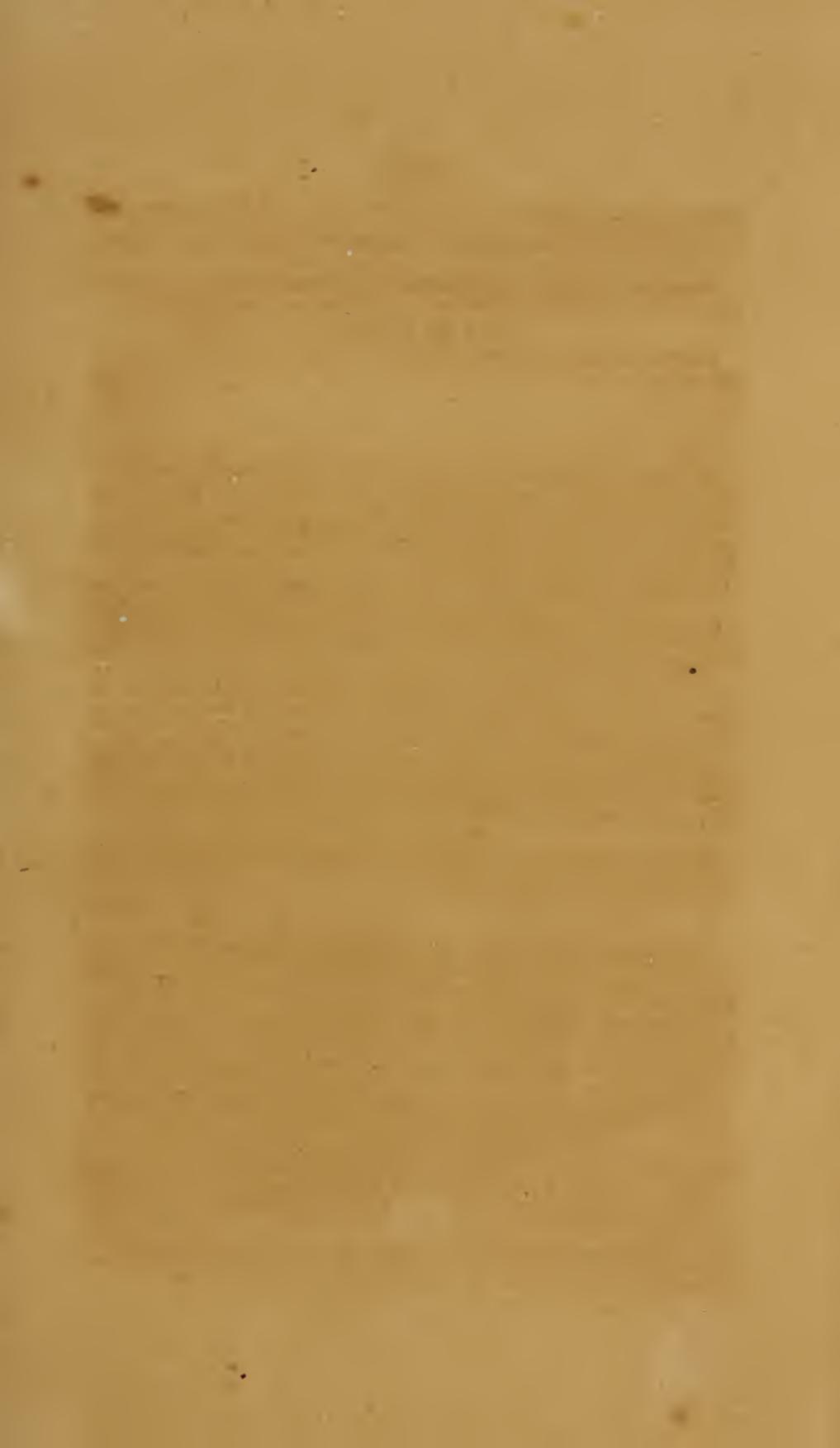
Wheaton's Selwyn's Nisi Prius.—The subscribers have just published a new edition of Selwyn's Law of Nisi Prius, being the 4th American from the 9th London edition; with American cases, since the last American edition, by Edward E. Law, Esq.

Johnson's Reports of Cases in the Supreme Court, and the Court for the Correction of Errors of the State of New York, with Rules and references to subsequent decisions.

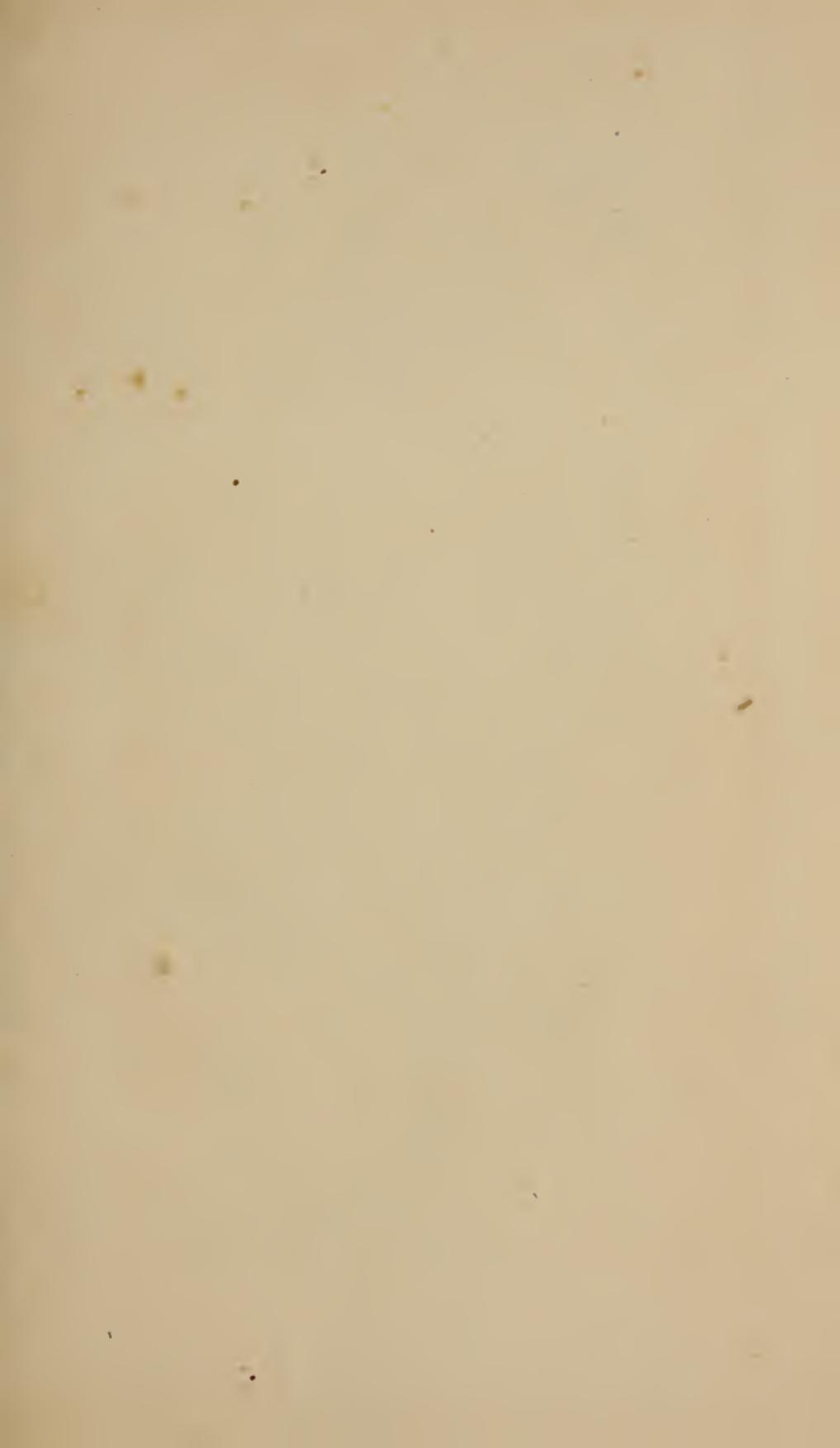
Law Reports—20 vols.; Law Cases—3 vols.; Chancery Reports—7 vols.; Digest, new edition, corrected—2 vols. in 1; Digest vol. 3, being a supplementary volume to Johnson's New York Digest, which embraces a digest of the following Reports: Cowen's Reports, in 9 vols.; Windell's Reports, 15 vols.; Hopkins' Chancery Reports, 1 vol.; Paige's Chancery Reports, 5 vols.; Edwards' Reports of cases by the Vice-Chancellor, 1 vol.; Hall's Reports in the Supreme Court of New York, 2 vols.

The two Volumes form a Complete Digest of all the Reports at Common Law, and Chancery decisions of the State of New York to this time.

Chitty's Blackstone.—Commentaries on the Laws of England, in four books; with an analysis of the work. By Sir William Blackstone, Kt. one of the Justices of the Court of Common Pleas, in 2 vols., with a life of the author, and notes by Christian, Chitty, Lee, Hovenden and Ryland; and also references to American Cases. By a Member of the New York Bar.











LIBRARY OF CONGRESS



0 003 110 105 0

THOMAS, COWPERTHW
Public, that they have made arran
bers of which are now ready. To
furnished with copies for examination.

The remaining numbers of the
practicable.

VALUABLE SCHOOL BOOKS.

PUBLISHED BY

THOMAS, COWPERTHWAIT & CO.
PHILADELPHIA;

AND FOR SALE BY THE BOOKSELLERS GENERALLY
THROUGHOUT THE UNITED STATES.

MITCHELL'S PRIMARY GEOGRAPHY.

MITCHELL'S SCHOOL GEOGRAPHY AND ATLAS.

MITCHELL'S CLASSICAL AND SCRIPTURAL GEOGRAPHY
AND ATLAS.

MITCHELL'S HIGH SCHOOL GEOGRAPHY AND ATLAS.
(preparing)

MITCHELL'S ATLAS OF OUTLINE MAPS.

MITCHELL'S GEOGRAPHICAL KEY.

MITCHELL'S GEOGRAPHICAL READER.

PORNEY'S FRENCH SPELLING BOOK.

FROST'S HISTORY OF THE UNITED STATES, 12mo.

FROST'S HISTORY OF THE UNITED STATES, 18mo.

FROST'S AMERICAN SPEAKER.

FROST'S ENGLISH GRAMMAR.

PINNOCK'S GOLDSMITH'S HISTORY OF ENGLAND.

PINNOCK'S GOLDSMITH'S HISTORY OF ROME.

PINNOCK'S GOLDSMITH'S HISTORY OF GREECE.

JOHNSTON'S TURNER'S CHEMISTRY.

ROSS'S LATIN GRAMMAR, Revised, Corrected, and Improved, By
N. C. BROOKS, Principal of the High School, Baltimore.

CLARK'S CÆSAR.

GUY'S ASTRONOMY, AND KEITH ON THE GLOBES.

GUMMERE'S SURVEYING.

KEY TO do.

BONNYCASTLE'S MENSURATION, WITH RYAN'S ADDI-
TIONS.

KEY TO do. do. do.

GRÆCA MAJORA, 2 vols.

GRÆCA MAJORA, Prose Selections.

COMLY'S GRAMMAR.